

HENRI MARINEAU

LUDGER ET BERNADETTE



ROMAN

Fondation littéraire Fleur de Lys

LUDGER ET BERNADETTE

HENRI MARINEAU

LUDGER ET BERNADETTE

ROMAN

Fondation littéraire Fleur de Lys



Fondation littéraire Fleur de Lys

Ludger et Bernadette, roman
Henri Marineau, Fondation littéraire Fleur de Lys,
Laval, Québec, 2008, 252 pages.

Édité par la Fondation littéraire Fleur de Lys, organisme à but non lucratif, éditeur libraire francophone en ligne sur Internet.

Adresse électronique : contact@manuscritdepot.com

Site Internet : www.manuscritdepot.com

Tous droits réservés. Toute reproduction de ce livre, en totalité ou en partie, par quelque moyen que ce soit, est interdite sans l'autorisation écrite de l'auteur. Tous droits de traduction et d'adaptation, en totalité ou en partie, réservés pour tous les pays. La reproduction d'un extrait quelconque de ce livre, par quelque moyen que ce soit, tant électronique que mécanique, et en particulier par photocopie et par microfilm, est interdite sans l'autorisation écrite de l'auteur.

Disponible en version numérique et papier.

ISBN 978-2-89612-262-2

© Copyright 2008 Henri Marineau

Image en couverture : Laurence Richard

Dépôt légal –

Bibliothèque nationale du Québec, 1^e trimestre 2009

Bibliothèque nationale du Canada, 1^e trimestre 2009

Imprimé à la demande au Québec.

DU MÊME AUTEUR

«Les chemins de ma vie», poésie,
Les éditions de la Petite-Nation, 2005.

«Ne jamais abandonner... ! Louis Garneau»,
biographie, Louis Garneau inc, 2006

«Dis-moi ce que tu penses !», satire,
Fondation littéraire Fleur de Lys,
Montréal, 2008, 268 pages.

DÉDICACE

«Avec toute ma reconnaissance pour Ludger et Bernadette qui ont contribué à donner naissance à des parents exceptionnels, ma mère et mon père.»

L'auteur.

AVANT-PROPOS

«Le cycle de la vie se referme merveilleusement
derrière la scène émouvante
d'un vieillard s'amusant avec un enfant.»

1er novembre 2003

Deux semaines après la mort de Ludger Simard, Philippe, son fils, ayant entendu parler par ma sœur, infirmière avec lui en cardiologie, que je m'apprêtais à écrire un roman sur la vie d'un couple québécois, prend contact avec moi.

Nous fixons un premier rendez-vous dans un petit restaurant du boulevard Champlain à Québec; je perçois vite dans le regard de Philippe toute l'admiration et la tendresse qu'il éprouve envers ses parents, Ludger et Bernadette. À l'invitation de

Ludger et Bernadette

Philippe, je rencontre par la suite Bernadette qui me raconte sans scrupule et dans toute sa belle naïveté, sa vie avec Ludger et ses enfants.

Lors de notre dernière rencontre, quelques semaines avant sa mort, Bernadette me remet, toute tremblante, ce qu'elle appelle «le petit calepin noir de Ludger» dans lequel, me confie-t-elle, Ludger, parfois, se laissait aller, surtout vers la fin de sa vie, à certaines réflexions sur l'existence. Avec la permission de Bernadette et, pour vous faire partager ces réflexions, je me suis permis d'en intégrer quelques unes au début et à l'intérieur des tableaux.

Je vous invite donc à entrer dans la galerie romanesque des Simard pour y admirer chacun des tableaux qui illustrent certaines étapes de la vie de Ludger et Bernadette.

PREMIER TABLEAU

«Aucun diplôme ne sanctionne
la compétence des parents
si bien qu'il est inutile de parler d'échecs.»

Avril 2002

Le printemps prend du retard en cette fin d'avril 2002. Toute menue, le dos légèrement courbé par le poids des années, Bernadette s'affaire à balayer minutieusement quelques coups de plumeau sur ses meubles de salon que le temps semble avoir épargnés, tellement elle les a cajolés depuis bientôt cinquante-deux ans.

Ludger et Bernadette étaient devenus propriétaires de ce vaste bungalow de sept pièces sur la rue Bougainville en Haute-Ville de Québec, dans le

Ludger et Bernadette

riche quartier Montcalm, en juillet 1950, après la naissance de Phillippe, le cadet, en mai de la même année; Luce, l'aînée du couple Simard, avait alors quatre ans, et Annabelle s'apprêtait à franchir le cap de ses trois ans à la mi-juillet. Ludger Simard, seul garçon d'une famille de cinq enfants, avait suivi les traces de son père Achille en optant pour la carrière de notaire qu'il avait entreprise en 1945.

À chaque année depuis maintenant trente-huit ans, Ludger et Bernadette se rappellent avec tristesse cette journée dramatique du 22 avril 1964. Ludger s'apprête, comme tous les matins à 8h pile, à démarrer sa Buick rutilante de l'année, précieusement garée dans son garage lorsque, dans son rétroviseur, il croit divaguer, apercevant une ombre suspendue au plafond; il sort précipitamment de sa voiture pour découvrir avec effroi le corps de sa fille Annabelle pendu à une poutre du plafond avec un restant de corde à linge qu'il a conservé au besoin. Aux pieds du corps, sont griffonnés des mots sur un bout de papier.

Immobile, il fixe les pieds d'Annabelle à la hauteur de ses yeux puis monte son regard lentement jusqu'à son visage dans l'espoir qu'il se soit trompé. La réalité le saisit au plus profond de ses tripes. Tel un automate, Ludger monte sur un tabouret pour décrocher le corps inerte d'Annabelle qui s'affaisse à ses pieds. La gorge serrée par l'émotion, il saisit machinalement une lettre qu'Annabelle avait déposée à ses pieds avant de se diriger vers la porte d'entrée de la maison où Bernadette arrose soigneusement ses plantes en écoutant la radio.

Premier tableau

– Bernadette, j’ai à te parler !

Comme à son habitude, lorsque Ludger et les enfants sont partis, Bernadette s’enferme dans son monde et vit le reste de la journée en compagnie de la radio dont le volume est assez élevé pour qu’elle puisse l’entendre partout dans la maison.

Ludger s’approche de la radio et la ferme; Bernadette, déjà partie dans ses pensées, sursaute comme si le silence inhabituel venait la ramener brutalement sur terre.

– Bernadette, il faut que je te parle !, insiste Ludger.

– Ludger !... Je te croyais parti !... Mais qu’est-ce qui se passe ?

Ludger, encore sous le choc à la suite de la macabre découverte, ne sait plus par où commencer.

– C’est au sujet d’Annabelle !, balbutie-t-il.

– Comment, Annabelle ! Elle n’est pas couchée dans sa chambre ? Elle m’avait dit qu’elle entrerait plus tard à cause d’une soirée avec ses amis ! Elle n’a pas de cours ce matin !

– Non, elle n’est pas couchée dans sa chambre !

– Mais, qu’est-ce qui te fait dire ça ? Tu n’y es même pas allé !

– Je viens juste de la voir !

– Comment, tu viens juste de la voir ! Mais où ça ? Parle !

– Dans le garage !

Ludger et Bernadette

– Comment ça, dans le garage ! Mais qu'est-ce qu'elle fait là ?

Bernadette s'apprête à accourir auprès de sa fille lorsque Ludger se place devant elle et la serre dans ses bras en pleurant.

– Annabelle est... morte ! Je viens de la découvrir pendue dans le garage !

– Mais qu'est-ce que tu racontes ? C'est impossible !

– C'est la vérité, Bernadette, la triste vérité !

Hystérique, Bernadette sort de l'emprise de Ludger en hurlant à l'épouvante, tel un loup pris en chasse.

– Annabelle ! Annabelle !, crie-t-elle, désespérée, tout en se dirigeant vers le garage, suivie de Ludger hors de contrôle... Annabelle ! Annabelle !... Pourquoi ?... Pourquoi as-tu fait ça ?, s'écrie Bernadette en larmes, se jetant sur le corps de sa fille, déjà froid et bleuté.

Prenant son courage à deux mains, Ludger soulève délicatement sa femme, tel un oiseau blessé.

– Viens chérie, partons d'ici !

– Non, non... je veux rester près d'elle, je veux qu'elle m'explique pourquoi elle a fait ça, répond Bernadette les yeux hagards.

– Retournons à la maison, je vais appeler la police, c'est la seule chose à faire !.

Premier tableau

– Annabelle !... Annabelle !... Pourquoi m’as-tu fait ça ?... Pourquoi ?, s’écrie Bernadette à genoux auprès de sa fille, la tête appuyée sur sa poitrine.

Ludger l’arrache à nouveau du corps d’Annabelle et l’escorte péniblement jusqu’à l’intérieur de la maison. Aussitôt entrée, Bernadette arpente le corridor qui la conduit jusqu’à la chambre d’Annabelle. Elle ouvre délicatement la porte et découvre le lit où, de toute évidence, Annabelle n’a pas passé la nuit. Elle s’approche de la petite table de chevet, contemple la photo d’Annabelle en compagnie de son père et sa mère prise à l’occasion de son 15^{ième} anniversaire, la serre affectueusement sur sa poitrine, et s’étend tout doucement sur le lit d’Annabelle.

Après une nuit de cauchemars et d’insomnies, Ludger informe Bernadette, au matin, de la lettre d’Annabelle et, d’un commun accord, il entreprend de la lire d’une voix étouffée.

*«Chère maman,
cher papa,*

Lorsque vous trouverez ce papier, je serai déjà partie. La vie n’a plus aucun sens pour moi. Je suis emportée par une spirale sans fin. Ne vous sentez surtout pas responsables de ma décision. Vous n’avez rien à voir avec ça ! Je vous aime beaucoup !

Annabelle.»

Ludger et Bernadette

Annabelle n'avait alors que 16 ans... C'est aujourd'hui le 38ième anniversaire de ce pénible événement, et c'est comme si c'était hier dans le cœur de Ludger et Bernadette.

– Honey, que dirais-tu d'aller nous recueillir un peu sur la tombe d'Annabelle ? Tu sais, ça fait trente-huit ans aujourd'hui qu'elle est partie. C'est incroyable, notre petite fille aurait 54 ans maintenant !

– C'est une bonne idée !, répond Ludger à l'invitation de Bernadette, le regard brillant comme si Annabelle était toujours vivante.

– Je vais sortir la voiture, prépare-toi !

Dix minutes plus tard, Ludger et Bernadette démarrent en direction du cimetière Saint-Charles, là où repose leur fille depuis 1964. À 81 ans, Ludger Simard, alerte et réflexes bien aiguisés, conduit de façon sécuritaire quoique, depuis quelques années, il range sa voiture à l'automne pour la ressortir après la fonte des neiges. Endimanchés comme pour les grandes occasions, Ludger et Bernadette s'arrêtent au lot numéro 28, rue Saint-Joseph, devant l'épithaphe rosé où sont inscrits, en belles lettres dorées fraîchement repeintes, les mots :

*«Annabelle Simard
1947-1964.»*

Pendant que les deux vieux se recueillent sur la tombe de leur fille, le scénario se déroule, toujours le même, dans la tête de Bernadette.

Premier tableau

– Annabelle, lève-toi ! Tu vas être en retard pour l'école !

Vingt minutes plus tard, Annabelle descendait l'escalier, les cheveux ébouriffés, le regard presque livide d'une adolescente qui s'enlisait de plus en plus dans la mélancolie, en quête d'une évasion qui l'entraînerait, à ce qu'elle disait, loin de ce monde de fous.

– Ne m'attends pas pour souper ! Je vais chez des amis après l'école !

– Encore ! C'est la troisième fois cette semaine !, réplique Bernadette à sa fille, de plus en plus inaccessible et ce, malgré les nombreuses tentatives de rapprochements de sa mère. Et tes devoirs ?

– Je vais les faire avec Estelle et Bianca !

Cette année-là, Annabelle est promue de justesse en dixième année à condition qu'elle mette fin à ses nombreuses absences injustifiées.

Pendant que Bernadette, debout devant l'építaphe, telle une statue, continue de visionner son film dans sa tête, Ludger, sentant bien qu'elle a besoin de temps, retourne s'asseoir dans son auto pour l'attendre.

Janvier 1963. Annabelle Simard est renvoyée de son école, les absences non-motivées devenant de plus en plus fréquentes. C'est Bernadette qui accompagne sa fille dans le bureau de la directrice.

Ludger et Bernadette

– Vous savez, Madame Simard, nous avons tout essayé pour récupérer Annabelle; cela semble, pour l’instant, difficile pour ne pas dire impossible et pourtant, même s’il ne faut pas comparer, tout a été si facile avec sa sœur Luce !

À ces mots, les yeux d’Annabelle fixent madame Tousignant avec tant de haine que l’adolescente ne peut s’empêcher de sortir précipitamment du bureau, laissant sa mère seule avec la directrice. Une fois les formalités d’expulsion signées, Bernadette et Annabelle entreprennent une réinscription dans une autre école.

Février 1964. Par une température glaciale, Annabelle est retrouvée chez une amie après une fugue qui aura duré trois semaines infernales pour ses parents démunis et impuissants. C'est pendant cette période qu'elle rencontre Sylvain, un adolescent de 17 ans avec qui elle vit ses premières relations sexuelles après quoi il la quitte brutalement. À bout de force, pesant à peine 90 livres, la frêle Annabelle est hospitalisée en février de la même année, présentant, entre autres, des symptômes d'anorexie; des anti-dépresseurs lui sont alors prescrits. Cependant, malgré la médication, le souvenir amer de sa relation avec Sylvain lui cause une anxiété telle qu'elle sombre vite dans un état dépressif sévère jusqu'à ce matin du 22 avril, deux mois avant son bal de finissants pour lequel Bernadette lui avait confectionné une superbe robe fuschia surmontée d'un turban blanc cassé qu'Annabelle devait porter dans ses cheveux bouclés pour cette grande occasion.

Premier tableau

Le film s'étant déroulé pour une énième fois dans la tête de Bernadette, elle peut maintenant rejoindre Ludger qui l'attend patiemment dans la voiture.

– Que dirais-tu, Honey, de nous arrêter manger un cornet à deux boules comme Annabelle avait l'habitude d'en manger les dimanches après-midi d'été ?

– Avec plaisir, chérie !, répond Bernadette, esquissant son plus beau sourire.

*«Il est préférable de vivre sa mort
plutôt que de mourir sa vie.»*

DEUXIÈME TABLEAU

«Vaut mieux une belle imprudence
qu'une prudence excessive.»

Mai 1945

Ludger Simard, 24 ans, participe à la Collation des grades à l'Université; accompagné de son père Achille, notaire retraité de Donnacona, et de sa mère Béatrice Lemieux, fille unique du docteur de la même municipalité, Ludger, visage émacié, cheveux brun foncé, stature imposante malgré sa petite taille, arpente fièrement l'allée qui le conduit sur la tribune où le recteur lui remet son diplôme émis par la Chambre des notaires en date du 24 avril 1945.

Ludger et Bernadette

Une fois la cérémonie terminée, les nouveaux notaires sont invités au château Frontenac où un bal est offert en leur honneur. Après avoir traversé la salle, une coupe de vin blanc à la main, Ludger, dont les parents sont retournés à la maison, rencontre son vieux copain Albert Tanguay, de la même promotion que lui.

– Salut Ludger, félicitations au nouveau notaire !

– Félicitations à toi aussi, cher confrère !

– Je te présente Bernadette, ma cousine, qui a accepté d’accompagner un vieux garçon pour ce soir !

– Enchanté, mademoiselle !

– Peut-être accepteriez-vous de danser ensemble pendant que je vais me chercher un verre !, propose Albert, ayant remarqué le regard intéressé de Ludger envers Bernadette.

– Si mademoiselle Bernadette est d’accord, j’en serais ravi !

– Bien sûr !, s’empresse-t-elle de répondre, déjà séduite par le charme innocent du notaire frais émoulu.

– Je me présente... Ludger Simard... et vous, Bernadette ?...

– ... Vachon !

– Demeurez-vous à Québec, Bernadette ?, demande Ludger au moment où débute la danse.

– Non, je vis à Saint-Georges de Beauce; je suis en visite chez ma tante Irma qui demeure ici; malade et veuve, elle m’a demandé d’accompagner son fils Albert à cette soirée de gala.

Deuxième tableau

La valse terminée, le trio s'assoit au bar, les deux hommes se racontant des histoires devant le regard de Bernadette, médusée par le sourire de Ludger qui, avec la permission d'Albert, raccompagne Bernadette à la maison, ce qui libère Albert et lui permet de continuer la soirée avec d'autres amis.

– Puis-je vous revoir ?, demande Ludger à Bernadette au moment de la quitter sur le perron de sa tante Irma.

– Ce sera difficile car je repars pour la Beauce demain ! Par contre, je suis censée revenir à Québec avec des amies en juillet !

– J'aimerais bien vous revoir, et vous ?

– Oui, à une condition !

– Laquelle ?

– Que vous cessiez de me dire «vous» !

– Je suis d'accord si tu m'appelles Ludger !

– D'accord... Ludger !

Ludger ayant mis Albert dans le coup en lui refilant le numéro de téléphone de son bureau, rue Saint-Pierre, dans le quartier Champlain, Bernadette rejoint Ludger au téléphone aussitôt arrivée à Québec avec ses copines le 14 juillet.

– Maître Ludger Simard, s'il vous plaît !

– Un instant, madame !, lui répond la réceptionniste.

– Oui, allo ! Ludger Simard... qui est à l'appareil ?

– C'est moi, Bernadette Vachon ! Vous vous souvenez ? Pardon, tu te souviens ?

Ludger et Bernadette

- Comment aurais-je pu t’oublier ? Ça va ?
- Très bien, et toi ?
- Parfaitement bien ! Alors, est-ce qu’on peut se voir ce soir ?, demande aussitôt Ludger
- J’aimerais bien ça !
- Que dirais-tu du «Petit café français» dans le Vieux Québec ? Il y aura sûrement beaucoup d’ambiance, étant donnée que c’est la fête des Français !
- D’accord ! Je te rejoins là-bas ! À ce soir !
- À tantôt !

Coquette dans son tailleur pêche, la frêle Bernadette, à peine 18 ans, attend avec anxiété, fière mais effacée à la fois, le beau Ludger qui arrive essoufflé, confondu en excuses devant son retard de dix minutes !

- Ce n’est pas grave, je comprends !
- On entre ?
- Allons-y !
- J’ai une réservation pour 6h au nom de Me.Ludger Simard !, annonce fièrement le notaire à l’hôtesse du restaurant.
- Bien sûr, monsieur, par ici !

Assis à une table donnant sur la rue Saint-Jean, le soleil se faufile entre les volets au son d’une douce musique agrémentant l’atmosphère.

- Que fait une si charmante dame dans la vie ?

Deuxième tableau

Un peu mal à l'aise, Bernadette esquisse un sourire timide.

– Deuxième d'une famille de neuf enfants, j'ai dû arrêter mes études assez tôt pour aider ma mère dans ses tâches ménagères !

– C'est tout à ton honneur, Bernadette !

Réconfortée par la réaction de Ludger, Bernadette continue son récit.

– Mon père et ma mère se sont rencontrés à Old Orchard lors d'un voyage, lui avec des amis, elle avec ses parents, des Américains; c'est comme ça que Rebecca Thompson et Joseph «Honey» Vachon se sont mariés après seulement six mois de fréquentation !

– Quelle belle destinée !

– Et toi ? Parle-moi un peu de toi !, lui demande Bernadette d'un regard intéressé.

– Si nous regardions le menu auparavant ?

– D'accord !

– Tu préfères le vin blanc ou rouge ?

– Comme tu veux !

– D'accord ! Garçon, nous allons commencer par une carafe de votre vin Maison rouge.

– Avec plaisir, monsieur !

– Alors, et toi Ludger, à part être notaire, parle-moi un peu de ta famille !

– Oh, tu sais, mon histoire est banale : un père notaire ayant épousé une Québécoise, Béatrice Lemieux, tous deux de Donnacona, parents de cinq enfants, dont quatre filles, mes parents ont aménagé

Ludger et Bernadette

à Québec dans la paroisse de Saint-Sacrement quelques années après leur mariage... J'ai fait mes études classiques... et voilà !

– Madame, monsieur ont fait leur choix ?, interrompt le garçon.

– Ce sera la table d'hôte pour moi !

– La même chose, réplique Ludger.

Le souper se déroule au son de la musique entremêlée des cris de la rue, accompagnée d'un bon vin qui, petit à petit, stimule les ardeurs des deux tourtereaux.

– Que dirais-tu d'une promenade sur les Plaines ?, ose demander Ludger.

– Pourquoi pas !, répond Bernadette, un peu hésitante, compte tenu de la réputation des Plaines d'Abraham où, semble-t-il, il se passerait des aventures amoureuses plutôt clandestines.

Aussitôt sortis du restaurant, Ludger, malhabile, passe son bras autour de la taille de Bernadette, osant même un doux baiser sur sa joue; Bernadette, le regard complice, riposte par le même geste sur la joue de Ludger, soulagé par la réaction de sa compagne. Au bout de quelques minutes d'une marche les ayant conduits dans un petit sentier désert arpentant le cap Diamant face au Saint-Laurent, Ludger et Bernadette se retrouvent, sans trop s'en rendre compte, étendus l'un près de l'autre dans un buisson en guise de paravent et de complice. Entichée par le charme de Ludger, la pucelle de Saint-Georges de Beauce s'abandonne à son prince charmant et vit sa

Deuxième tableau

première relation amoureuse entre les bras d'un homme qu'elle vient à peine de connaître ! Tiraillée entre le remords de s'être laissée cajoler avec autant de facilité et le plaisir éprouvé lors de ses ébats, Bernadette, tout en se revêtant, ne peut s'empêcher de pleurer.

– Qu'est-ce qu'il y a, Bernadette ?, demande Ludger d'un ton inquiet.

– Je ne sais pas si je pleure de peine ou de joie... ou les deux !

– Je ne comprends pas !... Tu n'as pas aimé ça ?, réplique Ludger pour tenter de comprendre.

– -Mais oui, j'ai aimé faire l'amour avec toi, mais... tout est allé si vite !

– C'est vrai... mais, on ne doit pas le regretter... faire l'amour avec toi a été merveilleux, reprend Ludger pour la sécuriser.

– Pour moi aussi, ce fut merveilleux... Tu sais, c'est la première fois !

– Eh bien ! Tu t'en es bien tirée pour une première fois !, ajoute Ludger, le sourire en coin, pour la dérider un peu. Allez viens, je te ramène à ta chambre d'hôtel et nous reparlerons de tout ça en chemin.

Après le départ de Bernadette pour la Beauce, Ludger continue de communiquer avec elle jusqu'au jour où, d'une voix à peine audible, Bernadette lui apprend au téléphone qu'elle est enceinte.

Ludger et Bernadette

– Je ne voulais pas t’en parler pour ne pas t’inquiéter mais, depuis quelques jours, je retardais mes menstruations et je ressentais des nausées de plus en plus fréquemment. Finalement, je suis allé rencontrer un médecin qui m’a confirmé ce matin que j’étais bel et bien enceinte !

– Eh bien !... Toute une nouvelle !, répond Ludger, cherchant des mots qui n’arrivent pas à sortir.

– Mais, qu’est-ce que nous allons faire ?, demande Bernadette, désespérée.

– À mon avis, il n’y a qu’une solution, nous marier... si tu es d’accord, bien sûr !

– Tu ne crois pas que les événements se bousculent à un rythme effréné ?... Nous nous connaissons à peine !

– Nous n’avons pas le choix... de toute façon, je suis convaincu que nous formerons un couple heureux !, réplique Ludger sur un ton solennel.

À partir de ce moment-là, les événements se bousculent et, pour éviter tout scandale dans la famille Simard, le mariage de Ludger Simard et de Bernadette Vachon est célébré en octobre 1945 en l’église de Saint-Georges de Beauce, sous le regard attendri des familles Simard et Vachon.

TROISIÈME TABLEAU

«Une vie sans épreuves est comme un beau lac calme : les vagues y sont absentes.»

Avril 2002

– Allo, oui, ah c'est toi Luce ! Comment vas-tu ?

– Bien et vous, maman ?

– Très bien ! Nous arrivons du cimetière, ton père et moi. Tu sais, ta sœur est partie depuis trente-huit ans aujourd'hui !

– Ah oui ! ... Que diriez-vous de venir souper avec papa ce soir ? J'en ai parlé avec Michel qui serait bien content de vous revoir, Laurence y sera aussi !

– Avec plaisir ! À quelle heure ?

Ludger et Bernadette

- Vers 17h, ça vous va ?
- Parfait, à tantôt !

Luce déteste entendre parler d'Annabelle comme si elle était encore vivante, plus vivante qu'elle parfois, à ce qui lui semble, dans le cœur de ses parents; que de fois elle s'est sentie mise à l'écart par des parents qui donnaient l'impression de prendre toujours le parti d'Annabelle, pourtant tellement marginale par rapport à elle, toujours correcte et prête à rendre service. Aussi loin que Luce se rappelle, c'est toujours Annabelle qui avait le don d'attirer l'attention de ses parents lors de situations qui les plaçaient pourtant souvent dans l'embarras, que ce soit à cause du tempérament bouillant d'Annabelle qui avait parfois tendance à se montrer impolie, ou de ses attitudes cavalières envers ses amis qui attireraient alors des disputes avec les voisins. Par surcroît, Bernadette demandait souvent à Luce de s'occuper de sa petite sœur lorsqu'elle se retrouvait en différend avec ses amis.

- Michel, papa et maman seront ici à 17h !
- C'est super !

Luce Simard, aujourd'hui enseignante, s'est entichée de son directeur d'école, Michel Durand, en 1986; il avait alors 38 ans, elle, 40. Michel, lui, avait été marié à Louise Samson, sa secrétaire à l'époque, de 1978 à 1985, laquelle union leur avait procuré deux filles, Gabrielle, âgée maintenant de 22 ans, passionnée d'informatique, et Laurence, 18

Troisième tableau

ans, intéressée surtout par les activités sportives et la fluctuation de son poids.

En ce qui concerne Michel Durand, enseignant depuis bientôt 15 ans à la Commission scolaire Des Ilets de Charlesbourg, c'est le 24 juin 1978 qu'il avait épousé Louise Samson, secrétaire de direction à l'école Saint-Pierre de la même Commission scolaire où ils s'étaient rencontrés en décembre 1977 lors du party de Noël.

Tous deux célibataires ayant vécu chacun de son côté des relations plutôt tumultueuses, Michel, 30 ans et Louise, 26 ans, plongent donc dans la vie matrimoniale à un âge respectable. En juillet de la même année, Michel obtient le poste de directeur de l'école Saint-Pierre, devenant, par la même occasion, le patron de Louise. Le 15 avril 1979, Louise donne naissance à une fille qui portera le nom de Gabrielle; très vite, elle deviendra le point de mire de sa mère au grand désarroi de Michel qui sent le tapis de l'attention lui glisser petit à petit sous les pieds, lui qui avait été, depuis sa naissance, le pôle d'attraction de son entourage. Le directeur concentre alors ses énergies et son emploi du temps de plus en plus sur son travail, ce qui n'empêche pas les prises de bec entre les deux conjoints de transpirer jusque dans leur milieu de travail où les rumeurs de séparation envahissent progressivement les murs des corridors de l'école. Seule Gabrielle semble maintenir la faible lueur qui émane du cœur de Louise qui, dans un dernier effort pour sauver son couple, cesse toute forme de contraceptifs à l'insu de Michel et ce, dans l'espoir de lui donner un fils qui pourrait peut-être rapprocher les deux conjoints.

Ludger et Bernadette

Or, un soir où Michel semble plutôt réceptif, Louise entame la conversation.

– Michel, j’ai une nouvelle pour toi... je suis enceinte !

– Comment ça, enceinte ? Tu aurais pu m’informer de tes intentions... il me semble que nous sommes deux là-dedans !

– Je sais mais crois-moi, c’est vraiment dans l’intention de nous rapprocher que j’ai décidé de cesser toute forme de contraception et d’avoir un autre enfant !

– Je ne crois vraiment pas que l’arrivée d’un deuxième enfant saura nous rapprocher !

– Je le souhaite en tout cas ! De toute façon, c’est fait !, réplique Louise, d’un tout se voulant rassurant.

– En effet, c’est fait !, rétorque Michel pour clore cette discussion qu’il juge inutile compte tenu de l’état de fait.

Le 14 février 1984, par une nuit de tempête, Michel et Louise se présentent gelés à l’hôpital où la mère accouche de Laurence vers 11h; le lien qui devait les réunir repose dans les bras de l’infirmière sous le regard de Michel qui, malgré lui, ne sent aucun fluide magique circuler dans ses veines, lui qui aurait au moins trouvé une consolation à avoir un garçon. Les semaines, les mois passent, et le scénario se répète entre Michel et Louise, doublement percutant et décevant comme si cette enfant était née inutilement aux yeux de Louise qui avait tant misé sur son arrivée ! Incapable de s’avouer un

Troisième tableau

tel cafard, le couple se referme en vase clos jusqu'à ce que la marmite renverse en mars 1985.

– Michel, je crois que cette vie devient impossible pour toi comme pour moi et les deux filles ! L'indifférence est en train de nous détruire !

Impassible, Michel assiste à ce constat et, comme si son silence venait acquiescer, les procédures de divorce sont aussitôt entamées. Le 20 avril 1985, le jugement confirme que la garde des enfants sera confiée à Michel et que Louise pourra les voir à toutes les deux fins de semaine, et ce conformément à leur entente mutuelle qui permettait ainsi à Michel de s'en tirer honorablement devant les dirigeants de la Commission scolaire et d'aspirer à d'autres promotions.

Quant à Luce Simard, elle a vécu quatre ans, soit de 1966 à 1970, avec Jean-Pierre Pouliot, un jeune psychiatre plein d'avenir et, de surcroît, de très belle apparence. Pourtant, après quelques années, Luce et Jean-Pierre se séparent. En effet, ayant appris que Jean-Pierre était stérile, Luce ne pouvait imaginer un couple sans enfant, elle, la petite fille parfaite, pour qui une vraie famille devait comporter au moins un enfant.

Huit ans plus tard, en 1978, l'enseignante de 32 ans vit une aventure d'un soir avec un marin américain du nom de William Russell, et quelques mois plus tard, Luce apprend qu'elle est enceinte alors que le père légitime avait quitté le port au lendemain de cette nuit sans jamais rien connaître de la

Ludger et Bernadette

suite des événements. Leur fils, Sébastien, aujourd'hui âgé de 24 ans, est devenu militaire.

– Michel, peux-tu répondre à la porte ? C'est sûrement papa et maman !

– D'accord !... Bonsoir, monsieur et madame Simard ! Je suis heureux de vous revoir !

– Nous aussi, Michel !, répond Ludger.

– Salut papie, salut mamie !, interrompt Laurence en entrant en coup de vent à la suite d'un jogging de quelques kilomètres. Je monte prendre une douche et me changer, et je descends dans quelques minutes !

– Une vraie tornade, celle-là !, ajoute Michel.

– C'est normal, à son âge ! Tu sais, elle me rappelle beaucoup Annabelle !, réplique Ludger, spontanément.

Avant que la tension ne s'alourdisse davantage, Ludger, ayant senti la soupe chaude avec l'arrivée de Luce au salon, engage la conversation tout de suite avec Michel.

– Le mois d'avril est super, n'est-ce pas, Michel ?

– Super, monsieur Simard, mais c'est moins drôle à l'école ! Les jeunes sont très agités, mon bureau ne déroutit pas.

– Imaginez ce qu'ils ont l'air dans les classes !, rétorque Luce qui s'empresse de prendre sa place dans la discussion.

Troisième tableau

Au même instant, le téléphone sonne.

– Maman, c’est Philippe, il aimerait te parler !

– D’accord, j’arrive !... Nous t’attendons à 18h samedi prochain... à samedi !, conclut Bernadette à la fin d’une conversation ponctuée de oui et de non.

En raccrochant le téléphone, Bernadette réalise dans quelle situation elle vient de se placer face à Ludger. En effet, elle vient d’inviter Philippe et Samuel, une nouvelle connaissance, à souper samedi. Elle se propose d’en parler à Ludger le lendemain.

Depuis bientôt trente-cinq ans, soit au moment où Philippe a annoncé à ses parents qu’il était homosexuel, Ludger a résolument tiré le rideau sur son fils, en arrivant parfois à nier sa propre existence, lui qui avait espéré si longtemps l’arrivée d’un fils qui avait avoué, à 17 ans, être attiré par les hommes, au grand désarroi de Ludger. Même si Ludger a secrètement tenu pour responsable de ce qu’il appelle cette «maladie», en particulier sa mère Béatrice qui l’a trop souvent, selon lui, conduit à des activités plutôt réservées aux femmes, c’est surtout par amour pour Bernadette qu’il consent, à l’occasion, à ce que Philippe refasse surface pour quelques heures chez lui.

Le lendemain, Bernadette explique donc à Ludger que Philippe s’est fait un nouvel ami, du nom de Samuel, et qu’il aimerait leur présenter et les voir par la même occasion; Bernadette raconte à

Ludger et Bernadette

Ludger que Philippe a fait la rencontre de Samuel par l'entremise de Baptiste Therrien, le père de Samuel, hospitalisé d'urgence en cardiologie à la suite d'une crise d'angine sévère en mars; c'est pendant les trois semaines d'hospitalisation de monsieur Therrien que Philippe et Samuel, petit à petit, découvrent leur penchant réciproque et entament leur relation.

– Encore un autre ! Une chance pour toi qu'il se fait de nouvelles rencontres ! Sinon, il n'aurait pas de prétexte pour venir te rencontrer ! En plus d'être gai, il est incapable de stabilité dans ses relations !

– Ludger, je t'en prie ! Ne complique pas les choses davantage ! C'est déjà assez difficile pour lui !

– Et pour moi ?... et pour nous deux ?, réplique Ludger exaspéré.

– Je t'en prie, Honey, fais-le pour moi au moins !

– Pour qui penses-tu que j'accepte qu'il entre chez moi, si ce n'est pas pour toi ?

Le samedi suivant, telle une horloge, Philippe se présente à 18h, accompagné de Samuel, un grand bonhomme d'au mois 1m80, blond, les yeux bleus, surmontant une carrure de quelque 90 kg; Philippe, tout menu à côté de Samuel, semble timoré par une tension perceptible dans le hall d'entrée.

– Entrez, entrez, que nous passions au salon !, lance Bernadette, comme pour casser la glace.

Troisième tableau

– Papa, maman, je vous présente Samuel !
– Enchantée monsieur !, répond Bernadette en lui tendant la main.

– Voulez-vous quelque chose à boire ?, renchérit Ludger.

– Je prendrais bien une bière, monsieur !

– Et toi ?, demande Ludger à Philippe sans le regarder.

– Moi aussi, papa, s’il vous plaît !

– Depuis quand tu prends de la bière, toi ?, s’enquiert Ludger tout en se dirigeant vers la cuisine.

– C’est Samuel qui m’y a initié et j’y ai pris goût, surtout avant le souper !, lance Philippe à son père en montant le ton pour être entendu de Ludger qui s’éloigne de plus en plus.

À son retour au salon, Ludger, pour évacuer la lourdeur du silence, entreprend la conversation.

– Alors, Samuel... ?

– ... Therrien, monsieur.

– Alors monsieur Therrien, que faites-vous dans la vie ?

– Arpenteur-géomètre, monsieur.

– Ah bon ! Et d’où vient ce goût pour l’arpentage ?, continue Ludger, intéressé par le côté viril du métier de Samuel.

– Probablement de mon grand-père qui travaillait au moulin de Donnacona.

– Ah oui ! Et comment s’appelait votre grand-père ?, demande Ludger, de plus en plus intéressé.

Ludger et Bernadette

– Odilon Therrien, monsieur.

– Comme le monde est petit ! Mon oncle Adélarde, qui travaillait au même moulin que votre grand-père, m'a déjà parlé d'un compagnon de travail du nom d'Odilon Therrien !

– Vous êtes natif de Donnacona, monsieur Simard ?

– Et oui, mon père, Achille, était le notaire de la place, répond Ludger avec fierté.

Et, de fil en aiguille, Ludger et Samuel entretiennent la conversation toute la soirée, ce qui permet à Ludger d'oublier Philippe qui lui, comme d'habitude, se retrouve isolé en compagnie de sa mère.

QUATRIÈME TABLEAU

«À regarder un enfant marcher
pour la première fois, on comprend
qu'il faut aller de l'avant avec confiance.»

Avril 1946

Le jeune couple Simard s'installe dans un chic appartement de cinq pièces sur la rue Joffre à Québec. La chambre du bébé est prête pour accueillir la cigogne dont l'arrivée est prévue pour avril 1946. Même si certaines mauvaises langues échauffent toutes sortes d'hypothèses concernant le moment de la conception ou encore ses circonstances, la magnificence de l'événement éclipse toutes ces rumeurs, et c'est avec beaucoup de fierté que Ludger annonce à ses parents la naissance d'une

Ludger et Bernadette

belle fille de 7lbs et 9 onces en ce matin radieux du 14 avril 1946. Pour leur part, Joseph et Rébecca Vachon acceptent d'être parrain et marraine comme le veut la tradition dans le cas d'une petite-fille ! Trois jours plus tard, Marie-Rébecca-Luce Simard est baptisée en l'église des Saints-Martyrs-Canadiens au tintement du carillon en fête.

Les années qui suivent sont florissantes pour la carrière du jeune notaire Simard qui, peu à peu, se bâtit une clientèle fidèle en plus d'avoir récupéré certains clients de son père, maintenant retraité. Bernadette, elle, est enceinte pour une deuxième fois au grand contentement de Ludger qui espère fébrilement l'arrivée de «son garçon» jusqu'en juillet 1947 qui marque l'arrivée d'Annabelle. Entre temps, Luce, à peine âgée d'un an, laisse déjà présager d'une intelligence fertile et d'une vivacité d'esprit, son vocabulaire s'étant enrichi récemment du mot «papa» à la grande fierté de Ludger.

Maintenant mère de deux filles, Bernadette, pour sa part, s'affaire de plus en plus devant sa machine à coudre, développant ainsi très vite des talents de couturière qui font rapidement le tour de la paroisse; la femme du notaire Simard acquiert vite ses lettres de noblesse et se voit, par conséquent, offrir de petits travaux de couture pour ses voisines; Luce et Annabelle font l'envie de toutes les petites filles du quartier, ce qui contribue à aduler Bernadette auprès des paroissiens.

L'année 1949 apporte avec elle deux événements marquants dans la vie des Simard. D'abord, Achille Simard meurt subitement dans son sommeil à l'âge 72 ans, et Rébecca Vachon décède

Quatrième tableau

à son tour à 77 ans à la suite d'une longue maladie. Toutes jeunes, Luce et Annabelle vivent ainsi les pertes d'un grand-père et d'une grand-mère; même si elles ne sont pas pleinement conscientes du phénomène de la mort, ces longues journées aux salons funéraires de Québec et de Saint-Georges laissent des traces grises dans leur tête d'enfants. Par contre, ces événements ont quand même l'avantage de permettre aux deux filles de faire la rencontre de leur parenté.

C'est dans ce tohu-bohu d'incidents que Bernadette apprend qu'elle est à nouveau enceinte et que le troisième de la lignée des Simard devrait voir le jour en mai 1950, soit un peu plus de trois ans après la naissance de l'aînée. Devant la réalité d'un appartement devenu trop exigü, le notaire procède donc à l'achat d'un bungalow de style victorien sur Bougainville, la prise de possession étant prévue pour le début juillet.

C'est par une journée orageuse que Ludger et Bernadette arrivent en trombe à l'hôpital du Saint-Sacrement en ce 21 mai 1950; les eaux de Bernadette ont crevé vers 3h du matin et, à 10h, elle accouche d'un gros garçon de 9 lbs et 14 onces.

– Enfin, Honey, tu as «ton garçon», lance Bernadette, encore engourdie sous l'effet de l'anesthésie et tenant son garçon emmaillotté dans ses bras.

– Merci, chérie, je suis tellement heureux et si fier de toi !

– J'aimerais bien l'appeler Philippe, comme mon grand-père ! Qu'en penses-tu ?

Ludger et Bernadette

– Comme tu veux, Honey, je te laisse le choix et puis... Philippe Simard, c'est très beau !

Philippe arrive à l'appartement quelques jours plus tard, et c'est au travers des boîtes de carton qu'il tente tant bien que mal de survivre dans un monde qui s'apprête à aménager le 1er juillet sur Bougainville, un 1er juillet atteignant 88 degrés F, une journée de canicule des plus humides; heureusement, Rosaire et Gérard, deux beaux-frères de Ludger, se sont offerts pour lui donner un coup de main pendant que Bernadette, accompagnée des épouses de Rosaire et Gérard, s'affairent à déballer et à ranger tout ce branle-bas dans la nouvelle résidence; en ce qui a trait aux trois enfants, Béatrice, la grand-mère, s'occupe de Philippe et les deux filles ont été hébergées chez Joseph, leur grand-père, qui vit maintenant avec Delphine, sa fille célibataire, depuis la mort de Rébecca.

Le lundi, 3 juillet, le repaire des Simard est prêt à accueillir la nichée que Bernadette et Ludger sont allés récupérer au matin. Luce et Annabelle sont installées dans la même chambre, chacune d'elles possédant son lit et son bureau sur lesquels sont placés leur photo personnelle encadrée. Près de leur lit, deux petites tables de chevet au milieu desquelles reposent deux lampes de couleur fuschia agencées avec les murs rose pâle de la pièce. En haut de la porte d'entrée, à l'intérieur, Ludger y a accroché, en guise de protection, le crucifix qui ornait le cercueil de son père. Quant à Philippe, il occupe une chambre seul au milieu de laquelle trône un lit de bébé tout blanc entouré de quatre murs

Quatrième tableau

bleus. Sur un petit bureau, Bernadette y a posé les photos de sa mère Béatrice et une autre de Ludger et elle tenant son garçon dans ses bras, Ludger esquissant son sourire des jours de fête.

Pour Luce et Annabelle, Philippe devient vite une grosse poupée avec laquelle elles ont beaucoup plus de plaisir qu'avec leurs vraies poupées. La grand-mère paternelle, Béatrice, vient souvent quérir Philippe pour l'amener dans les magasins tel un trophée, au grand soulagement de Bernadette qui a peine à contenir l'énergie débordante de ses deux filles. Quant à Ludger, absorbé par son travail, il n'a aucunement conscience que les semaines et les mois passent et que ses enfants grandissent sans connaître véritablement leur père. Au début de la trentaine, le jeune notaire, propulsé par ses ambitions professionnelles, arrive rarement avant 8h à la maison. Une fois le récit de la journée terminé entre Ludger et Bernadette, lui, les événements du jour à son bureau, elle, les prouesses des enfants, chacun s'en retourne, isolé dans son monde parallèle et dans le lit matrimonial. La chaleur des premières années a fait place à la froideur de la routine, aucun des deux conjoints n'osant aborder le sujet de leur éloignement. Puis les jours s'écourent et le train-train reprend son rythme routinier telle une pulsion incontrôlable.

À l'automne 1952, Annabelle est contaminée par un puissant virus qui l'amène à être hospitalisée. Pendant sa période de convalescence, Ludger diminue considérablement ses activités pour se rendre régulièrement à l'hôpital auprès de sa fille. Bernadette se plaît à penser un moment que le père va

Ludger et Bernadette

enfin se rapprocher de ses enfants mais, aussitôt Annabelle guérie et hors de danger, le notaire reprend rapidement son horaire infernal. À la même époque, Luce amorce ses études primaires et les parents, comme le veut la tradition, sont invités à assister à la première journée de classe de leur enfant. Bien qu'ayant été informé depuis longtemps de cette activité par Bernadette, Ludger ne peut y assister, un client de dernière minute s'étant annoncé, à la grande déception de la petite Luce qui aurait été tellement fière d'être accompagnée de sa mère et... de son père ! Pourtant, un an plus tard, pour la rentrée scolaire d'Annabelle, Ludger est présent, et c'est avec fierté qu'il accompagne sa fille en compagnie de Bernadette, pour sa journée d'accueil en première année. Petit à petit, un sentiment de tristesse indéfinissable s'installe en dedans de la petite Luce qui a peine à comprendre la présence de son père auprès d'Annabelle pour cette journée alors qu'il était absent un an auparavant lors de sa propre rentrée scolaire, les seules paroles encourageantes provenant de sa mère qui tente de lui expliquer, tant bien que mal, que son père avait un empêchement à son travail la journée de sa rentrée.

En 1956, c'est autour de Philippe d'aborder ses études élémentaires; il devient vite le préféré de Sœur Sainte-Clothilde, grâce à son côté serviable et affable; par surcroît, il occupe le premier rang de sa classe, adorant les arts plastiques, le dessin et la musique, mais détestant l'éducation physique.

Pour sa part, Luce s'érige comme l'élève modèle, effacée, se maintenant parmi les premières de sa classe, à tel point que son père s'insurge

Quatrième tableau

lorsque ses résultats subissent une légère baisse sans pour autant la féliciter lorsque ses performances remontent le mois suivant. Quant à Annabelle, c'est plutôt son côté bout en train qui attire l'impatience de ses enseignants et l'admiration de ses camarades de classe; ses résultats, quoique plutôt minables, n'importent pas Ludger qui l'encourage plutôt à persévérer dans ses efforts et à se montrer plus attentive en classe.

À la fin de son primaire, Ludger décide d'inscrire Philippe au cours Classique où ses résultats maintiennent des performances élevées; quant à ses deux filles, elles continuent leurs études dans des écoles publiques, Ludger ayant décidé qu'elles occuperaient temporairement un métier avant de devenir de bonnes mères de famille. Luce démontre rapidement une propension naturelle pour les enfants, lui arrivant fréquemment d'aller garder ceux des voisins si bien qu'elle s'inscrit à l'école Normale où elle obtient son brevet «A» en juin 1964, un autre événement qui passe inaperçu aux yeux de son père d'autant plus qu'elle reçoit ce diplôme seulement deux mois après la mort tragique d'Annabelle. Quant à Philippe, intéressé par divers comités étudiants, il acquiert rapidement la popularité de quelques élèves plus âgés que lui, ces derniers ayant pressenti l'intérêt du jeune adolescent pour le même sexe. Tirillé par cette pulsion, invité par des amis à des partys d'adolescents, le jeune homme n'éprouve aucun désir pour les jeunes filles en quête de séduction. Par ailleurs, il succombe fréquemment aux avances de ses aînés et n'aura d'autres choix que d'avouer son homosexualité à

Ludger et Bernadette

ses parents, à l'âge de 17 ans, dans une lettre datée du 20 juin 1967.

*«Chère maman, cher papa,
Pardonnez-moi si je n'ai pas le courage de vous l'avouer en personne ! Peut-être ne serez-vous pas surpris mais je suis maintenant convaincu de mon homosexualité ! J'espère que vous m'accepterez ainsi comme j'essaie de le faire pour moi-même !*

*Votre fils qui vous aime,
Philippe»*

Bernadette a 40 ans lorsqu'elle se voit confirmer, cette année-là, que son fils est homosexuel, trois ans après le décès d'Annabelle. Quoique Ludger et Bernadette s'en soient toujours un peu doutés, le couple Simard, particulièrement Ludger, reçoit cette confirmation tel un violent coup de masse en plein visage; Ludger, à 46 ans, à l'apogée de sa carrière, n'a pas l'intention d'ébruiter l'homosexualité de son fils qui a choisi, de surcroît, le métier d'infirmier, traditionnellement dévolu aux filles et, comble de malheur, cette nouvelle met un terme à la lignée des Simard !

En cette année où le Québec prend sa place sur la carte universelle par la présentation de l'Exposition de Montréal, le notaire Simard en profite pour étendre ses contacts au Canada anglais, aux États-Unis et même en Europe. Désigné par ses pairs à titre de Président de la Chambre des Notaires, Ludger est appelé à voyager un peu partout et

Quatrième tableau

devenir de plus en plus le grand absent à la maison de Bougainville. Quant à Bernadette, aspirée par les déboires de Luce avec Jean-Pierre, le suicide d'Anabelle et la dernière révélation de Philippe, laissée fréquemment seule, elle sombre peu à peu dans la morosité et cherche désespérément des faux-fuyants dans la boisson; or, un soir de septembre 1968, Ludger, à son retour du bureau, la découvre couchée sur le sofa du salon, une bouteille de porto vide sur sa table de chevet.

– Bernadette, ça va ?... Bernadette, qu'est-ce qu'il y a ?, insiste Ludger en la bousculant un peu devant son inertie.

- Ah c'est toi ! Quelle heure est-il ?
- Il est dix heures et demie.
- J'ai dû m'endormir devant la télé !
- Tu as encore bu !
- À peine quelques verres !

Voyant que Bernadette avait de la difficulté à s'exprimer, Ludger décide de couper court à cette conversation et, prétextant qu'il était fatigué, il gagne la chambre à coucher. Le lendemain matin, il s'éveille seul dans le lit; il se rend à la cuisine où il surprend Bernadette assise à la table, sa main tremblante tenant avec peine un café noir, les cheveux en broussaille, les yeux bouffis.

– Mais, pour l'amour du ciel, veux-tu me dire ce qui se passe, Bernadette ?

Ludger et Bernadette

– Je ne sais pas... je ne sais plus ! Je n'ai plus de force, je n'ai plus le goût à rien, tout est noir devant moi !, répond Bernadette sanglotante.

– Depuis quand ?

– Ça fait quelques semaines ! J'ai préféré ne pas t'énervé avec ça, me disant que ça allait rentrer dans l'ordre mais là, j'ai l'impression que j'ai perdu le contrôle sur moi !

– As-tu pensé à consulter un médecin ?

– Consulter ! Pourquoi ?

– Tu fais peut-être une sorte de «dépression» !

– Ne t'inquiète pas, je vais aller voir le médecin aujourd'hui !

– C'est une bonne idée ! J'ai bien hâte de savoir ce qu'il va te dire !... Excuse-moi, je dois me préparer, j'ai une grosse journée aujourd'hui !... On se parle ce soir, d'accord ?

– Oui, oui, ne t'en fais pas, c'est probablement seulement de la fatigue accumulée ! Allez, bonne journée !

Constatant l'état dépressif de Bernadette, le docteur Gosselin lui conseille de se rendre à l'urgence où il la met en contact avec un psychiatre qui décide de la garder sous observation toute la nuit; le lendemain, l'équipe de psychiatres décide de l'hospitaliser, compte tenu des symptômes évidents d'une dépression sévère. Après trois semaines d'hospitalisation, Bernadette, sous les bons soins du docteur Latour et une médication bien dosée, est prête à sortir de l'hôpital à condition de suivre une thérapie intensive au Centre de jour. Bernadette y

Quatrième tableau

vit huit semaines de rencontres en groupes et individuelles avec une psychologue et un résident en psychiatrie. Peu à peu, la confiance en elle revient et, avec elle, le goût de vivre jusqu'au jour où Ludger lui annonce qu'il a décidé de s'accorder un mois complet de vacances en juillet, ce qu'il n'a pas fait depuis vingt-deux ans, soit depuis leur voyage de noces en 1945.

C'est dans ce climat d'euphorie que Bernadette prépare ses bagages et son cœur pour ce voyage en Gaspésie dont elle rêve depuis si longtemps ! Le vendredi, 3 juillet, tout est prêt pour le départ fixé au lendemain.

Pour l'occasion, Ludger a même quitté son bureau plus tôt qu'à l'habitude et Bernadette a préparé un petit souper en tête à tête où champagne, entrées et vins comblent les palais des époux Sismard.

– Je ne me sens pas très bien ! C'est probablement la fatigue des derniers jours et l'émotion de ces vacances tellement attendues !

– Je comprends, Honey, va te bercer un peu dans la balançoire pendant que je ramasse tout ça.

Quelques minutes plus tard, Ludger entre un peu chancelant, la main sur la poitrine.

– Ça me fait mal ici, j'ai de la difficulté à respirer, j'ai des nausées et je suis étourdi !

Ludger et Bernadette

– J’appelle une ambulance... assieds-toi au salon pendant ce temps-là, j’arrive à l’instant !

Dix minutes plus tard, les ambulanciers, sous le regard inquiet de Bernadette, bordent Ludger sur la civière et, Bernadette, assise près de lui dans l’ambulance, ils démarrent l’engin jaune aux cris stridents des sirènes jusqu’à l’arrivée à l’urgence. Après une demi-heure infernale dans la salle d’attente, Bernadette aperçoit un médecin s’approcher d’elle.

– Ne vous en faites pas, madame Simard, votre mari a fait un début d’infarctus; nous allons le garder sous observation pendant vingt-quatre heures !

– Vous êtes sûr qu’il n’y a pas de danger ?

– Absolument certain, ne vous inquiétez plus ! Nous nous occupons de lui, allez vous reposer à la maison ! S’il y a quelque chose, nous vous téléphons. Garde, pourriez-vous appeler un taxi pour madame Simard ?

Après une nuit cauchemardesque à ruminer toutes sortes de drames, Bernadette, se remettant à peine de six mois d’angoisse et de panique, se présente à l’hôpital dès 7h30 où elle retrouve, soulagée, Ludger passablement calme en train de prendre son petit déjeuner.

– Comment vas-tu, Honey ?

Quatrième tableau

– Je me sens assez bien ! Le médecin m'a donné mon congé. Selon lui, j'ai été chanceux, quoique mon cœur soit assez amoché ! Avec une saine alimentation et une vie professionnelle moins agitée, j'aurais encore de bonnes années devant moi !

CINQUIÈME TABLEAU

«Notre vie est un peu comme
une pièce de théâtre dont nous devrions être
davantage les acteurs que les spectateurs.»

Août 2002

Les yeux rivés sur son écran irradiant des lettres, des chiffres et des tableaux vert lime, Gabrielle Durand est assise, impassible devant son ordinateur, espérant une réponse à une de ses nombreuses questions que seul le génie informatique pourra lui fournir comme si notre société automatisée était en train d'oublier que c'est le cerveau humain qui l'a conçu. En ce bel après-midi de septembre qui laisse supposer que l'été n'aura pas de fin, on frappe à sa porte.

Ludger et Bernadette

– Entrez ! Ah c'est toi, Laurence !, dit Gabrielle tout en continuant de cliquer sur sa souris.

– Qu'est-ce que tu fais enfermée ici devant cette machine par un temps pareil ?, demande Laurence, perplexe.

– Laisse-moi tranquille, j'ai du travail à faire !, réplique Gabrielle, d'un ton sec.

Gabrielle a déniché un emploi comme analyste programmeur pour Xerox Canada grâce à des résultats époustouflants dans son baccalauréat en informatique; elle travaille pour cette compagnie depuis seulement un mois et s'est donné comme défi, ainsi qu'elle le fait depuis son enfance, de devenir la meilleure, se rendant de la sorte esclave de son travail.

– Que dirais-tu d'une petite marche dans le Vieux-Québec ?

Nous pourrions nous arrêter à une terrasse et prendre une bonne bière pour échanger un peu ensemble !

– Je n'ai pas le temps, une autre fois, peut-être !

– Alors, réplique Laurence, tenace, peut-être accepterais-tu une sortie au J-Bar ce soir, question de te changer les idées un peu !

– Si tu y tiens, je peux m'organiser même si j'ai toujours considéré ces bars comme des comptoirs de viande fraîche pour affamés !

– Alors, vers 21h, ça te va ?

Cinquième tableau

– D'accord, à ce soir ! Laisse-moi travailler maintenant !

Pour ne pas avoir l'air trop «straight», Gabrielle ressort de sa garde-robe une petite robe jaune clair, assez courte et laissant deviner la poitrine ferme d'une jeune femme de 22 ans; un brin de maquillage autour de ses yeux noisette, les cheveux retenus en chammaille, un voile de rouge à lèvres, Gabrielle resplendit lorsqu'elle rejoint Laurence à la cuisine.

– Wow !... en beauté, la grande sœur !, s'exclame Laurence qui, pour sa part, a enfilé un pantalon noir moulant surmonté d'un chemisier blanc, ample et légèrement décolleté.

– Tu es prête ?, demande Gabrielle, mal à l'aise devant les compliments de sa sœur.

– Allons-y, répond Laurence, enjouée.

– Je ne boirai pas trop ce soir; je dois travailler demain ! Je serai donc le chauffeur désigné !, ajoute Gabrielle, connaissant bien le petit côté frivole de sa sœur.

– Parfait !... Let's go !

Après environ une heure de bavardage au bar, Laurence s'aperçoit que sa sœur zieute discrètement un jeune militaire en uniforme, sirotant sa bière, seul, de l'autre côté du bar.

– Il semble t'intéresser, Gabrielle !, demande Laurence, avec un sourire complice.

– Qui ça ?

Ludger et Bernadette

– Ne fais pas l’hypocrite !... le militaire, assis en face de nous !

– Où vas-tu chercher une idée pareille ?, demande Gabrielle, se sentant prise au piège.

– Allons, allons, tu peux me le dire, je suis ta sœur !

– C’est vrai qu’il a un petit côté charmant !, avoue Gabrielle.

– Alors, on y va ?

– Où ça ?

– L’aborder, voyons !

– Es-tu folle, ça ne se fait pas !... Deux filles qui accostent un gars, y as-tu pensé ?

– Laisse-moi faire, tu vas voir !

Alors, sans hésiter, Laurence, mine de rien, se lève et, tout doucement, s’avance vers le militaire.

– Bonsoir, je m’appelle Laurence, lui dit-elle en lui présentant la main.

– Et moi, Sébastien... voulez-vous vous asseoir ?

– Si ça ne vous dérange pas, je préférerais rester avec ma sœur... nous sommes assises de l’autre côté du bar ! Voulez-vous vous joindre à nous ?

– Pourquoi pas ?

Gabrielle, spectatrice de la scène, en examine furtivement le déroulement et en devine bientôt la conclusion; toute confuse, elle assiste, mal à l’aise, à l’arrivée de Sébastien.

Cinquième tableau

Les présentations d'usage étant faites, Gabrielle poursuit la conversation.

– En ce qui vous concerne, monsieur... ?

– ... Simard, mademoiselle

– En ce qui vous concerne, monsieur Simard, on n'a pas à vous demander ce que vous faites dans la vie !, dit Gabrielle, sur un ton familier peu coutumier. Est-ce que vous connaissiez une certaine Luce Simard, par hasard ?

– Je connais bien une Luce Simard, elle est enseignante, c'est ma mère.

– Mais la compagne de papa s'appelle Luce Simard et elle enseigne, répond Laurence, les yeux ronds comme des billes.

– Et je me souviens même qu'un soir elle nous ait parlé d'un fils du nom de Sébastien, renchérit aussitôt Gabrielle.

– Eh bien le monde est vraiment petit ! Je suppose que vous êtes les Durand dont ma mère m'a beaucoup parlé !

– Que faites-vous à Québec, Sébastien ?, continue Laurence, piquée par la curiosité d'en connaître davantage sur Sébastien.

– Je suis présentement cantonné à Valcartier en formation sur le désamorçage des mines anti-personnelles; je suis arrivé aujourd'hui. D'ailleurs, je n'ai pas encore eu le temps d'appeler ma mère !

– Et que fait votre père ?, demande Gabrielle, ignorante du passé du militaire.

– Je ne connais pas mon père; tout ce que je sais, c'est qu'il était marin dans les Forces armées américaines, qu'il a eu une aventure avec ma mère

Ludger et Bernadette

en 1978, qu'elle est tombée enceinte et qu'il serait reparti en mer le lendemain dans l'ignorance totale que ma mère était enceinte. J'aimerais bien un jour le revoir mais le temps et les ressources me manquent !

– Je pourrais peut-être vous aider un peu en fouillant sur internet, répond Gabrielle ayant trouvé dans cette cause une occasion en or pour revoir Sébastien qui l'intéresse de plus en plus au fur et à mesure où la conversation se poursuit.

– J'apprécierais beaucoup ! Laissez-moi vos coordonnées, je vous appellerai en fin de semaine prochaine.

Tel que convenu, Gabrielle et Sébastien se rencontrent chez elle le samedi suivant, Gabrielle, entre-temps, ayant informé Luce qu'elle avait fait la connaissance de son fils et qu'elle s'était offerte pour l'aider dans ses recherches pour découvrir son père. Pour ne pas les gêner, Luce et Michel, cette journée-là, se sont organisés une sortie avec Laurence. Pendant que Gabrielle s'affaire à la recherche des sites Web contenant quelque information sur les organismes traitant les demandes de recherches sur les parents biologiques, Sébastien tente de mettre de l'ordre dans ses idées, bombardé par les questions de Luce.

Ayant réalisé sa petite enquête au préalable auprès de Luce, Gabrielle a appris qu'elle a rencontré ce marin américain lors d'une escale au port de Québec en mars 1978. William «Bill» Russell, 28 ans, était en permission dans la vieille Capitale et, en compagnie de copains d'équipage, ils étaient

Cinquième tableau

allés prendre un verre dans un bistro où Bill avait fait la rencontre de Luce accompagnée de quelques amies. Depuis qu'elle avait quitté Jean-Pierre huit ans auparavant, Luce vivait sur ses gardes face aux hommes de telle sorte qu'on pouvait compter sur les doigts d'une main ses quelques aventures depuis sa séparation avec Jean-Pierre.

Ce soir-là, le vin aidant et Aznavour les aguichant en chantant «Trousse-Chemise», Luce et William aboutissent dans une chambre d'hôtel où la femme de 32 ans s'abandonne sans scrupule dans les bras musclés de son beau marin américain. Tard dans la nuit, William quitte sa belle sur la pointe des pieds et part rejoindre son équipage sur le bateau qui doit quitter le port au petit matin. Étendue dans le lit, assouvie, Luce tend sa main lourde à son amant, à demi assouvie, et se rendort aussitôt. Au matin, pendant que le matelot Russell a déjà pris le large sur le U.S.Power, dont Luce a retenu le nom dans leurs échanges, enveloppée dans son conte de fée avec, à l'arrière-plan, un nuage d'amertume, Luce ouvre lentement les yeux devant la réalité d'un lit déjà refroidi par le départ de William. Un mois plus tard, elle apprend qu'elle est enceinte au grand désarroi de Ludger, et, par une journée glaciale de novembre, elle accouche, seule, à l'hôpital du Saint-Sacrement, Bernadette n'ayant eu d'autre choix que de demeurer avec Ludger, atteint soudainement d'une bronchite chronique !

– Regarde, Sébastien, si j'entre sur le site de la marine américaine sur l'icône «Flotte américaine», «Historique», j'obtiens la liste de tous les

Ludger et Bernadette

paquebots de la marine américaine depuis ses débuts !

– Ah oui c’est super ! As-tu quelque chose sur le U.S.Power ?, demande Sébastien, anxieux.

– Attends un peu !... Oui, ici... «U.S.-Power» : paquebot construit en 1958, assurant des croisières aux États-Unis, dans les mers du Sud et au Canada, retiré de la flotte en 1991.

– C’est tout ?, s’enquiert Sébastien, demeuré sur son appétit.

– Attends ! Je vais cliquer sur «Équipage»... Super !... j’ai la liste de tous les marins ayant servi sur ce paquebot... «Russell, Andrew... Russell, George»... et voilà, «Russell, William»

– Et si tu cliques sur son nom ?, réplique Sébastien anxieux d’avancer vers une solution.

– C’est ce que j’essaie mais je n’ai rien, on me retourne au menu principal !, reprend Gabrielle, impatiente.

– Alors, nous ne sommes pas plus avancés !

– Non, sauf que c’est maintenant confirmé que le marin William Russell a bel et bien servi sur le paquebot américain U.S.Power. Pour le reste, nous aurons peut-être plus d’informations en communiquant avec l’ambassade américaine à Québec.

– Bonne idée, c’est ce que je ferai dès lundi !, conclut Sébastien.

Après un mois de communications téléphoniques et informatiques vaines, par un matin gris de septembre, alors que Gabrielle dépouille son courrier électronique machinalement, comme à chaque matin, les yeux tels des billes, elle lit et relit,

Cinquième tableau

comme pour s'assurer qu'elle ne fait pas erreur, le message qui apparaît sur son écran :

« À Gabrielle Durand, 16 septembre 2002.

De : Ambassade américaine (Québec)

Suite à votre requête, nous vous informons de l'existence, dans nos fichiers, d'un marin américain du nom de William «Bill» Russell, originaire de Cleveland, Ohio, ayant servi pour la marine américaine de 1976 à 1996.»

Comme s'il avait pressenti quelque chose, Sébastien téléphone à Gabrielle au même instant.

– Oui allo ! Ah c'est toi Sébastien ! Tu tombes pile !, répond Gabrielle toute excitée.

– Comment ça ?

– Imagine-toi que je viens tout juste de recevoir un courriel très intéressant de l'ambassade américaine concernant ton père !

Après lui en avoir fait la lecture, Gabrielle et Sébastien se donnent rendez-vous au restaurant pour le dîner.

– Je ne vois rien d'autre à faire que de me rendre à Cleveland pour consulter les registres de la municipalité.

– À mon avis, c'est la meilleure chose à faire, renchérit Gabrielle.

Ludger et Bernadette

Le jeudi suivant, Sébastien, ayant obtenu un congé de l'armée pour le lendemain, quitte Québec pour Cleveland via New York à bord d'un 747. Une nuit tumultueuse à l'hôtel, un rendez-vous obtenu le lendemain matin aux archives de la Ville, Sébastien, anxieux, finit par découvrir, au bout de quelques heures, les coordonnées d'un certain William Russell, âgé de 46 ans, retraité depuis 1996. Dernière adresse connue : 1112, Bay Avenue, Cleveland, Ohio.

– Taxi... 1112, Bay Avenue, please !

Quelques minutes plus tard, Sébastien descend devant un cottage de style « british » d'un cachet architectural remarquable. Il sonne.

– Yes, sir, what can I do for you ?, lui demande une dame âgée d'un regard accueillant.

– I'm looking for Mr. William Russell !

– Oh ! Mr. Russell moved two years ago, he's been sick and hospitalized at Bishop's Hospital. I've never heard about him since then !

– Thank you very much, Miss !

Bousculé par tant de révélations, isolé dans un monde inconnu, Sébastien court vers le Bishop's Hospital, renseigné sur sa situation par la vieille dame de Bay Avenue.

– May I see William Russel, please ?, demande Sébastien à la personne de l'accueil.

– Are you a member of his family ?

– Yes, I'm his son.

Cinquième tableau

– His son ? We didn't know Mr. Russel had a son !, réplique la préposée, étonnée.

– Oh you know, it's a long story ! May I see him, please ?, insiste Sébastien.

– You may, but it might be difficult for you to see him like that !

– Please, I have to see him !

– As you want, follow me !, concède finalement la dame.

Quelques corridors, quelques escaliers qui lui paraissent interminables, un dernier long labyrinthe, une porte au bout à droite, une chambre minuscule dans le noir, le cœur de Sébastien battant la chamade, son guide pointe du doigt l'ex-matelot du seuil de la porte entrouverte.

– Here's Mr. Russell, sir !

Sébastien, estomaqué, reste figé à l'entrée de la chambre à la vue de cet homme fantomatique, assis dans un lit, attaché tel un animal sauvage mourant, les yeux livides, fixant un mur vert, la bouche entrouverte cherchant désespérément une salive bienfaisante, aussi blanc que ses draps, sa chevelure rousse, la même teinte que celle de Sébastien, ayant l'effet d'une lumière dans cette chambre obscure. Sébastien s'approche du corps et, à pas feutrés, tout doucement, il pose sa main sur celle de son père dont les yeux, imperturbables, continuent de fixer le mur. Après quelques minutes envahies par un lourd silence, Sébastien sort de ce cubicule morbide, les larmes voilant son regard.

Ludger et Bernadette

À son retour de Cleveland, Sébastien, encore sous l'effet de choc, communique aussitôt avec Gabrielle.

- Bonjour Gabrielle, es-tu libre ce soir ?
- Bien sûr Sébastien ! Pourquoi ?
- J'aimerais souper avec toi ! Au Petit café, ça te va ?
- Parfait, vers 19h ?
- J'y serai... À tantôt !

Sébastien lui apprend tout ce qu'il a vu à Cleveland, en particulier, le choc qu'il a subi devant le visage blafard de cet homme dont le regard hagard semblait perdu dans une autre galaxie. Le caporal Russell était hospitalisé là depuis deux ans et le diagnostic était formel : William Russell était atteint de la maladie d'Alzheimer, à un stade avancé et seule la résistance de son cœur déterminerait sa durée de survie.

– Désolée, Sébastien et dire que c'est un peu à cause de moi que tu as dû vivre ce cauchemar !

– Mais non, tu n'as pas à te sentir responsable de quoi que ce soit puisque c'est moi-même qui ai accepté ton offre d'assistance. Au contraire, je te remercie infiniment pour tes recherches; de toute façon, j'étais déjà décidé à retrouver mon père; maintenant, c'est fait !... J'ai autre chose à te dire, Gabrielle !, poursuit Sébastien, après s'être arrêté quelques secondes.

– Ah oui, quoi donc ?

Cinquième tableau

– Hier soir, en arrivant à la base, j’avais une lettre dans mon casier; elle venait du Haut Commandement de l’Armée canadienne; on m’informait que j’étais muté à Lare, en Allemagne, pour deux ans, dans le but de perfectionner ma formation sur les mines anti-personnelles. Je dois partir à la mi-octobre.

– Je suis contente pour toi, répond Gabrielle, cachant avec peine son désarroi.

– C’est sûr que c’est intéressant pour moi mais, tu sais, les derniers événements m’ont rapproché de toi ! Enfin, j’aurais aimé continuer notre relation sur un plan... plus personnel !

– J’apprécie beaucoup ta franchise, Sébastien d’autant plus que je partage tes sentiments.

Au même instant, Sébastien aperçoit Luce, sa mère, en compagnie de Michel, s’avancer vers leur table.

– Salut, maman !

À ces mots, Gabrielle, tout étonnée, se retourne.

– Salut, papa ! Bonjour Luce ! Assoyez-vous !

– Nous ne voulons pas vous déranger, répond Michel.

– Mais non, voyons donc ! Ça nous fait plaisir d’autant plus que c’est la première fois que nous pouvons échanger tous les quatre, réplique Gabrielle.

Ludger et Bernadette

– Et puis, quoi de neuf, Sébastien ?, s'enquiert Luce.

– Beaucoup de neuf ! Je peux te dire d'abord que j'ai finalement retrouvé mon père mais je préfère t'en parler plus tard, dans un endroit plus tranquille !

– Comme tu veux ! Et ton travail, ça va ?

– Ça va ! Mais là aussi, il y a du nouveau; je viens d'apprendre que je suis transféré en Allemagne pour deux ans, je pars en octobre !

À cet instant, Luce, croisant le regard de Gabrielle, y découvre une douleur traduisant clairement que la fille de Michel, son copain, est amoureuse de son fils. Pour se donner de l'aplomb, Luce dépose tendrement sa main sur celle de Michel, posée sur la table.

SIXIÈME TABLEAU

«La franchise est à l'amour
ce que l'eau est à la rose... Elle lui permet
de s'épanouir et de se conserver !»

Juin 1967

Luce fait maintenant carrière dans l'enseignement et Philippe a entrepris ses études en sciences infirmières. Ludger et Bernadette tentent désespérément de rallumer la flamme au sein de leur couple, se donnant à l'occasion, des moments d'intimité mais, inmanquablement, l'ombre d'Annabelle et l'homosexualité de Philippe viennent jeter un rideau entre Bernadette et Ludger qui s'enfuit rapidement derrière son bureau de travail.

Ludger et Bernadette

C'est en 1971 que Ludger devient quinquagénaire, seuls quelques cheveux gris disséminés ici et là trahissant quelque peu son âge. Luce, un an après sa séparation avec Jean-Pierre Pouliot, quoique n'ayant pas le cœur à la fête, organise, pour son père, avec l'aide de Bernadette, Philippe et quelques confrères de bureau, une petite soirée pour souligner l'événement. Vêtu de son chic complet rayé marine, de sa petite veste du même tissu laissant échapper d'une pochette une chaîne en or au bout de laquelle est accrochée la montre héritée de son père, cravate à pois marine, chemise blanche aux col et poignets soigneusement empesés, souliers noirs miroitants, Ludger, dans son costume des grandes circonstances, contemple Bernadette descendre gracieusement l'escalier dans une longue robe satinée rose «Kennedy», de longs gants moulant ses avant-bras dont l'un d'eux arbore fièrement un sac à main délicat de cuir beige, le cadeau de Philippe lors du dernier Noël.

– Tu es magnifique, chérie, lui chuchote Ludger tout en caressant son cou dégagé supportant des cheveux châtain, bouclés légèrement lui conférant un air à la fois gavroche et altier.

– Toujours aussi charmeur, Honey ! Et toi, tu ne fais vraiment pas tes cinquante ans ! Je vais devoir te surveiller, réplique Bernadette esquissant un sourire taquin.

– Tu es gentille, mais je peux te dire que je les sens, mes cinquante ans, en dedans ! Tu es prête ?

Sixième tableau

– Je suis prête ! Allons-y, maître Simard !, conclut Bernadette tout en tendant le bras à Ludger.

La réception a lieu dans un salon adjacent d'un chic restaurant de Québec. La trentaine d'invités attend le jubilaire pour 7h alors que Luce et Philippe accueillent les convives en leur remettant une rose blanche à leur arrivée. À 7h pile, Ludger et Bernadette font leur entrée au son des «Vieux mariés» de Sardou, chanson que Ludger affectionne particulièrement. Puis s'ensuit la ronde des félicitations qui se met en branle, Bernadette en tête, ne pouvant retenir son émotion, suivie de Luce, Philippe, Béatrice, la mère de Ludger, encore pétillante de vie malgré ses 70 ans, Joseph Vachon, le père de Bernadette, droit comme un chêne, à côté de sa fille Delphine; deux sœurs de Ludger, Annette et Rita, ayant hébergé Béatrice depuis la mort d'Achille en 1949, participent aussi à la fête, la fin de la cohorte étant composée de confrères de travail actuels et anciens de Ludger. Une fois les toasts et les paroles de bienvenue prononcés par Luce, improvisée en maître de cérémonie pour l'occasion, Ludger est invité à prendre la parole; remerciements d'usage à toutes et à tous pour leur présence, un merci spécial à Luce pour l'organisation de la fête, c'est pour Bernadette que Ludger, non sans émotion, y va d'un petit texte composé spécialement pour elle, et transcrit dans un petit calepin noir qu'il sort soigneusement de son veston, ouvre nerveusement et commence à lire d'une voix chevrotante.

Ludger et Bernadette

– Ce texte est dédié à toi, chérie ! Il s'intitule «N'aie pas peur !»

«Si tu crois que je m'ennuie
Si tu crois que jour et nuit
Je n'y vois que bleus et feux
Ecoute le fond de mes yeux

Si tu crois que je t'ignore
Si tu crois que cœur et corps
Je ne vois plus tes silhouettes
Ecoute les fées dans ma tête

Elles te diront :
N'aie pas peur !
Elles te crieront :
N'aie pas peur !

Si tu crois que demain
Est incertain
Si tu crois que l'amour
Est sans toujours
Écoute le fond de mes yeux
Ecoute les fées dans ma tête
Elles te diront :
N'aie pas peur !
Elles te crieront :
N'aie pas peur !»

Les yeux voilés d'une mince couche de larmes, Ludger, s'approche de Bernadette dont les yeux laissent glisser des perles sur ses joues.

Sixième tableau

– Je t’aime, chérie !, murmure Ludger à l’oreille de Bernadette.

– Moi aussi, Honey !, répond Bernadette dont le regard semble transporté au début de ses fréquentations avec son charmant courtisan.

Toutefois, le début de la sagesse que semblait lui avoir procuré ses cinquante ans sombre vite dans l’oubli. Les années passent à un rythme effréné pour Ludger, et s’égrènent au tic tac de l’horloge pour Bernadette. Malgré les conseils de son médecin, Ludger persiste à se laisser emporter par la vague professionnelle où l’entraînent cocktails et partys de bureaux.

En décembre 1975, Béatrice Simard meurt dans son lit, à la maison, Philippe à ses côtés. Ludger est avisé au bureau par sa secrétaire en cette fin d’après-midi du 18 décembre. Le cancer a fait son œuvre; Béatrice, si fière, s’éteint, à 76 ans, une semaine avant Noël, sa fête préférée, méconnaissable, amaigrie, recroquevillée depuis des semaines, malgré les soins inlassables de sa sœur Annette. Inexplicablement, la mort de sa mère contribue à faire ressurgir le souvenir d’Annabelle dans la tête de Ludger, onze ans après son suicide, comme si Béatrice avait souhaité que Ludger se souvienne de sa fille, elle dont la grand-mère appréciait tellement la fougue avant qu’elle ne «perde la tête», comme disait Béatrice.

Assis dans son fauteuil, en cette soirée du 24 décembre, Ludger se rappelle d’une conversation avec Annabelle qui n’avait à l’époque qu’une douzaine d’années.

Ludger et Bernadette

– Papa, est-ce que tu m'aimes ?, demande Annabelle, d'un ton inquiet.

– Mais où es-tu allée chercher une question comme ça, Annabelle ?

– Je ne sais pas, j'ai l'impression que tu aimes plus Luce !

– Mais voyons, ôte-toi ça de la tête, tu sais bien que je vous aime tous les trois !, insiste Ludger.

– Est-ce que c'est vrai que tu aurais préféré avoir un garçon quand je suis née ?

– C'est sûr que j'aurais aimé, comme n'importe quel père, avoir un garçon, mais aujourd'hui, je ne te changerais pas pour rien au monde !, réplique Ludger, d'un ton convaincant.

– En parlant de «garçon», tu ne trouves pas que Philippe est un peu spécial ?

– Que veux-tu dire, Annabelle ?, demande Ludger, sentant le contrôle lui échapper devant les questions embarrassantes d'Annabelle.

– Il joue avec nos poupées, il ne salit jamais ses vêtements comme tous les garçons, et il est toujours sous la jupe de grand-maman Béatrice !

Bouche bée devant la candeur et la clairvoyance d'Annabelle, malgré son jeune âge, Ludger s'empresse de détourner la discussion, mal à l'aise, espérant toujours, dans son for intérieur, que son garçon développerait des habitudes plus viriles lorsque l'adolescent en lui éveillerait ses pulsions envers les filles.

Sixième tableau

C'est dans cette confusion d'images que Ludger, le paternel, trône, rêveur, au bout de la table, en ce réveillon de 1975, un homme fatigué, préoccupé, plus seul que jamais. Bernadette à ses chaudrons, entouré de ses deux enfants, de Joseph, seul survivant des quatre grands-parents, et de Delphine, son bâton de vieillesse comme il se plaît à l'appeler.

Au cours de cette même année, Ludger et Bernadette soulignent leur 30ième anniversaire de mariage en octobre. À cette période, Luce enseigne depuis maintenant quatre ans, et Philippe est infirmier à l'urgence, en cardiologie, depuis un an. Devant les absences répétées de Ludger, Bernadette, pour combler sa solitude, s'est impliquée dans des mouvements paroissiaux, et a même mis sur pied un mouvement de coopération entre les aînés de l'Âge d'or et deux écoles de la paroisse, une au primaire et l'autre au secondaire. C'est en constatant l'ennui des personnes âgées et surtout leur sentiment d'inutilité, que Bernadette, grâce à une subvention du Ministère de la Santé, monte peu à peu son projet : en collaboration avec les directions d'école et les enseignants, les personnes âgées viennent partager aux jeunes les valeurs de leur temps. Les réactions des élèves sont enthousiastes à la plus grande joie des intervenants, en particulier, des aînés.

Pour sa part, la firme Ludger Simard et Associés, prend de l'expansion et innove en étant la première Étude de notaires à engager une femme, ce qui, aux dires de Ludger, diversifiera sa clientèle. Sans se l'avouer, Ludger, au moment de son engagement, a déjà remarqué la silhouette élancée

Ludger et Bernadette

d'Hélène Lortie, sous un tailleur gris pâle, maquillée discrètement, ses cheveux roux tombant en vagues sur ses épaules. Fraîchement émoulue de la Chambre des Notaires en mars 1976, Hélène entre officiellement en fonction en avril, un 5 à 7 étant organisé pour souligner l'événement.

– Eh bien bravo, Ludger, pour ton avant-gardisme ! Sais-tu que nous sommes le seul cabinet de notaires au Québec à avoir engagé une femme ?, lui dit un confrère de travail.

– Bien sûr que je le sais, j'espère simplement qu'elle sera à la hauteur de mes aspirations !

Au même moment, survient Hélène, ravissante, un verre à la main.

– Je voulais vous remercier, monsieur Simard, pour m'avoir fait confiance !

– Tu peux m'appeler Ludger maintenant que nous travaillons ensemble, je serais plus à l'aise comme ça !, réplique-t-il, d'un air complice.

– Comme vous voulez, monsieur... oh pardon !... Ludger !, répond Hélène, mal à l'aise.

Deux semaines plus tard, soit le 22 avril, Bernadette est décorée bénévole du mois pour son projet, le jour du 12ième anniversaire de la mort d'Annabelle; Ludger est assis à ses côtés, les idées ailleurs auprès d'une certaine Hélène. Il y a maintenant deux mois que Me. Lortie fait partie de Ludger Simard et Associés et déjà, les effets positifs sont manifestes sur l'accroissement de la clientèle. En

Sixième tableau

juin, comme à chaque année, la Chambre des notaires tient son Congrès annuel organisé, cette année, à Sherbrooke. Ludger s'y inscrit et demande à Hélène d'y assister pour l'initier à ce type de rencontre.

Le congrès est prévu pour les jeudi et vendredi 5 et 6 juin, précédé d'un cocktail d'ouverture le mercredi soir. Ludger et Hélène arrivent à l'hôtel vers 4h, prennent possession de leur chambre respective pour se rencontrer au bar vers 5h30. Ludger, en compagnie d'un confrère de Montréal, est déjà installé au bar lorsque Hélène apparaît dans un tailleur marine laissant deviner un poitrine ferme sous un décolleté discret.

– Ah Hélène, viens que je te présente Me. André Marier, un confrère de longue date.

– Enchantée, Me. Marier !, réplique Hélène tout en lui tendant la main.

– Ludger m'a parlé de votre effet choc sur sa clientèle de Québec !, poursuit aussitôt Me. Marier.

– Les mots sont un peu forts, Me. Marier !, balbutie Hélène, confuse.

– Qu'est-ce que tu bois, Hélène ?, demande Ludger pressé de rompre cette conversation qu'il juge plutôt insipide.

– Je prendrais un vin blanc !

Après quelques minutes, le cercle de notaires a décuplé autour de Ludger et Hélène ! Voyant que sa jeune protégée se sent envahie, Ludger lui offre discrètement, du regard, de l'enlever de l'emprise de ces vautours en l'invitant à la salle à manger, question de changer d'air.

Ludger et Bernadette

– J’espère que tu n’as pas trop suffoqué, dévorée des yeux par ces loups affamés !

– Une chance que vous... euh... que tu étais là pour veiller sur ma sécurité, renchérit Hélène dans un éclat de rire.

Pendant le repas, Ludger l’entretient quelque peu sur les sujets au programme pour jeudi et vendredi, et lui suggère certains ateliers pendant que le vin coule à flots, sous le regard complice des deux notaires. Le sujet de conversation dévie rapidement sur la personne d’Hélène.

– Dis donc, Hélène, une belle femme comme toi doit sûrement avoir un cavalier ou un mari ?

– Non, je n’ai vraiment pas eu le temps depuis quelques années, les études sont tellement exigeantes qu’il n’y a pas un garçon qui voulait se contenter du si peu de temps que j’aurais pu lui consacrer !

– Je vois !

– Et toi ?

– Moi ? Marié depuis trente et un ans, père de deux enfants, une femme qui m’adore !

– Et toi ? Tu l’aimes ?, ose lui demander Hélène à qui le vin semble procurer de l’assurance.

– Je l’aime probablement comme on aime après trente ans... beaucoup de tendresse, d’affection, de reconnaissance !

– Ah bon !... On danse ?, lui demande Hélène, de plus en plus aventurière.

Sixième tableau

– D'accord, mais c'est à tes risques ! Je suis réputé pour monter sur les pieds des femmes qui osent danser avec moi !, lui répond Ludger, d'un air moqueur.

– Je vais m'arranger avec ça !

Le tourbillon de la danse et du vin, les barrières tombant petit à petit, Ludger et Hélène se retrouvent en fin de soirée à la porte de la chambre d'Hélène et, sans scrupule, étourdis par l'alcool et l'émotion, ils y entrent tous les deux. À la lueur d'une petite lampe de chevet, dans une demi-obscurité, ils laissent tomber peu à peu leurs vêtements profitant à outrance de ces moments d'une suave intimité. Aux petites heures du matin, Ludger s'en retourne à sa chambre expliquant à Hélène qu'il était préférable d'agir ainsi afin d'éviter toute situation qui risquerait de les compromettre dans l'hypothèse où il ferait une rencontre impromptue dans le corridor de l'hôtel plus tard en matinée.

Deux jours plus tard, Ludger arrive à la maison en ce vendredi soir où une table garnie d'un candélabre a été superbement montée par Bernadette qui, pour le retour de Honey, a revêtu son déshabillé diaphane qui laisse deviner une peau très douce et une poitrine encore ferme.

– Alors Honey, comment s'est déroulé le congrès ?

– Ah tu sais, c'est mon trentième congrès ! À la longue, ils finissent tous par se ressembler !

– Je nous ai préparé un petit souper ! Aimerais-tu prendre un bon bain avant ?

Ludger et Bernadette

- C'est une bonne idée !
- Je te le fais couler pendant que tu défais tes valises !

Après avoir pris son bain, Ludger, dans son smoking vert émeraude et son pantalon satiné noir, arrive dans la salle à manger.

– Tu es merveilleuse ce soir, Bernadette ! Et pourquoi toute cette ambiance ?

– Pour toi, Honey ! Tout simplement parce que je suis heureuse que tu sois revenu ! Tu sais, moi, même si ça fait trente congrès, je ne m'habitue jamais à tes départs !

– Hum !... Super, ton potage !

– Merci, Honey !

– Et qu'as-tu préparé pour le souper ?

– Devine !

– Un poulet cordon bleu ?

– Comment as-tu deviné ?

– C'est mon petit doigt qui me l'a dit !

– Du vin, chéri ?

– Oui mais pas trop, je crois que j'ai un peu abusé au congrès !, laisse échapper Ludger.

– Ah oui et Hélène, comment s'est-elle débrouillée ?, demande Bernadette dont les soupçons semblent s'être éveillés à la suite de la dernière phrase de Ludger.

– Très bien, chérie, elle a vite intégré le groupe !

– J'imagine que certains de tes confrères devaient t'envier d'être en si charmante compagnie !, renchérit Bernadette.

Sixième tableau

Ludger, se sentant pris en souricière, a soudain l'impression que Bernadette lit dans sa tête.

– «Compagnie», c'est un grand mot ! Hélène est notaire dans mon cabinet, c'est tout !, répond sèchement Ludger.

– Je ne t'accuse de rien, Honey, inutile de te défendre !... Et puis, il est bon, le poulet ?, demande Bernadette pour suspendre la conversation.

– Super comme toujours !... Et toi, dis-moi, qu'as-tu fait pendant ces deux jours ?, s'enquiert Ludger, soulagé d'aborder un autre sujet.

– Tu sais, moi, le petit train-train régulier, le bénévolat !... ah oui, je suis allée dîner avec Philippe, il te fait dire bonjour !

– Tu le remercieras de ma part, répond Ludger d'une voix désintéressée... et Luce, tu as de ses nouvelles ?

– Aucune nouvelle, réplique Bernadette sur le même ton.

Et comme pour vérifier certaines appréhensions, Bernadette revient à la charge.

– Alors, dis-moi, Hélène, est-elle d'agréable compagnie ?

– Que veux-tu dire ?... qu'est-ce que tu veux insinuer par toutes ces questions sur Hélène Lortie ?

– Il ne s'est rien passé entre vous deux ?, insiste Bernadette.

– Pourquoi me demandes-tu ça ?, réplique Ludger, exaspéré.

Ludger et Bernadette

– Je ne sais pas, c'est une drôle de sensation ! J'ai l'impression qu'il s'est passé quelque chose ! Dis-moi la vérité, Ludger !, renchérit Bernadette comme si elle avait tout deviné.

Ludger, la tête basse, les sanglots dans la voix capitule enfin devant l'insistance de Bernadette.

– J'ai honte, Bernadette !... tellement honte !

– Honte de quoi ?, demande Bernadette, inquiète devant la perspective de la réponse de Ludger.

– D'avoir triché la femme que j'aime, une femme si extraordinaire !, laisse finalement échapper Ludger.

À ces mots, Bernadette, stupéfaite, ravale ses émotions, se lève sans dire un mot et s'enfuit dans sa chambre à toutes jambes, laissant seul Ludger, accaparé par ses remords et le spectre de la honte.

Le lendemain matin, Bernadette, les yeux enflés, sort de sa chambre et découvre Ludger allongé sur le sofa du salon. C'est le bruit de la cafetière que Bernadette avait programmée la veille qui le ramène à la triste réalité.

– Ludger, est-ce que tu aimes cette femme ?, lui demande aussitôt Bernadette, suppliante.

– Bien sûr que non !, lui répond Ludger de sa voix la plus rassurante possible.

Sixième tableau

– Et moi, est-ce que tu m'aimes encore ?

À ces mots, Ludger et Bernadette s'enlacent, tout tremblants, tirillés entre la douleur profonde et la joie incommensurable !

«Pleurer de peine ou de joie ! Peu importe, puisque chaque larme agit telle une perle qui permet à l'huître de s'ouvrir.»

SEPTIÈME TABLEAU

«La vie suit son cours...
Les bourgeons précèdent les feuilles
qui, à leur tour, vont faire place
à d'autres bourgeons.»

Octobre 2002

Le mois d'octobre s'annonce frisquet, les arbres ont déjà revêtu leurs couleurs d'automne et l'immense terrain des Simard ressemble à une mer de feuilles multicolores qui crépitent sous les pas de Ludger, râtelant lentement la pelouse pendant que Bernadette est assise sur sa chaise longue, s'abreuvant de la poésie de Baudelaire.

Ludger et Bernadette

– Que dirais-tu d’inviter Luce et Michel à souper ce soir, Honey ?, demande Bernadette, profitant d’un moment de répit de Ludger, appuyé sur son râteau.

– C’est une bonne idée, il y a une éternité que nous ne les avons pas vus !, répond Ludger, tout en reprenant son souffle.

– Attends, je crois que ça doit faire à peu près deux mois !

– Appelle-les, ça me fait plaisir !

Pendant que Ludger se remet au râtelage, Bernadette entre à la maison pour téléphoner à Luce.

– Allo, c’est toi, maman ! Comment vas-tu ?

– Très bien et toi ?

– Bien merci, les classes ont repris pour Michel et pour moi.

– Et c’est bien parti ?

– Tout a l’air correct pour l’instant !

– Tant mieux !... Écoute, je parlais à ton père à l’instant et nous nous disions que nous ne vous avons pas vus depuis longtemps; nous avons pensé vous inviter à souper ce soir ! Ça vous tenterait ?

– Si vous acceptez deux invités de plus... Sébastien et Gabrielle doivent souper avec nous, mais je suis sûre qu’ils seraient bien contents de vous voir !

– Je suis certaine que ton père sera ravi de voir aussi Gabrielle et Sébastien ! Nous vous attendons à 18h, ça vous va ?

Septième tableau

– Parfait, nous y serons ! À tantôt !

Tel que convenu, les invités se présentent à l'heure convenue chez les Simard. De fil en aiguille, la conversation des convives se promène de la retraite imminente de Luce et Michel à la relation entre Gabrielle et Sébastien en passant par la rencontre de Sébastien avec son père jusqu'à la mutation de Sébastien en Allemagne prévue pour le 20 octobre.

– Et vous deux, vous avez du nouveau ?, demande Luce à ses parents.

– Tu ne trouves pas que c'est assez le «nouveau» pour ce soir ?, répond Bernadette, étourdie par ce feu roulant d'événements.

– Encore heureux que notre petite vie ne fait pas trop de houle, vous êtes là pour vous en occuper, renchérit Ludger... Alors ce serait pour quand la retraite ?

– Michel et moi avons fait une demande d'analyse de dossier à notre régime de retraite et, si tout va comme prévu, ce devrait être en juin de cette année.

– Déjà, mais vous êtes bien trop jeunes !, réplique Ludger, étonné.

– Papa ! J'aurai 57 ans à ce moment-là et Michel 55 ans; Michel sera un peu pénalisé mais sa rente est intéressante puisque ses meilleures années englobent ses années de direction.

Ludger et Bernadette

– Tu sais, Honey, dans tout ce branle-bas de la vie, nous en avons perdu des bouts, je crois !... Et vous deux, les tourtereaux ?, demande Bernadette en regardant Gabrielle et Sébastien.

– Ah, tu sais, mamie, Sébastien et moi, on ne peut pas trop faire de projets, Sébastien part pour deux ans !, répond Gabrielle d'un ton grave.

– Et toi, mon garçon, comment tu vis ça ?, demande Luce à Sébastien.

– Nous allons laisser le temps faire les choses et on verra !, répond Sébastien sur le même ton que Gabrielle.

– Je crois que c'est une bonne attitude !... Eh bien, que diriez-vous d'une petite partie de cartes, les jeunes ?, poursuit Ludger.

– D'accord, mais pas trop longtemps, les pré-retraités travaillent demain, répond Michel en souriant.

Depuis maintenant cinq ans, Michel Durand, à 54 ans, est directeur d'une école primaire dans la paroisse Saint-Jean-Baptiste à Québec; quant à Luce, elle est demeurée à l'école Saint-Michel de Sillery depuis 1986, l'année où elle a rencontré Michel, directeur de cette école à l'époque. Après trente ans dans ce monde de l'éducation, dont une quinzaine à titre de directeurs de trois écoles, Michel a toujours été préoccupé par le vacuum social dans lequel semblent s'enliser les jeunes d'aujourd'hui. Que de fois il s'est fait demander par des parents si les jeunes avaient changé depuis trente ans ! Et que de fois il a répondu par la négative, arguant que les jeunes ont depuis toujours le cœur à

Septième tableau

la bonne place mais que c'est la société qui a changé. Toutes ces années ont immanquablement conduit Michel à concevoir un projet d'école où parents et éducateurs s'entendraient sur les priorités servant de balises aux jeunes, à la fois à la maison et à l'école.

«L'école co-éducative : une solide alternative» est donc présentée aux Commissaires et au Conseil d'établissement de son école en octobre 2002. Le projet reçoit un bon accueil auprès des deux organismes qui décident de le soumettre à une vaste consultation auprès des parents de l'école Saint-Jean-Baptiste au cours de l'année scolaire 2002-2003 pour recommandations finales en avril.

En ce qui a trait à Laurence, actuellement à sa dernière année au Cégep de Sainte-Foy, elle envisage une carrière en éducation physique. Mince, élancée, blonde, les yeux bleu azur, ce ne sont pas les prétendants qui manquent ! Pourtant Laurence n'est jamais satisfaite ! Michel a parfois l'impression que sa fille cherche un peu son père dans tout ça, lui-même souvent absent depuis quelques années, particulièrement depuis l'arrivée de Luce dans sa vie et l'émergence de son projet d'école. Or, un soir où Michel et Luce sont assis au salon, chacun s'adonnant à sa lecture, Michel aborde la conversation sur un ton préoccupé.

– Luce, puis-je te parler quelques minutes ?

– Bien sûr, Michel, qu'est-ce qu'il y a ?

– Il y a quelque chose qui me chicote ! Je suis là à mettre sur pied tout un concept d'école basé sur la collaboration entre la famille et l'école

Ludger et Bernadette

alors que, dans ma propre vie, j'ai divorcé, j'ai obtenu la garde de mes deux filles, l'une d'elles vit une relation précaire avec le fils de ma conjointe et l'autre n'arrive jamais à une relation stable avec un garçon !

– Ecoute, en ce qui a trait à Laurence, tu sais, elle n'a que 18 ans !, réplique Luce pour sécuriser Michel.

– Je sais, n'empêche qu'elle dit souvent de certains garçons qu'ils ne sont pas comme moi !

– Que veux-tu dire exactement ?

– Sans vouloir jouer au «psy», je me demande parfois si elle ne cherche pas un autre père dans tous ces gars-là !

– Peut-être pourrais-tu avoir une petite conversation avec elle à ce sujet !

– Je crois que c'est le meilleur moyen d'éclaircir ce problème ! Tu as raison ! J'essaierai quand l'occasion se présentera !

Dès le lendemain, Michel, ayant planifié son petit scénario, offre à Laurence un souper en tête à tête au restaurant, ce qu'elle accepte avec empressement, toujours heureuse de ces petits moments privilégiés avec son père.

– Et puis, papa, il y a sûrement quelque chose de spécial pour que tu m'invites chez Maxim !, demande Laurence, ayant pressenti quelque chose.

– Mais que vas-tu imaginer là, je voulais seulement avoir de tes nouvelles !, répond Michel tout bonnement.

Septième tableau

– Quelles nouvelles ? C'est la petite vie au Cégep, des cours et des cours et, pour la plupart, complètement «pas rapport» !

– Comment ça... «pas rapport» ?

– Peux-tu m'expliquer à quoi va me servir un cours de philo pour enseigner l'éducation physique ?

– La philo est un cours de base, Laurence, c'est comme une manière d'aborder la vie !

– Parlons-en de la vie ! Ça me paraît tellement compliqué !, renchérit Laurence.

– Alors on commande ?... Garçon !... Qu'est-ce que tu prends ?

– La table d'hôte, s'il vous plaît !

– Moi aussi !... Merci !... Alors, qu'est-ce qui est si compliqué ?, reprend aussitôt Michel, intéressé par l'allure de la conversation.

– Il me semble que les choses n'arrivent jamais comme j'aimerais ! Regarde, les gars par exemple, ceux qui me tapent sur les nerfs me collent après, et ceux que j'aimerais avoir ne veulent rien savoir de moi !

– Mais au fait, t'es-tu déjà demandé ce qui te plaît chez un garçon ?, demande Michel sentant bien qu'il arrivait à ses fins.

– Je ne sais pas, moi !... le charme, l'indépendance, un petit côté attentionné, affectueux... pas trop par exemple !

– En fait, un homme «bleu» et «rose», réplique Michel, un petit sourire en coin.

– Mais non, un gars... comme toi, par exemple !, reprend spontanément Laurence.

Ludger et Bernadette

Le chat étant sorti du sac, Michel en profite pour aborder le sujet de ses préoccupations face à sa fille.

– Tu sais, Laurence, je suis loin d'être l'homme idéal ou un modèle à suivre !, réplique Michel, les yeux rivés sur sa fille.

– Peut-être, mais au moins, tu es vrai, et c'est ça que j'aime en toi !

– Oui, maintenant, mais tout ça m'a demandé bien des années d'expériences de toutes sortes ! Tu sais, Rome ne s'est pas bâtie un jour ! C'est le même phénomène pour les garçons que tu rencontres !

Au retour, dans l'auto, Michel ose donner un conseil à Laurence.

– À mon avis, Laurence, tu devrais laisser un peu de temps aux garçons, les laisser se montrer, enfin, te permettre de les découvrir !

– Je peux bien essayer, au point où j'en suis !... Merci papa pour le souper et... pour ton écoute !

HUITIÈME TABLEAU

«L'indifférence est le parasite de l'amour.»

Décembre 1976

Quelques mois se sont écoulés à travers le long labyrinthe de la réconciliation. Quoique l'amour entre Ludger et Bernadette soit profondément enraciné depuis plus de trente ans, la cicatrice laissée par l'aventure de Ludger avec Hélène a multiplié les longs moments de silence dans le couple comme si les deux compères craignaient d'aborder une conversation qui risquerait d'irriter cette plaie encore vive.

En décembre 1976, lors d'une activité-bénéfice organisée pour les personnes âgées de la paroisse pour la fête de Noël, et pour laquelle

Ludger et Bernadette

Bernadette a participé, elle rencontre Louissette à la table des canapés, une amie de longue date qu'elle a connue dans les organismes paroissiaux.

– Bonsoir, Louissette, comment vas-tu ?

– Très bien, ma fille, imagine-toi donc que nous arrivons, Jean-Luc et moi, d'une fin de semaine formidable !, s'exclame Louissette, le regard épanoui.

– Ah oui, mais où ça ?, demande Bernadette, un peu curieuse.

– Nous avons vécu la fin de semaine de «Renouement conjugal». Est-ce que tu as déjà entendu parler de ce mouvement ?

– Oui, un peu !, répond Bernadette, hésitante.

– C'est un mouvement d'origine américaine nommé «Mariage encounter» dont le but premier est d'ouvrir le couple à la dimension des sentiments.

– Et puis, que s'est-il passé ?

– Ça a été super, surtout pour Jean-Luc ! Si ça t'intéresse, parles-en à Ludger, nous pourrions vous rencontrer tous les deux pour vous en parler davantage !

– Oh tu sais ! Je ne suis pas sûre que Ludger sera intéressé par ce genre d'activité ! Je lui en glisse un mot quand même et je te rappelle !

– Parfait !... Bon, on va rejoindre nos amis ?

– D'accord, allons-y !

Quelques jours plus tard, Bernadette aborde discrètement la conversation avec Ludger.

Huitième tableau

– J’ai rencontré Louiseette dernièrement, et elle m’a parlé d’une fin de semaine qu’elle a vécue avec Jean-Luc !

– Jean-Luc Turcotte, si je me souviens bien !

– Oui, oui, tu l’as déjà rencontré à ton bureau pour un contrat d’achat de maison, je crois, il y a une dizaine d’années ! C’est moi qui te l’avais référé.

– Oui, je me rappelle... et puis, cette fin de semaine ?

– As-tu déjà entendu parler de «Renouement conjugal» ?

– Non, disons qu’à première vue, je n’aime pas beaucoup le nom ! Ça donne l’impression d’un mouvement qui se propose de venir en aide aux couples en difficultés !

– Il ne faudrait peut-être pas accrocher là-dessus, Ludger ! Louiseette et Jean-Luc seraient prêts à nous rencontrer pour nous en parler.

– Même si je ne crois pas tellement à ça, on peut toujours les recevoir si tu y tiens !

Le dimanche suivant, Louiseette et Jean-Luc sont reçus chez les Simard. Ils présentent en gros l’objectif de la fin de semaine, en ayant bien soin de ne pas trop effaroucher Ludger, Bernadette ayant prévenu Louiseette de la perplexité de son mari face à un tel mouvement. Toujours est-il que Ludger, pour faire plaisir à sa femme, et Bernadette, dans l’espoir de faire renaître la flamme dans son couple, décident de s’inscrire, parrainés par Louiseette et Jean-Luc. Le vendredi 2 février, à 19h, Ludger et Bernadette, accompagnés de leurs parrains, se

Ludger et Bernadette

retrouvent dans le hall d'un hôtel, entourés de quelque quatre-vingt personnes souriantes mais fébriles face à l'inconnu que leur réserve cette aventure. Vers 19h30, les parrains laissent là leurs filleuls, qui sont attendus dans la salle pour la conférence d'ouverture qui a pour but de leur expliquer la démarche de la fin de semaine.

Le lendemain, du matin au soir, Ludger et Bernadette, en compagnie des autres participants, assistent à plusieurs causeries pendant lesquelles trois couples d'animateurs et un prêtre leur présentent une technique de communication basée sur l'échange des sentiments vécus dans diverses situations de la vie courante. Plus le temps passe, plus l'inquiétude de Bernadette s'accroît devant le flegme de Ludger, complètement braqué devant Bernadette toutes les fois qu'ils tentent d'échanger après chaque causerie. La journée se termine dans un climat de tension dans lequel le couple Simard semble irrémédiablement se heurter.

Le dimanche matin, lorsque Ludger apprend que chaque participant doit demeurer isolé pendant quatre-vingt-dix minutes, et écrire ce qu'il ressent face aux événements de sa vie, le notaire faillit tout laisser tomber. Il décide, contre toute attente, de jouer le jeu et de plonger. Il découvre alors, au fond de lui, un billot maintenu là depuis des années avec le pied de son orgueil et, au moment où il libère ce morceau de bois, il émerge à la surface remontant avec lui une pléiade de souvenirs qui s'entrechoquent, entraînant avec eux un serrement étouffant dans sa gorge, suivi de larmes coulant inlassablement sur ses joues pendant que le crayon suit son

Huitième tableau

chemin sur le papier qui s'emplit de mots à la vitesse de l'éclair. Lorsque l'animateur annonce que le temps est écoulé, Ludger a peine à y croire, lui qui en a encore tellement à écrire. Les yeux rougis, il rejoint Bernadette à la chambre, échangent leurs écrits et, sans mots dire, le couple Simard s'étend l'un près de l'autre et se laisse bercer par une douce émotion libératrice.

«Verser des larmes en faisant l'amour, voilà une sensualité débordante.»

En fin d'après-midi, Louissette et Jean-Luc attendent impatiemment leurs filleuls, au milieu des autres parrains.

– Et puis, comment allez-vous ?, demande Jean-Luc en apercevant les Simard.

Contenant avec peine son émotion, Ludger répond qu'il se sent très content de l'expérience, le bras serré autour de la taille de Bernadette, trop émue pour dire quoi que ce soit.

«Tel un carrousel de chevaux de bois qui montent et qui descendent, la vie, parfois, nous entraîne dans un mouvement circulaire.»

Les jours, les semaines et les mois passent. Ludger et Bernadette retombent rapidement dans leur routine malgré l'ouverture manifestée par Ludger concernant l'expression de ses sentiments. Le professionnel reprend vite le dessus sur l'époux et le

Ludger et Bernadette

père. Et pourtant les souvenirs qu'il avait dû affronter en ce dimanche matin où son crayon guidait sa main dans le passé de sa mémoire, lui sont apparus si clairs et si pénibles... Une fille aux relations si compliquées et dont le seul enfant est illégitime, Annabelle décédée dans des circonstances tragiques, laissant derrière elle, un tas de questions sans réponses, un garçon homosexuel en qui il avait fondé tant d'espairs relégués derrière lui, essayant même d'en oublier sa propre existence et, pardessus tout, une femme seule au milieu de ces écueils, toujours souriante et aimante, une femme qu'il a même profondément meurtrie lui qui, pourtant, a tant reçu de Bernadette. C'est devant cette toile de fond que Ludger traverse ses 60 ans.

Pendant ce temps, Bernadette passe la majeure partie de son temps au chevet de son père, hospitalisé depuis six mois à Québec. En effet, Joseph Vachon, veuf depuis maintenant trente-deux ans, a dû quitter sa Beauce natale, aux prises avec un cancer de la prostate qui a maintenant envahi le foie et les reins. Quelques-uns de ses enfants viennent parfois lui rendre visite, mais c'est Bernadette, le seul membre de la famille habitant à Québec, qui accompagne son père dans le long corridor qui conduit irrévérablement Joseph «Honey» Vachon auprès de sa douce Rébecca.

– Bonjour, papa, comment allez-vous aujourd'hui ?, demande Bernadette en entrant délicatement dans la chambre.

– Pas pire !, articule Joseph avec effort... Et toi ma petite fille ?

Huitième tableau

– Bien, papa, à part ta santé qui m'inquiète !, répond Bernadette en s'avançant vers son père tout en lui prenant la main.

– Ah ! tu sais, ma santé, ça tire sur la fin ! Parle-moi un peu de toi plutôt ! C'est sûrement plus intéressant !, reprend Joseph tout en esquissant un léger sourire.

– Ça va ! Ludger travaille sans cesse très fort, Luce est toujours enseignante et Sébastien a maintenant 4 ans !

– Déjà !... Comme ça va vite !... Et Philippe ?, demande Joseph, d'un œil tout à coup attentif.

– Toujours infirmier, en cardiologie.

– Quel âge a-t-il maintenant ?, poursuit Joseph.

– Trente-deux ans, papa... Mais, pourquoi toutes ces questions sur Philippe ?, demande Bernadette, un peu surprise.

– Pour savoir !... Je l'aime bien, Philippe, il est tellement gentil !

Après avoir avalé avec peine une gorgée d'eau, Joseph poursuit péniblement la conversation après avoir repris son souffle.

– Bernadette, je sais que ce n'est pas facile entre Ludger et Philippe et j'espère sincèrement qu'un jour ils vont pouvoir se parler !, laisse aller Joseph tout d'un trait.

Ludger et Bernadette

À ces mots, Bernadette, émue, la gorge serrée, appuie sa tête sur l'épaule de son père et entend soudain un râlement profond.

– Ah non !... Papa ! Papa !... Réponds-moi, papa !, s'écrie Bernadette.

À ces cris, une infirmière accourt et constate rapidement la mort de Joseph. Il est 3h, une heure avant que Philippe ne débute son quart de travail, un étage au-dessus. Comme il le fait si souvent depuis que son grand-père est hospitalisé, Philippe descend et arrive à la porte de la chambre de Joseph, face à face avec sa mère, en pleurs.

– Ton grand-père vient juste de mourir, mon petit Philippe ! Tout doucement, sans faire de bruit, comme il a toujours vécu !

L'émotion l'étreignant jusqu'au plus profond de sa poitrine, incapable de retenir ses larmes, Philippe serre sa mère dans ses bras, appuyant sa tête contre la sienne.

– Grand-papa est mort ! Je l'aimais tellement !, s'exclame Philippe, sanglotant.

– Une chose est certaine, mon grand, il t'aimait beaucoup lui aussi... ses dernières paroles ont même été pour toi !, ajoute Bernadette en le regardant tendrement.

– Ah oui !, réplique Philippe, étonné.

– Oui, il s'en faisait pour ta relation avec ton père !...

Huitième tableau

À la vue de Ludger qui surgit, essoufflé, ayant été avisé par Bernadette, une heure plus tôt, de l'état précaire de Joseph, Bernadette cesse de parler.

– Excuse-moi, Bernadette, je n'ai pas pu me libérer avant !... Et puis, comment va-t-il ?, demande Ludger, essayant de reprendre son souffle.

– Il est mort, Ludger, mon père vient tout juste de mourir !, répond Bernadette d'un ton solennel.

– Je suis vraiment désolé ! Je suis content que tu aies été là, Philippe, auprès de ta mère !, ajoute Ludger, s'étant rendu compte subitement de sa présence.

– C'était tout à fait naturel, je venais voir grand-papa régulièrement, il était tellement bon !

– Ne t'inquiète pas, Bernadette, je m'occupe de tout, je vais d'abord aviser la parenté et voir aux arrangements funéraires. Pour ce qui est des dernières volontés de ton père, c'est moi qui suis son notaire. Alors les modalités d'exécution ne tarderont pas !, réplique Ludger visiblement mal à l'aise, dans un effort pour se montrer utile.

– Merci, Ludger ! J'aimerais m'en aller à la maison maintenant, je suis complètement vidée !

– Bien sûr, allons-y !, reprend Ludger tout en la prenant maladroitement par le bras.

Après avoir embrassé Philippe tendrement, Bernadette passe devant Ludger qui la suit sans dire un mot dans le long corridor qui les conduit à l'ascenseur.

Ludger et Bernadette

Deux jours plus tard, Joseph Vachon est exposé une seule journée selon ses volontés, reçoit un service funèbre catholique et est reconduit en terre au cimetière de Saint-Georges auprès de Rébecca, le 21 mai 1982, le jour du 32ième anniversaire de Philippe, son petit-fils qu'il affectionnait tellement !

NEUVIÈME TABLEAU

«La confiance est comme un arbre,
lente à pousser, mais vite à couper !

Octobre 2002

Quelques jours avant le départ de son neveu Sébastien, Philippe l'invite à souper en compagnie de Gabrielle; pour l'occasion, Philippe et Samuel ont préparé un petit souper spécial : des sushis. Une nappe blanche sur laquelle se tiennent, majestueuses, deux chandelles dorées harmonisées avec une vaisselle de porcelaine crème, bordée d'une fine ligne d'or; de chaque côté des assiettes, l'argenterie, l'héritage de Béatrice pour Philippe. Les invités sont attendus pour 18h.

Ludger et Bernadette

– Et puis, Philippe, est-ce que tout est à ton goût ?, demande Samuel pour s'assurer que son conjoint est satisfait de la présentation.

– Super, Sam ! J'espère que tout va bien aller !, lui répond Philippe, le visage inquiet.

– Pourquoi pas ? Sébastien et Gabrielle sont des gens simples ! Je suis sûr que tout va bien se passer ! En attendant, je te fais couler un bon bain pour te calmer un peu !

– Tu es gentil, Sam !... Merci !... Je crois que ça me détendra un peu !

À 18h15, Sébastien et Gabrielle se présentent enfin au grand soulagement de Philippe dont l'inquiétude s'accroît au fil des minutes qui s'éloignent de l'heure d'arrivée qu'ils s'étaient donnée.

– Excusez-nous pour le petit retard !, s'empresse de dire Gabrielle aussitôt entrée, sentant la fièvre de son oncle.

– Ne vous en faites pas pour Philippe, un rien l'inquiète !, réplique Samuel pour détendre l'atmosphère.

– Allez, entrez, avant de partir au vent avec le courant d'air, ajoute Philippe pour se mettre dans l'ambiance.

– Assoyez-vous !, reprend Samuel,... Vous prendrez bien quelque chose à boire ?

– Une bière pour moi !, répond Sébastien.

– D'accord, et toi, Gabrielle ?

– La même chose, s'il te plaît !

Neuvième tableau

Pendant que Samuel va chercher les breuvages, Philippe en profite pour entreprendre la discussion.

– Alors, petits cachottiers, maman m’a dit qu’entre vous deux, c’est sérieux, paraît-il ?

– Oui et ça le devient de plus en plus, ce qui rend le départ de Sébastien encore plus pénible !

Samuel, qui a tout entendu de la cuisine, arrive au salon.

– On dit que, parfois, l’éloignement a ses avantages !

– Peut-être, mais je ne crois pas que ce soit le cas pour Sébastien et moi; de toute façon, nous n’avons pas le choix !

– Et toi, mon neveu, toujours dans le dépistage des mines anti-personnelles ?, demande Philippe.

– Oui, c’est pour ça d’ailleurs que l’armée m’a appelé en Allemagne. En fait, c’est pour acquérir de nouvelles connaissances sur ces armes si destructrices !

– Maman m’a aussi dit que tu avais retrouvé ton père ?, demande Philippe à Sébastien, intéressé surtout par la découverte de son père biologique.

Avant même que Sébastien ne puisse ouvrir la bouche, Samuel apparaît dans le cadre de la porte au son du tintement d’une clochette d’argent, invitant les convives à passer à table.

Ludger et Bernadette

– J’espère que vous aimez les sushis !, demande Philippe, un peu perplexe.

– Super, s’exclame Gabrielle.

– Et toi, Sébastien ?

– Je t’avoue que je n’en ai jamais mangé mais je ne suis pas très difficile !

Après quelques minutes de conversation légère sur les réactions de Sébastien sur le sushi, Philippe revient à la charge.

– Et ton père, Sébastien ?

– Tu sais, je suis heureux de l’avoir retrouvé mais j’aurais préféré le connaître dans de meilleures conditions !

– Oui, je sais, maman m’en a parlé mais au moins, tu l’as vu, tu sais qui il est et où il est. Moi, vois-tu, j’ai un père très lucide et qui fait tout pour m’ignorer !, continue Philippe tout d’un trait.

– ... Je porte un toast aux succès de Sébastien en Allemagne, reprend Samuel, sentant la tension monter.

– Et aux amours de Sébastien et de Gabrielle, ajoute Philippe, le regard bercé d’affection.

Après le départ de leurs invités, Samuel, relance la discussion sur l’intervention de Philippe face à son père.

– Dis-moi, Philippe, est-ce que tu as le goût d’en parler, de ta relation avec ton père ?

Neuvième tableau

– Je ne sais pas, j’ai l’impression que la poussière s’est accumulée sur le sujet et qu’il n’y a plus grand chose à dire qui pourrait faire tomber la barrière entre mon père et moi !

– Tu sais, nous n’en avons vraiment jamais parlé, tous les deux !, réplique Samuel pour tenter d’ouvrir les écluses et permettre à Philippe de se libérer.

– Tu as sûrement remarqué comment il fait tout pour fuir ma présence ! Souviens-toi, d’ailleurs, le jour où il a fait ta connaissance, il ne m’a pas adressé la parole une seule fois, à part me demander ce que je voulais boire !, reprend Philippe d’un air penaud.

– Je me rappelle ! Par contre, une telle attitude démontre peut-être à quel point ton père est mal à l’aise lui aussi en agissant ainsi avec toi !

– Je crois plutôt que c’est parce que je suis gai et qu’il aurait tellement aimé avoir un vrai garçon ! Regarde comment il a agi avec toi la dernière fois... un homme sans petites manières et arpenteur en plus par rapport à un fils maigrelet, maniéré et... infirmier, un métier réservé aux femmes, dans son schème à lui !

– À t’entendre, j’ai l’impression qu’il y a une foule de bibittes entre vous deux !

– C’est possible, sauf que la réalité est bel et bien là et qu’elle dure depuis belle lurette, en fait, aussi loin que je puisse me rappeler !

– J’espère qu’un jour vous arriverez à faire tomber vos barrières !... Dis-moi, est-ce que tu as déjà lu «Le Petit Prince» de Saint-Exupéry ?,

Ludger et Bernadette

demande Samuel, après s'être arrêté pendant quelques secondes avant d'aborder le sujet.

– Oui, comme tout le monde, durant mes études secondaires !

– Et puis, qu'es-ce que tu en as retenu ?, poursuit Samuel, intéressé par la réponse de Philippe.

– Pas grand chose, mais où veux-tu en venir finalement ?, demande Philippe, le regard perplexe.

– L'un des passages qui m'a le plus impressionné lorsque j'ai relu «Le Petit Prince», c'est le secret du Renard pour le Petit Prince : «L'essentiel est invisible aux yeux, on ne voit bien qu'avec le cœur !» En d'autres termes, on se doit de faire attention aux préjugés, et je crois que ton père a des préjugés sur les homosexuels !, poursuit Samuel, tout en pesant bien chacun de ses mots.

– Il n'y a aucun doute là-dessus mais, va donc dire à Me. Ludger Simard : «Papa, vous avez des préjugés sur l'homosexualité !... Vous devriez lire «Le Petit Prince» !, ajoute Philippe d'un ton narquois.

– Mais non, voyons, Philippe, me prends-tu pour un imbécile ? Ce n'est pas de cette façon qu'il faut aborder le sujet avec ton père !... Écoute, un jour, ta sœur, Luce, m'a confié qu'elle a toujours eu un penchant pour ce conte de Saint-Exupéry et qu'elle l'a souvent exploité avec ses élèves qui ont toujours été attirés par ce petit bonhomme sympathique !

– Et alors, quel rapport avec mon père ?

Neuvième tableau

– Qu'est-ce que tu dirais de rencontrer Luce et de lui faire part des problèmes que tu vis avec ton père ?

– Mais voyons, Luce est au courant depuis longtemps de nos différends !

– Tant mieux ! Alors pourquoi ne lui demandes-tu pas si ce ne serait pas intéressant que, par hasard, ton père tombe sur le livre en question !

– Ouais, tout un scénario ! Je peux bien essayer, mais je ne suis pas sûr que Luce va accepter ! D'autre part, dans l'éventualité où mon père consent à le lire, je suis loin d'être certain qu'il en comprendra le message. Et si, par hasard, il le comprend, qu'est-ce qu'il en fera ?

– Ça fait pas mal de «si» ! Que dirais-tu de commencer par le début, soit d'en parler à ta sœur ?

– Je vais le faire, et si cette stratégie pouvait me rapprocher un peu de mon père, ce serait extraordinaire !, conclut Philippe, espérant que l'idée de Samuel contribuerait à ouvrir un tant soit peu les œillères de son père sur ses préjugés.

DIXIÈME TABLEAU

«Vivre de souvenirs davantage que de projets marque le début de la vieillesse.»

Juin 1982

Au début de la soixantaine, au moment où la majorité des individus entrent paisiblement dans leur retraite, Me. Ludger Simard se terre désespérément dans son bureau tel un ours en hibernation constante.

Pour sa part, Bernadette trouve refuge dans ses souvenirs, repassant sa vie au travers de ses albums de photos. Dans le but de se sentir utile, elle continue son implication auprès des personnes âgées trouvant à leur côté une gratitude bienfaisante, une raison de vivre. Elle multiplie les

Ludger et Bernadette

contacts auprès des organismes publics et parapublics, allant parfois jusqu'à bousculer les dirigeants, argumentant qu'ils auraient avantage à écouter les personnes âgées au lieu de les enfermer dans des mouiroirs. En d'autres temps, elle s'adonne à la lecture qui devient l'occasion de fuir une réalité monotone en se projetant dans le romanesque fantastique.

Au moment où Ludger et Bernadette vivent les quarante ans de leur première rencontre en juillet, le couple végète dans un train roulant sur les rails de l'indifférence conférant à leurs gestes routiniers une impression de bonheur derrière laquelle se cache une réalité fragile de porcelaine... Le café du matin, le baiser avant le départ pour le bureau, le «bonne journée, à ce soir !», le baiser du retour à la maison, les questions habituelles sur les anecdotes quotidiennes, le souper préparé machinalement par Bernadette, le repas où règne la lourdeur du silence de deux solitudes assises face à face, une autre soirée de télé pour Bernadette, au bureau pour Ludger, prétextant qu'il est débordé par son travail, un «bonne nuit» sans saveur... Un scénario qui se répète inexorablement, tel un vieux film qu'ils ont visionné des centaines de fois.

Toutefois, Bernadette tient caché précieusement dans son tiroir secret, une rencontre du mois de mai dernier lors d'une excursion au Saguenay avec le Club de l'Âge d'Or de la paroisse. Lors de cette randonnée, André Marleau, veuf depuis deux ans et retraité de la Sûreté du Québec, s'est offert pour assister Bernadette comme accompagnateur du groupe. À cette occasion, Bernadette sent le regard intéressé de M. Marleau et, quoique mal à l'aise,

Dixième tableau

elle se sent flattée par ce type d'égard dont elle n'a pas ressenti les effets depuis fort longtemps et qui lui procure un air de printemps au-dedans. André, quant à lui, bien que connaissant le statut de Bernadette et ne voulant rien bousculer, lui offre toutefois de la revoir, dans le but d'entretenir une relation amicale, ce que Bernadette finit par accepter à l'insu de Ludger. Les rencontres entre Bernadette et André se tiennent secrètes et entourées d'un scénario digne d'un roman feuilleton, ajoutant à leur relation un petit côté clandestin, au grand ravissement de la complice. En plus d'être charmant comme son Ludger d'antan, André fait preuve d'une douce tendresse envers une Bernadette comblée par tant d'attention !... Grands restaurants, fleurs, bons vins, doux regards, paroles gentilles, baisers sur la main, bref, le prince charmant ramène la belle aux temps des chevaliers courtois du Moyen-Âge. Bernadette se retrouve de la sorte plongée dans l'univers de ses romans comme par enchantement.

Jamais André n'aurait dépassé les limites de leur entente basée sur l'amitié, si ce n'avait été d'une de ces soirées du mois d'août où les chaleurs d'une fin d'été rencontrent les effets enivrants d'un vin d'Alsace, conduisant la destinée sur le matelas duveteux de la chambre à coucher d'André avec, comme seuls témoins, les plaines d'Abraham et le majestueux Saint-Laurent. Au matin, l'aube laisse échapper un soleil rougeâtre derrière la pointe de Sainte-Pétronille devant les yeux rougis de Bernadette et d'André qui n'ont pas fermé l'œil de la nuit comme pour veiller sur la douceur de cette nuit enchantée.

Ludger et Bernadette

Lorsque Bernadette entre chez elle vers 10h, en ce mardi matin, Ludger est au téléphone. En l'apercevant, il raccroche.

– Veux-tu me dire où tu as passé la nuit ? Je n'ai pas fermé l'œil, j'étais très inquiet ! Mais qu'est-ce qui s'est passé ?

– Laisse-moi prendre un café, je vais tout t'expliquer !... Es-tu pressé ?, lui demande Bernadette encore envoûtée par ses dernières heures avec André.

– Non, non, prends tout ton temps ! De toute façon, j'ai pris congé pour aujourd'hui !, reprend Ludger d'un ton inhabituellement conciliant.

Tout en sirotant son café, Bernadette, qui a déjà informé André qu'elle dirait la vérité à son mari, entreprend de lui expliquer les circonstances de sa rencontre avec lui, leur relation secrète et leur dernière nuit. Ludger, sans l'interpeller, stupéfait devant le récit de Bernadette, raconté dans des termes qui tiennent du roman médiéval, écoute attentivement. Lorsque Bernadette cesse de parler, un lourd silence envahit l'espace devenu presque trop restreint entre les époux, jusqu'au moment où Bernadette, tendrement, tend la main crispée de Ludger qui, désespéré, comme asservi, la tête baissée pour ne pas laisser voir son désarroi, resserre sa main sur celle de Bernadette.

– Eh bien, voilà où en est rendu notre couple !, réplique Ludger, ayant retrouvé peu à peu son aplomb. Même toi, Bernadette, tu cherches le

Dixième tableau

bonheur ailleurs et, ce qui est pire, je ne peux même pas t'en blâmer ! Il y a des années que nous habitons ensemble tels deux étrangers ! Il y a des années que les silences se sont érigés en barricades entre nous deux !

À ces mots, Bernadette lui prend l'autre main.

– Que dirais-tu, Honey, d'un petit pique-nique quelque part ?, demande Bernadette, libérée de son fardeau et se sentant soudain transportée par un désir de rapprochement.

Le seul mot «Honey», mis à l'écart depuis tant années, ravive une flamme dans le regard de Ludger qui lui propose les plaines d'Abraham.

– Tu sais, Bernadette, ça fait à peu près quarante ans que nous ne sommes pas allés sur les Plaines ensemble !

– Tu as encore une bonne mémoire !

– Il y a des événements que même moi, je n'ai pas oubliés, tu sais !, ajoute Ludger, ayant retrouvé son regard moqueur.

De retour du pique-nique, Ludger et Bernadette, enlacés, regardent leur album de photos et, comme si par magie, les photos renouaient avec leur lointain passé, Ludger et Bernadette revivent une nuit d'amour, à l'image de celles depuis si longtemps enfouies sous les décombres des ans.

ONZIÈME TABLEAU

«La tendresse est le velours de l'amour.»

Octobre 2002

Bien que Gabrielle ait toujours fermé les yeux sur l'imminence du départ de Sébastien, la réalité lui apparaît en plein visage à son réveil, le mardi 3 octobre; pour une occasion aussi exceptionnelle, elle a même demandé son congé pour l'après-midi, le départ étant prévu pour 14h. Ils se présentent tous les deux à l'aéroport vers 13h en compagnie de Luce. Les passagers sont appelés à la porte numéro 3 à 13h30.

– Prends soin de toi et écris-moi de temps en temps !

Ludger et Bernadette

– Bien sûr, maman, et toi aussi !

Gabrielle, à l'écart, assiste à la scène, n'osant pas intervenir entre la mère et son fils.

– Et bien voilà, c'est le départ !, dit Sébastien à Gabrielle en la serrant contre lui.

– Je te souhaite de réussir dans ton projet, Sébastien, tu le mérites bien, tu y crois tellement !, lui répond Gabrielle, le regard inquiet.

– Ça va aller, ne t'en fais pas !... Je t'aime bien, tu sais !, murmure-t-il à l'oreille de Gabrielle.

Et il franchit la porte en direction de son avion, laissant, derrière lui, sa mère et Gabrielle, inquiétée par les dernières paroles de Sébastien qui sont venues contribuer à accroître le doute dans la tête de Gabrielle, concernant les sentiments véritables de Sébastien envers elle.

Pendant cette période de séparation plutôt perturbée dans la vie de Gabrielle, elle n'a pas du tout porté attention aux absences répétées de Laurence à la maison. De toute façon, ce n'est pas la première fois que sa sœur disparaît et réapparaît à l'improviste à tel point que personne ne s'inquiète vraiment de ses allées et venues. Pourtant, profitant, un soir, d'une des rares présences de Laurence à la maison, Gabrielle entreprend la conversation dans le but de s'informer des dernières nouvelles de sa soeur.

Onzième tableau

– Eh bien, la petite sœur, il y a belle lurette que nous n'avons pas parlé ensemble ! J'ai l'impression que ça remonte à notre rencontre avec Sébastien !

– Je pense que tu as raison !, répond Laurence, tout en remontant dans le temps.

– Alors, quoi de neuf ? Il me semble que tu es souvent absente ces temps-ci !, lui demande Gabrielle pour entamer la conversation.

– Ça se peut ! J'avais le goût de me rapprocher un peu de maman, je ne la voyais pas souvent !

– Et puis, comment va-t-elle ?

– Elle va bien, elle s'est même fait un ami !

– Ah oui, ça me surprend, après toutes ces années de célibat ! Je n'aurais jamais pensé que ça arriverait un jour, dix-sept ans après le divorce ! Et qui est l'heureux élu ?

– Il s'appelle Antoine Boily, il enseigne l'éducation physique à l'école où maman travaille, et ils se sont rencontrés lors d'un party du personnel !

– De quoi a-t-il l'air ?, demande Gabrielle, curieuse.

– Bien !... Un grand bonhomme aux tempes grises, il ressemble un peu à papa, la petite bedaine en moins !, répond Laurence, d'un ton moqueur.

– Est-ce que tu connais son âge ?, demande Gabrielle, intéressée à en connaître davantage sur le nouveau prétendant de sa mère.

– Curieuse ou intéressée ? Je crois qu'il a 42 ans !

Ludger et Bernadette

– Eh bien, ça fait huit ans de moins que maman !... Divorcé, j’imagine !, demande Gabrielle comme si Antoine faisait nécessairement partie du pattern normal.

– Bien non ! Imagine-toi donc qu’il n’a jamais été marié ! L’oiseau rare... quoi !

– Que veux-tu dire ?, demande Gabrielle, perplexe.

– Beau, libre, en santé, pas trop vieux !

À ce moment, le téléphone sonne.

– Je réponds, réplique Laurence aussitôt... «Ah oui, bonne idée ! Je te rejoins dans une demi-heure !»

– Qui était-ce ?, demande Gabrielle.

– Travailles-tu pour la police ?, ajoute Laurence, visiblement mal à l’aise. C’était un ami qui m’invite à souper ! Je dois partir maintenant... À bientôt !

– Bonne soirée !, conclut Gabrielle, déçue de demeurer sur son appétit face à la nouvelle relation de sa mère.

Trente minutes plus tard, les cheveux en broussaille, le chemisier entrouvert, un jeans moulant, Laurence entre au restaurant et aperçoit Antoine qui lui fait signe, assis dans un coin. Une bière à la main, il accueille Laurence d’un baiser sur la joue.

Onzième tableau

– Tu sais, Antoine, je ne pourrai pas jouer à ce petit jeu de cache-cache bien longtemps !, lui dit Laurence d'entrée de jeu comme si sa dernière conversation avec Gabrielle avait contribué à emplir la coupe de son inconfort.

– Je comprends, Laurence, mais laisse-moi un peu de temps, je vais en parler à Louise bientôt !, lui répond Antoine tout en lui prenant la main pour la réconforter

– J'aime pas ça, je trouve ça malhonnête, c'est quand même ma mère !, insiste Laurence en retirant sa main de celle d'Antoine.

– Ça ne sera pas long, plus que quelques jours !... Une bière ?, lui demande Antoine pour tenter de l'amener sur un autre sujet.

– Ok !, répond Laurence, sentant bien qu'il était inutile de tenter de poursuivre la conversation dans cette veine.

– Alors, qu'est-ce que tu aimerais manger ?, lui demande Antoine, heureux de constater que Laurence n'insiste pas.

– Je n'ai pas très faim, je vais prendre seulement une soupe !

– Comme tu veux !... Garçon, le potage du jour pour madame et pour moi, ce sera la table d'hôte... Ah oui, une autre bière, s'il vous plaît ! - D'accord, monsieur !

Pendant qu'il mange, Antoine, dévorant Laurence des yeux, lui prend la main à nouveau et s'approche de son oreille.

Ludger et Bernadette

– J’ai le goût de toi !, lui murmure-t-il d’une voix sensuelle, puis, voyant dans le regard de Laurence qu’elle éprouve le même désir, il dévoile davantage ses intentions. J’ai réservé une petite chambre à l’auberge Champlain, si ça t’intéresse, bien sûr !

Candide et étourdie par le charme d’Antoine, Laurence acquiesce du regard en portant sa bière à la bouche, les lèvres déjà humides.

Aussitôt arrivés à la chambre de l’auberge, les deux amants se dévêtissent sur le champ, faisant fi des préambules habituels et, d’un geste brusque, Antoine se rue sur sa proie, les jambes déjà écartées, prête à recevoir l’organe raidi de son complice agresseur. À peine quelques secondes plus tard, Laurence et Antoine reprennent peu à peu leur souffle, assouvis. À la fin de la soirée, chacun de son côté se retrouve seul chez lui, envoûté sous le charme d’Éros.

Les jours passent. Laurence perd petit à petit de son entrain, se sentant souvent fatiguée, jusqu’au jour où, sur les conseils de Gabrielle, inquiète devant l’état léthargique inhabituel de sa soeur, Laurence consent à rencontrer son médecin qui, quelques jours plus tard, l’assomme en lui apprenant qu’elle est enceinte. Prise de panique à la sortie du bureau du médecin, Laurence se rue sur le premier appareil téléphonique qu’elle rencontre et appelle aussitôt son papie.

– Allo, papie, c’est Laurence !

– Bonjour, ma belle, comment vas-tu ?

Onzième tableau

– Papie, est-ce qu'on peut se voir ce midi ?, demande aussitôt Laurence à Ludger.

– Bien sûr, viens me rejoindre au petit Restaurant du Coin à midi !, lui répond Ludger sans hésiter.

– Merci, papie ! Ah oui, pas un mot à mamie au sujet de notre rencontre, s'il te plaît !, insiste Laurence.

– -Compte sur moi ! Ça restera entre nous deux ! À tantôt !

Tel que convenu, Ludger, un peu anxieux, attend déjà Laurence lorsqu'elle se montre à midi pile.

– Bonjour, ma belle ! Tu ne vas pas bien, toi, tu es toute pâle ! Mais qu'est-ce qui se passe ? Assieds-toi, ma puce, je te commande un petit remontant ! Tiens, bois ça ! Ça t'aidera à voir clair !

– Merci, papie, il y a seulement toi qui pourras comprendre ce qui m'arrive !, réplique Laurence, le regard désemparé.

– Mais, qu'est-ce qu'il y a, Laurence ?, s'enquiert Ludger, de plus en plus inquiet.

– Papie, je suis enceinte !, laisse aller Laurence pour se libérer enfin de cette boule qui lui serrait la gorge depuis des heures.

Contenant du mieux possible ses émotions, Ludger sent bien qu'il est la seule bouée de Laurence.

Ludger et Bernadette

– Bon, et qui est le père ?, poursuit Ludger sur un ton aussi calme que possible.

– ... C'est le chum de ma mère !, réplique Laurence, après avoir retenu son souffle quelques secondes.

– Eh bien, tu ne fais les choses à moitié, toi !, reprend Ludger, désesparé devant le récit de Laurence.

– Qu'est-ce que je vais faire, papie, demande Laurence, hors de contrôle.

– Bon, commençons par le début ! En as-tu parlé à cet homme-là ? Enfin, est-ce qu'il est au courant que tu es enceinte ?

– Non, pas encore !, lui répond Laurence, attentive aux paroles de Ludger.

– Maintenant que tu sais, as-tu l'intention de garder l'enfant ?, lui demande Ludger, tentant de mettre de l'ordre dans ses pensées qui, malgré lui, se bousculent dans sa tête.

– Je sais plus... je suis toute mêlée !, répond Laurence tout en mettant les mains sur son visage en guise de désespoir.

– À mon avis, tu devrais en parler à...

– Antoine ?

– C'est ça, à Antoine, mais, auparavant, tu devrais t'assurer si tu veux garder cet enfant-là, et envisager aussi les réactions de tes proches, ta mère, ton père, Gabrielle et... Antoine !

Touchée par tant de sollicitude de la part de son grand-père, Laurence se lève, s'approche de Ludger et le serre dans ses bras.

Onzième tableau

– Tu es un amour, papie, merci beaucoup !
Ça m’a fait beaucoup de bien de te parler !, lui dit Laurence, un léger sourire sur ses lèvres.

– Tu sais, Laurence, je t’aime beaucoup et j’aimerais que tu sois heureuse ! Je ne souhaite tellement pas qu’il t’arrive le même sort qu’à Annabelle !, réplique Ludger tout en l’enlaçant tendrement contre lui.

«Le conseil se présente comme un visiteur... on ne peut le rencontrer que si on lui ouvre la porte.»

À partir de cette rencontre, les événements se bousculent.

Le temps passe et Antoine n’a encore rien avoué à Louise si bien que Laurence se rend compte petit à petit qu’elle fait face à un amant qui profite de sa naïveté pour assouvir ses fantasmes, et de la tendresse de Louise pour le confort douillet d’une relation sereine. Laurence est maintenant persuadée qu’Antoine joue sur les deux tableaux, bref, qu’il veut sauver la chèvre et le chou. La réponse à la question de Ludger devient évidente, elle ne peut pas garder cet enfant. À 18 ans, encore aux études, seule, Laurence ne peut tout simplement pas mettre au monde un enfant. Elle se tourne encore une fois vers son grand-père et lui téléphone.

– Papie, c’est Laurence, est-ce que je te dérange ?

Ludger et Bernadette

– Bien non, ma puce, comment ça va ?

– Pas bien, papie !

– Veux-tu qu'on se voie ?, lui demande aussitôt Ludger.

– Je ne crois pas que ce soit nécessaire !

– Ah non ?, lui répond Ludger, étonné.

– Papie, Antoine ne laissera jamais ma mère pour moi ! Je n'ai pas le choix ! Je ne peux pas garder l'enfant !, poursuit Laurence, les sanglots dans la voix.

– Accepterais-tu, ma puce, que j'en parle à mamie ? Je suis sûr que Bernadette comprendra, reprend Ludger, sentant bien que la situation le dépassait.

– Je te fais confiance, papie, mais je t'en prie, dépêche-toi ! Fais quelque chose ! Je n'en peux plus de supporter cette tension !

Aussitôt rendu à la maison, Ludger raconte tout à Bernadette et communique avec Laurence.

– Allo ! Ah, c'est toi, papie !

– Ecoute, ma puce, je viens juste de parler à Bernadette de ton problème et elle est entièrement d'accord avec ta décision; elle peut même t'accompagner dans ta démarche jusqu'au bout s'il le faut !

– Super ! Est-ce que je peux lui parler ?

– Bien sûr, attends un peu ! Je t'embrasse !

– ... Bonjour, mon bébé !

– Bonjour, mamie !

– Eh bien, tu nous réserves des surprises, toi ! Est-ce que ta décision est arrêtée concernant le

Onzième tableau

bébé ?, lui demande aussitôt Bernadette pour s'en assurer.

– Oui, mamie, d'ailleurs, j'ai déjà obtenu un rendez-vous jeudi matin à 10h à une clinique d'avortement bien réputée !

– Est-ce que tu aimerais que je t'accompagne ?

– Ce serait très apprécié, mamie !, répond Laurence, soulagée.

– Alors, je passerai te prendre avec Ludger à 9h ! Il attendra dans la voiture ! Ça te va ?

– Super, mamie ! Je t'aime ! Embrasse papie pour moi et, à jeudi !

– Oui et, d'ici ce temps-là, prends soin de toi !

Le jour prévu, un silence presque religieux habite Laurence et Bernadette lorsqu'elles se présentent à la clinique.

– Vous êtes madame Durand ?, demande la préposée à l'accueil à Laurence.

– Oui, c'est moi !, répond Laurence, presque à voix basse.

– Passez par ici, le médecin vous attend.

Quelque quarante-cinq minutes plus tard, Laurence apparaît dans la salle d'attente, le regard perdu, habitée par la solitude et un arrière-goût de vide et de trahison. Sans rien dire, Bernadette ouvre chaleureusement les bras et reconforte Laurence, toute tremblante tel un oisillon tombé du nid.

DOUZIÈME TABLEAU

«La vie est telle un roman qui s'écrit...
Inutile de revenir sur des pages
qu'on a déjà lues !»

Septembre 1986

Au moment de sa rencontre avec Luce Simard, Michel Durand est divorcé depuis seulement un an. Sébastien a huit ans à cette époque. D'un commun accord, Luce et Michel entreprennent une relation discrète, à l'abri de leurs enfants, d'autant plus qu'ils occupent une bonne partie de leur temps, Michel ayant obtenu la garde de ses deux filles et Luce se retrouvant toute seule pour élever son fils. En raison des horaires de Luce qui n'arrive pas à la maison avant 17h, le petit Sébastien développe vite

Ludger et Bernadette

son autonomie et apprend entre autres, à faire ses devoirs seul, ce qui dégage sa mère d'une supervision qui ne ferait que prolonger ses tâches d'enseignante. Luce découvre très tôt les intérêts de son fils pour tout ce qui est militaire. Cette propension se manifeste davantage un dimanche matin où elle décide de l'amener à la relève de la garde à la citadelle de Québec et qu'elle observe les yeux ébahis de Sébastien devant le spectacle impressionnant de ces hommes en rouge et noir portant fièrement leur chapeau de fourrure, droits comme ses petits soldats de plomb reçus en cadeau de Ludger et Bernadette.

*«À force d'essayer de tout prévoir,
on oublie de vivre le présent.»*

De leur côté, Ludger et Bernadette, après quarante ans de mariage, tentent, tant bien que mal, de trouver un certain réconfort dans leurs rares moments d'intimité bien que les cicatrices laissées par les soubresauts de toutes ces années soient encore à fleur de cœur et que les écorchures viennent, à l'occasion, rouvrir certaines plaies encore vives ayant tissé petit à petit une toile demeurée bien fragile.

*«Les souvenirs ne nourrissent pas...
ils désaltèrent tout au plus.»*

Douzième tableau

Enfermée dans ses souvenirs, les yeux rivés sur ses éternelles photos, Bernadette se construit peu à peu un monde clos où le passé fait progressivement place au présent, les «te souviens-tu ?... » faisant partie de sa vie quotidienne, éloignant petit à petit le moment présent. Ludger n'arrive plus à savoir ce à quoi Bernadette occupe ses journées, ni même ce qu'elle a mangé au dîner. Il devient évident que Bernadette creuse progressivement l'écart entre son passé et un présent de plus en plus nébuleux.

Pour sa part, au cours de cette période de 1986 à 1996, Ludger, à la mi-soixantaine, s'entête à maintenir le rythme d'un jeune professionnel, fumeur invétéré, profitant de tous les prétextes pour célébrer tel événement ou noyer tel échec, ignorant l'existence du mot «limites» auquel il ne réfère que dans le dicton «Sky is the limit» qu'il se plaît à utiliser à l'occasion.

Luce et Michel, quant à eux, vivent une relation plutôt distante, tantôt chacun chez soi avec leurs enfants, tantôt dans leur milieu de travail, tantôt lors d'un moment d'intimité au restaurant ou dans le décor artificiel et froid d'une chambre d'hôtel.

«L'ange» Gabrielle, pour sa part, passe son primaire et son secondaire dans le créneau de l'excellence académique. Quant au «petit démon» Laurence, elle attaque sa vie scolaire beaucoup plus souvent dans le corridor que dans sa classe, espérant découvrir, à l'aube de ses études secondaires, l'excellence de la vie.

Ludger et Bernadette

Comme si c'était écrit dans le ciel, Sébastien, quant à lui, s'inscrit au Collège militaire, en 1996, pour y entreprendre une formation de quatre ans. Pendant cette période, Michel et Luce ont la possibilité d'expérimenter la vie commune, au grand désaccord de Gabrielle et Laurence, particulièrement de la cadette qui perçoit en Luce un obstacle entre elle et son père; quant à Gabrielle, beaucoup plus rationnelle, elle perçoit Luce comme la grande responsable du divorce de ses parents.

Par ailleurs, à cette époque, compte tenu de l'âge raisonnable de ses deux filles, Michel se permet des petites fins de semaine avec Luce, hors de la maison, ce qui laisse le champ libre aux deux adolescentes. Devant l'insistance de Gabrielle, Michel lui a acheté un ordinateur; quant à Laurence, ses regards se portent surtout sur la gent masculine. Avec l'accord de Gabrielle, Laurence organise parfois, les fins de semaine où Michel et Luce sont sortis, des petits partys au sous-sol, à l'abri des regards de sa soeur, de toute façon absorbée par son écran cathodique. La vie commune donne lieu à de fortes tensions entre Luce d'une part, et la complicité de Michel et de ses deux filles d'autre part, si bien que, quelques mois plus tard, le couple réintègre ses quartiers, au grand soulagement de Gabrielle.

C'est aussi à cette époque que Laurence, vers l'âge de 12 ans, se rapproche de Ludger et Bernadette qui découvrent, en elle, une sorte de prolongement d'Annabelle. L'arrivée de Laurence apporte un vent de fraîcheur sur la vie du couple Simard et soulève quelque peu la poussière que plus

Douzième tableau

de cinquante ans de mariage ont accumulée sur leurs années de vie commune.

L'année précédente, soit en 1985, Luce et Philippe, avec la complicité de Michel, Gabrielle et Laurence, ont organisé une soirée-reconnaissance pour souligner les noces d'or de Ludger et Bernadette. C'est lors de cette soirée que Ludger crée tout un émoi en annonçant officiellement, à 74 ans, sa retraite. Sortant de la poche de son veston un étui contenant ses lunettes que son orgueil garde souvent enfouies, Ludger ouvre alors minutieusement son petit calepin noir, et lit religieusement ce qu'il présente comme deux réflexions personnelles.

*«Ceux pour qui l'amour de leur vie est leur carrière
risquent de vieillir bien seuls.»*

Et puis, comme pour confirmer à tous ses proches qu'il a retenu quelque chose de toutes ces années de dur labeur, il ajoute d'un ton solennel.

*«La vie est un peu comme la mer
on devrait profiter des marées basses
et marcher à la découverte des coquillages.»*

Des réflexions qui rallument l'espoir dans le cœur de Philippe et de Bernadette, encore médusée sous le charme de son prince charmant au moment où il fait la lecture de ses pensées.

Ludger et Bernadette

*«L'indifférence envers l'autre ferme la porte
à toute forme de relation.»*

Malgré l'attente créée par ces déclarations pourtant invitantes, aucun réel rapprochement ne se manifeste entre Philippe et son père. Sombrant petit à petit dans le découragement, Philippe se met à boire, à fréquenter les bars gais, à se droguer, et sombre peu à peu dans une dépression qui l'amène finalement à prendre un congé de maladie en septembre 1996. Hospitalisé, seule Bernadette lui rend visite et l'accompagne dans sa thérapie. Même Laurence, à la suggestion de Bernadette, n'arrive pas à convaincre Ludger d'aller voir Philippe à l'hôpital.

– Tu es bien gentille, ma puce, mais papie a des choses à faire cet après-midi... une autre fois, peut-être !

– D'accord, papie, je vais aller voir mon oncle avec mamie, d'abord !, réplique Laurence, déçue.

En entrant dans la chambre de Philippe ce jour-là en compagnie de Laurence, le patient est assis dans un fauteuil en train de feuilleter machinalement une revue.

– Comment vas-tu, mon grand ?, lui demande Bernadette en s'approchant de son fils pour l'embrasser.

Douzième tableau

– Ah vous savez, maman, votre grand a l'impression d'avoir frappé un mur !, répond Philippe, les yeux mi-clos.

– Je te comprends, tu sais !, réplique Bernadette, tout en posant tendrement sa main sur la joue de son fils.

– ... et la belle Laurence, comment va-t-elle ?, ajoute Philippe, profitant de la présence de sa nièce pour aborder un sujet plus joyeux.

– Bien, mon oncle !... Tu n'as pas l'air malade du tout, s'exclame naïvement Laurence.

– Tant mieux !, rétorque Philippe. D'ailleurs, j'ai obtenu mon congé pour vendredi !

– C'est une très bonne nouvelle, mon grand !, reprend Bernadette, le sourire aux lèvres.

– Si tout va bien, je devrais reprendre le travail en janvier !... Et comment va Luce ?, ajoute Philippe comme s'il voulait entretenir la conversation.

– Très bien, elle est censée venir te voir demain soir !, répond Bernadette.

– Super, et Michel ?, continue Philippe.

– Mon père, il va très bien !, s'empresse de répondre Laurence comme si elle se gardait l'exclusivité sur le sujet.

TREIZIÈME TABLEAU

«Nos expériences de vie sont circulaires
si bien que nous finissons souvent
par repasser au même endroit.»

Novembre 2002

Laurence se remet péniblement de l'arrière-goût de vide et de culpabilité laissé par son avortement avec, comme seuls confidents, Ludger et Bernadette. Désillusionnée face au comportement d'Antoine qui continue de retarder sa décision de faire un choix entre sa mère et elle, Laurence a mis fin à sa relation avec lui. Dans la grisaille d'un automne qui, peu à peu, cède la place au frimas précurseur de l'hiver, la rentrée scolaire a atteint son rythme de croisière habituel dans le monde de

Ludger et Bernadette

Michel et Luce. Gabrielle, quant à elle, essaie, tant bien que mal, d'oublier le vide causé par le départ de Sébastien en multipliant ses heures de travail au bureau et en les prolongeant à la maison devant son ordinateur, seul lien qu'elle entretient avec Sébastien via le courriel. Les nouvelles d'Allemagne sont bonnes, Sébastien s'y plaît, sa formation répond à ses attentes; toutefois, elle a appris récemment, à son grand désarroi, qu'il ne pouvait obtenir de vacances avant juillet 2003.

Quant à Ludger et Bernadette, ils se préparent lentement pour l'hibernation, Ludger s'affairant à entrer le bois pour nourrir le foyer durant l'hiver, Bernadette, à dresser petit à petit sa liste de cadeaux pour les Fêtes. Même si le froid prend peu à peu son emprise sur le sol, la neige tarde à tomber si bien que Noël arrive sur un mince coussin blanc laissant encore deviner ça et là des parcelles de vert et de gris.

En ce soir du 24 décembre où le froid arrive soudainement et saisit les visages tel un courant électrique, les convives se présentent chez les Simard aux alentours d'une heure du matin, Luce et Michel tenant à participer à la messe de minuit, ce que respectent Philippe et Samuel; pour ce qui est de Gabrielle et Laurence, ce laps de temps leur fournit la possibilité de rencontrer leurs amis respectifs et de rejoindre la famille chez leurs grands-parents aux alentours d'une heure. Ludger, pour sa part, a entretenu le foyer toute la journée pendant que Bernadette a monté minutieusement la table tout en surveillant sa dinde cuisant lentement une bonne partie de la journée. Une odeur de volaille et

Treizième tableau

de sapin embaume la maison lorsque Luce et Michel se pointent.

– Salut, la compagnie ! Ouf quel froid !, balbutie Luce, toute grelottante.

– Il paraît qu’il fait –28 degrés !, renchérit Ludger.

– Allez, entrez, enlevez vos manteaux !... Et puis, c’était une belle messe ?, s’enquiert Bernadette, le regard intéressé.

– Super, maman, les chants, surtout... pas mal beaux !

À ces mots, on sonne.

– Bonsoir maman ! Salut, Luce ! Salut, Michel !

– -Bonsoir, mon grand, ça va ?, demande Bernadette tout en embrassant Philippe sur la joue.

– Très bien maman ! À part ce froid glacial !

– Bonsoir, M. Simard, ajoute Samuel, comme pour récupérer Ludger dans la conversation.

– Bonsoir, Samuel ! Allez, donnez-moi ça ! On range tous les cadeaux sous l’arbre, là-bas ! C’est la tradition chez nous !

Quelques minutes plus tard, c’est à Gabrielle de faire son entrée, les mains pleines de cadeaux.

– Eh bien ! Gabrielle, l’année a été fertile !, lui dit Michel en souriant.

– Ah tu sais, papa, travailler sans arrêt, ça peut avoir parfois des avantages !

Ludger et Bernadette

Enfin vers 1h30, arrive Laurence, deux petits cadeaux à la main.

– Bonsoir, ma puce, tu as l’air congelé ! Allez, donne-moi ton manteau ! Tu peux placer tes cadeaux au pied de l’arbre !, s’empresse d’ajouter Ludger.

– Merci, papie, répond aussitôt Laurence en s’ap-prochant de lui pour l’embrasser... bonsoir, mamie !... salut, tout le monde !

Quelques minutes plus tard, Ludger, s’étant absenté pour aller à la cuisine, arrive au salon tenant dans ses mains un cabaret de huit coupes de champagne, traditionnellement réservées pour les grandes occasions.

– Je lève mon verre à notre hôtesse qui a travaillé bien fort pour préparer cette fête de Noël !, s’écrit Ludger, une fois tous les convives servis.

– Merci, Honey, mais tu y as contribué aussi, tu sais !, réplique Bernadette tout en posant délicatement sa main sur le bras de Ludger.

*«Les peines servent à nous faire apprécier les joies,
tout comme les nuages le font
avant l’arrivée du soleil.»*

Puis, la conversation s’anime peu à peu sous l’effet de Bacchus.

Treizième tableau

– Tu sais, Michel, j’aime beaucoup Laurence !, lui dit Ludger, profitant d’un moment où ils étaient seuls.

– J’ai cru remarquer que c’était réciproque. Laurence m’a souvent parlé avec beaucoup de fierté et d’affection de son papie !

– J’imagine que Luce n’a pas abordé souvent le sujet de sa sœur avec toi, mais je peux te dire que Laurence me rappelle beaucoup Annabelle !, continue Ludger en regardant Michel dans les yeux.

– Effectivement, je ne connais pas grand-chose d’Annabelle, sinon les circonstances tragiques de son départ; c’est d’ailleurs pourquoi je vous ai toujours respectés, Bernadette et vous, en évitant de parler de la mort de votre fille !

– Tu sais, ça fait maintenant trente-huit ans qu’elle est partie ! Nous pouvons en parler plus à l’aise maintenant !, reprend Ludger d’un ton conciliant.

– Tant mieux, mais, pendant qu’on en parle, quels sont les points communs entre nos deux filles pour que vous éprouviez autant d’affection pour Laurence ?, demande Michel, intéressé.

– Je dirais que c’est d’abord la joie de vivre, Michel !, reprend Ludger après quelques secondes de réflexion... Ces étincelles dans leurs yeux ! J’ajouterais leur côté marginal, insécurisant qui les rend davantage attachantes, leur facette imprévisible ! Et puis, leur franchise, parfois, disons-le, désarmante pour nous autres, adultes réservés ! C’est tout ça que je retrouve chez Laurence et qui se manifestait avec autant d’intensité chez Annabelle !

Ludger et Bernadette

– Je n’ai pas connu Annabelle mais je dois admettre que, dans le cas de Laurence, vous misez dans le mille en la décrivant comme vous le faites, M. Simard !

– Alors, maintenant que nous avons fait le tour du portrait, à la bonne vôtre, Michel !, ajoute Ludger en levant son verre, la voix un peu engorgée par l’émotion.

– À la vôtre aussi, M. Simard et, à Annabelle et Laurence !, conclut Michel, tout aussi touché que Ludger par ce rapprochement causé par les ressemblances entre leur fille respective.

– ... Allons, les placoteux, le repas est servi !, lance Bernadette, approchez avant qu’il ne reste plus rien à manger !

Une fois les agapes terminées, soit vers 3h et, selon la tradition chez les Simard, la soirée se poursuit avec la remise des étrennes que chacun, à tour de rôle, déballe soigneusement, devant le regard attentif des autres convives, jusqu’à ce qu’il ne reste que les deux cadeaux de Laurence sous le sapin.

– Eh bien, Laurence, tu ne remets pas tes cadeaux ?, demande Gabrielle.

– Ah ! J’attendais ! Vous savez, j’aurais bien aimé en remettre à tout le monde, mais mes petites jobs ne me rapportent pas grand-chose, reprend Laurence, toute penaude.

– On comprend ça, voyons, Laurence !, réplique Bernadette avec compassion.

Treizième tableau

– J’ai quand même pu acheter deux petits cadeaux ! Tiens, papa, ça, c’est pour toi !, dit Laurence en lui tendant fièrement son cadeau.

Michel déballe son cadeau et y découvre un petit encadrement gris argent.

– Tu peux y placer la photo que tu désires, papa !, réplique aussitôt Laurence.

– C’est très gentil, Laurence, merci beaucoup !, s’empresse de répondre Michel, se levant pour l’embrasser.

– Tiens, papie, celui-là, c’est pour toi !

– Pour moi ? En voilà, une surprise !, s’exclame Ludger, les yeux grands comme des billes.

– Ouvre-le maintenant !, ajoute Laurence, aussi énervée que si le colis était pour elle.

– Qu’est-ce que c’est que ça ?, demande Ludger en le déballant. Un livre ? Ah ! «Le Petit Prince» de Saint-Exupéry !, ajoute Ludger, tout étonné.

– Je l’ai lu, cette année, à l’école, dans le cadre de mon cours de français, et j’ai souvent pensé à toi en le feuilletant ! J’ai cru que ça pourrait occuper ton temps un petit peu !, réplique Laurence.

– Sois sûre que je vais le lire avec beaucoup d’attention ! Merci beaucoup, ma puce, conclut Ludger en l’embrassant tendrement pendant que Laurence jette un regard discret en direction de Luce et Philippe.

QUATORZIÈME TABLEAU

«La vie n'est pas une disquette
que l'on peut reculer ou effacer à volonté...
on ne peut que la laisser aller,
tout au plus, la placer en avance rapide.»

Janvier 1997

Après son hospitalisation, Philippe reprend progressivement son travail d'infirmier en cardiologie. Grâce à une thérapie efficace supportée par une médication adéquate, il retrouve peu à peu goût à ses activités professionnelles. Cependant, sa vie personnelle demeure désorganisée, instable, comme s'il se sentait incapable d'affronter sa solitude qui le conduit souvent dans une panique difficilement supportable.

Ludger et Bernadette

Quant à Ludger et Bernadette, l'année 1997 marque le début d'un nouveau chapitre : la retraite de Ludger. Subitement, Bernadette doit côtoyer une présence constante et inhabituelle dans la maison, se sentant à l'étroit dans son espace physique et perturbée dans ses moments d'intimité. Après plus de cinquante ans dans ses petites habitudes, Bernadette se sent dépaysée dans son propre espace vital. Elle qui, de plus en plus, se replie dans son passé, redécouvre avec étonnement la réalité du présent incarnée par son conjoint. Pour sa part, le septuagénaire, quoiqu'ayant pourtant prévu une retraite agréable, est confronté souvent à de longs moments d'oisiveté. À l'occasion, pour s'éloigner de son mal de vivre, Ludger fuit vers son ancien bureau, prétextant vouloir garder contact avec ses ex-confrères. Pour la première fois, le nouveau retraité jette un regard rétrospectif sur une vie entièrement vouée à sa carrière, se retrouvant, à 76 ans, seul, face à une femme rongée par le temps et les épreuves, se retirant à l'écart dans ses souvenirs et lui, devant un petit calepin noir qu'une main, souvent guidée par les remords, remplit petit à petit.

«On voit souvent plus clair les yeux fermés !»

*«Il n'y a pas de plus grande énergie vitale
qu'un sourire !»*

Quatorzième tableau

Laurence demeure le seul lien véritable qui unit Ludger et Bernadette. Par son sourire, elle arrive à créer le climat propice au rapprochement des Simard. Le dimanche midi est devenu jour de fête pour Ludger et Bernadette : c'est l'occasion de rencontrer Laurence, souvent à la maison, parfois au restaurant du Coin. Bernadette a baptisé ces rencontres «ses petits moments de douceur», si importants, que jamais elle ne les oublie ! Parfois, Michel et Luce se joignent à eux. Bernadette est alors comblée. Quant à Ludger, il profite de ces rencontres pour aborder son sujet préféré avec Michel qui entend, pour la énième fois, le récit des moments privilégiés de Ludger avec Annabelle, au grand désarroi de Luce qui, avec le temps, s'est résignée à ne plus s'ingérer dans les souvenirs de ses parents. Pour ce qui est de Gabrielle, elle poursuit sa route vers l'excellence. Elle s'est inscrite en sciences au Cégep et projette de faire son bac comme analyste-programmeur.

À l'été 1997, devant les oublis de plus en plus fréquents de Bernadette, Philippe prend contact avec un neurologue de l'hôpital où il travaille ; le docteur Brien lui offre de rencontrer Bernadette, et Philippe appelle sa mère le soir même. La conversation, habilement menée par Philippe, atteint petit à petit, l'objectif visé.

– Maman, que dirais-tu de rencontrer le Dr. Brien ?

– Mais qui est ce docteur Brien ?, demande Bernadette, perplexe.

– Il est neurologue !

Ludger et Bernadette

– Pourquoi un neurologue ?, demande Bernadette, quelque peu exaspérée, je ne suis pas malade !

– Par sécurité ! Je trouve que tu oublies souvent ! Pas toi ?, insiste Philippe.

– Pas plus qu'avant ! Ça doit être normal... à mon âge !, réplique Bernadette, d'un ton naturel.

– Sûrement maman, mais je préférerais m'assurer qu'il n'y a rien d'autre !

– Que veux-tu dire par «rien d'autre» ? Parles-tu de cette maladie des vieux qui perdent la mémoire ?, demande Bernadette en haussant le ton de sa voix.

– Mais non, je te répète que c'est seulement pour me sécuriser !, répond Philippe, d'une voix posée pour ne pas effrayer davantage sa mère.

– Bon, d'accord, je vais le rencontrer, ton docteur, si ça peut te faire plaisir ! Mais je veux que tu m'accompagnes et que tu n'en parles pas à Ludger ! Je ne veux surtout pas l'inquiéter pour rien !

– D'accord, maman, je te prends un rendez-vous et je te rappelle.

Philippe obtient le rendez-vous pour le jeudi après-midi; il passe prendre Bernadette qui l'attend sur le balcon à l'heure prévue. À 14h30, toute crispée, Bernadette entre dans le bureau du Dr. Brien, au bras de Philippe. Après avoir posé quelques questions à sa patiente, le docteur lui remet une ordonnance pour lui faire passer divers examens, entre autres, les prises de sang d'usage; Philippe et Bernadette ressortent au bout d'une quinzaine de minutes.

Quatorzième tableau

– Je ne sais pas pourquoi, Philippe, mais il m'inquiète, ce docteur ! Je n'aime pas son regard !

– Ah non ? Je ne comprends pas pourquoi ! Pourtant le docteur Brien est très réputé, vous savez ! De toute façon, nous allons attendre les résultats de vos examens, inutile de vous inquiéter avant !

Une semaine après les examens de Bernadette, Gilles Brien rejoint Philippe à l'hôpital. À la demande du médecin, les deux hommes s'entendent pour se rencontrer le lendemain matin.

«L'homme est ainsi fait qu'il dépense des milliards pour la conquête de l'espace pendant que des êtres humains meurent, faute d'aide financière pour les chercheurs.»

– J'ai préféré te rencontrer d'abord, Philippe ! Vois-tu, si je me fie aux résultats des examens de ta mère ainsi qu'aux réponses qu'elle m'a fournies aux questions posées lors de l'entrevue, je dois malheureusement t'informer que ta mère est atteinte de la maladie d'Alzheimer. Cependant, elle n'en est qu'au stade primaire !

– Ce qui veut dire ?, demande Philippe, le regard inquiet.

– Ce qui veut dire qu'elle a probablement encore quelques bonnes années devant elle et qu'il serait préférable, qu'à son âge, on lui épargne cette nouvelle qui risquerait d'accélérer l'évolution de la

Ludger et Bernadette

maladie ! À mon avis, tu pourrais simplement lui dire que ses résultats sont normaux !

– Est-ce que mon père devrait en être informé ?

– Selon moi, oui, s’il veut comprendre les réactions de sa femme et réagir adéquatement aux symptômes de la maladie !

– Très bien, docteur, merci pour votre franchise et votre délicatesse face à ma mère !

– C’est tout à fait normal ! Au revoir, Philippe, et bon courage !, conclut le docteur Brien, tout en serrant la main de Philippe en guise de réconfort.

Le lendemain, Philippe rencontre Bernadette pour lui faire part des résultats «normaux», à son plus grand soulagement.

– Je te l’avais bien dit que c’était naturel, à mon âge, d’oublier de temps en temps !, dit Bernadette à Philippe d’une voix soulagée.

– Tant mieux, maman !, répond son fils, feignant d’endosser la joie de sa mère.

Par la suite, il téléphone à Luce pour lui demander d’inviter Bernadette à magasiner le samedi suivant, l’informant qu’il désirait rencontrer son père, seul à seul. Le jour prévu, Philippe arrive chez Ludger vers 14h, assoupi, en train d’écouter distraitemment le Boléro de Ravel. En entendant la porte se refermer, Ludger sursaute.

Quatorzième tableau

– Je m’excuse de vous déranger, papa, mais il faut absolument que je vous parle !

– -J’espère que c’est important ! Arriver comme ça, sans m’aviser ! Des plans pour me faire faire une crise cardiaque !

– En effet, c’est important !, ajoute Philippe, tout en s’assoyant auprès de son père.

– Mais qu’est-ce que tu sais, toi ?, demande Ludger, soudain inquiet devant l’insistance plutôt inhabituelle de Philippe.

– C’est au sujet de maman !, aborde Philippe.

– Qu’est-ce qu’elle a, Bernadette ? Arrive au but !, s’exclame Ludger, impatient.

– Elle est atteinte de la maladie d’Alzheimer ! Les résultats des examens sont formels !

– Mais quels examens ? Comment ça se fait que je ne sois même pas au courant que ma propre femme ait passé des examens médicaux ?

Et Philippe apprend à son père toutes les démarches entreprises par Bernadette et lui.

– Est-elle au courant des résultats ?, demande Ludger après avoir écouté Philippe sans broncher.

– Non, le médecin m’a suggéré de ne rien lui dire au sujet de sa maladie qui risquerait de dégénérer rapidement si elle en était informée. Par contre, il m’a conseillé de t’en faire part pour que tu puisses réagir adéquatement aux réactions de maman.

Ludger et Bernadette

– Qu'est-ce que je dois faire maintenant ?, demande Ludger, se sentant impuissant devant une situation dont il ignore complètement l'ampleur.

– Pas grand chose, papa, à part être tolérant devant ses blancs de mémoire qui vont augmenter de plus en plus avec le temps !

– Eh bien ! On peut dire en tout cas que tu es direct ! Je te remercie quand même de m'en avoir parlé ! C'est très apprécié !

– C'est tout à fait normal, papa ! Bon... bien... je dois partir maintenant !, ajoute Philippe, se sentant tout à coup inconfortable, seul avec son père, sans autre sujet de conversation, celui de Bernadette ayant été épuisé.

– Merci encore !, conclut Ludger en lui serrant la main.

Vers 16h, entre Bernadette, les bras chargés de colis.

– Eh bien, as-tu dévalisé les magasins ?, lui demande Ludger, souriant. Qu'est-ce que tu t'es acheté ?

– Toutes sortes de choses, répond Bernadette, hésitant à toutes les nommer, de peur d'en oublier ! Regardons ça ensemble, tu veux bien ?, lui demande Bernadette, toute excitée.

– Avec plaisir, chérie !

QUINZIÈME TABLEAU

«L'amour est un peu comme un voyage !
Si on prend le chemin le plus court,
on risque de perdre la beauté du paysage !»

Janvier 2003

Le froid intense s'est installé depuis quelques jours déjà. La poudrière est balayée par un vent du nord glacial. Bernadette, bien emmitouflée dans son chandail de laine, tricote un pull pour Laurence qui aura 19 ans le 14 février; Ludger, assis dans son La-Z-boy, les pieds croisés sur son pouf, est plongé dans la lecture du «Petit Prince», réchauffés tous les deux par quelques bonnes bûches de sapin qui crépitent dans l'âtre de pierres des champs.

Ludger et Bernadette

– Dis-moi, Honey, c'est bien le 14 février, l'anniversaire de Laurence, n'est-ce pas ?

– C'est bien ça, Bernadette ! C'est facile à retenir, c'est le jour de la Saint-Valentin !

– J'espère que j'aurai le temps de finir son chandail ! Quelle date sommes-nous, aujourd'hui ?

– C'est le 10 janvier, chérie, ça te donne encore un bon mois !

– Ça devrait suffire !... Qu'est-ce que tu lis ?

– C'est le livre que Laurence m'a donné à Noël, «Le Petit Prince» de Saint-Exupéry !

– Ce n'est pas un livre pour enfants, ça ? Il me semble en avoir entendu parler quand les enfants allaient à l'école !

– Oui, je crois qu'ils l'ont lu au cours de leurs études, mais tu sais, plus j'avance dans ma lecture, plus je m'aperçois que les messages véhiculés par les personnages peuvent rejoindre tous les âges !

– Tant mieux, Honey !... Qu'est-ce qu'on pourrait faire pour la fête de Laurence ?

– Il vaudrait peut-être mieux en parler d'abord à Michel !

– Bonne idée, je vais l'appeler ce soir !

Après le souper, mine de rien, Ludger suggère à Bernadette de téléphoner à Michel.

– Pourquoi Michel ? Ah oui, je me rappelle, c'est au sujet de l'anniversaire de Laurence ! Je lui téléphone à l'instant ! Voyons, où est mon livret de

Quinzième tableau

numéros de téléphone ?, demande Bernadette, impatiente.

– Sur la tablette de la petite table du téléphone, chérie !

Le livret trouvé, Bernadette compose le numéro, hésitante à chacun des chiffres.

– Allo, c’est toi, Luce ?, demande Bernadette, pour s’en assurer.

– Ah bonsoir, maman, ça va ?

– Bien, et toi ?

– Le compte à rebours est commencé, plus que cinq mois et nous sommes retraités, Michel et moi !

– Ah, c’est vrai !... Je vous appelle pour l’anniversaire de Laurence, avez-vous prévu quelque chose ?, s’empresse de demander Bernadette avant d’oublier le motif de son appel.

– Pas encore, mais on pourrait en parler avec Laurence et vous rappeler ! Et vous deux, avez-vous des idées ?

– Pas vraiment, sauf que nous apprécierions faire partie de la fête !

– Vous savez bien que nous ne vous aurions pas oubliés, surtout pas Laurence ! Aie, mamie et papie doivent être invités sans faute !

– Bon, bien, tant mieux ! Alors on va attendre de vos nouvelles ! Salue Michel pour nous, et embrasse Laurence et Gabrielle ! À bientôt !

– À bientôt, maman, et prends soin de toi !

Ludger et Bernadette

Quinze centimètres de neige ont déjà envahi le sol lorsque Michel, Luce, Gabrielle et Laurence se présentent chez Ludger et Bernadette vers 17h, ce samedi 16 février, la journée choisie pour souligner le dix-neuvième anniversaire de Laurence. Luce et Michel ont préparé le ragoût de pattes, Gabrielle, un bon potage de poireaux, et Bernadette, le dessert, un super gâteau au chocolat, couronné de dix-neuf chandelles disposées par Ludger de façon à former le chiffre dix-neuf. Laurence est emballée par le chandail marine et blanc que lui remet sa mamie. Quant à Ludger, il a choisi une petite chaîne en or au bout de laquelle est accroché un Petit Prince.

– Super, papie, c’est une idée extra !

– J’ai pensé que ça te ferait plaisir, ma puce, d’autant plus que c’est toi qui m’as remis le livre de Saint-Exupéry à Noël !

– En passant, as-tu commencé à le lire ?, demande Laurence.

– Je l’ai plus que commencé, je l’ai même terminé !, réplique fièrement Ludger.

– Et puis ?, demande Luce, intéressée.

– J’ai été vraiment surpris ! Il y a des messages là-dedans qui portent à réfléchir !

– Tant mieux, papa !, ajoute Luce, jetant un rapide coup d’œil du côté de Laurence, sa complice dans cette affaire.

– Et toi, des nouvelles de Sébastien ?, demande Ludger.

– Disons que j’en ai plus par Gabrielle puisqu’ils communiquent régulièrement par Internet.

Quinzième tableau

– Il va bien, mais il a bien hâte au mois de juillet pour ses vacances à Québec, renchérit Gabrielle.

Vers 20h, on sonne à la porte.

– Je vais ouvrir !, dit Laurence en accourant.

– Salut, la belle Laurence ! Joyeux anniversaire !, lui dit Philippe en lui tendant une superbe gerbe de roses rouges.

– Mon oncle !... Quelle belle surprise ! Je ne savais pas que tu venais à la fête !... Salut, Samuel !

– Bonsoir, Laurence ! Bonne fête !

– Maman, tu n'avais pas informé les gens que nous viendrions pour le dessert ?, demande Philippe, nerveux.

– Désolée, mon grand, j'avais complètement oublié ! Mais entrez et venez vous asseoir ! Nous sommes justement rendus au dessert !... Et toi Samuel, comment ça va ?, demande Bernadette en lui tendant un morceau de gâteau.

– Très bien, madame Simard, merci beaucoup !... Et vous, monsieur Simard, la retraite ?, demande Samuel.

– Couci-couça, ça dépend des jours, disons que je trouve l'hiver pas mal long même si j'essaie de m'occuper !

– Ah oui ! À quoi ?, poursuit Samuel.

– À lire, entre autres ! Je viens justement de lire «Le Petit Prince» que Laurence m'a donné en cadeau aux Fêtes !

Ludger et Bernadette

– Ah oui ! Je me rappelle ! Et puis ?, poursuit Samuel.

– J’ai bien aimé, surtout le passage où le Renard révèle son secret au Petit Prince !

– Attends, attends un peu !, interrompt Laurence... Ah oui !... je l’ai... «L’essentiel est invisible aux yeux, on ne voit bien qu’avec le cœur !»

– C’est ça, ma puce ! Et n’oublie pas la suite ... «tu es responsable de ce que tu as apprivoisé !», ajoute Ludger, fier de lui.

– C’est un très beau message, renchérit Bernadette, la voix un peu étouffée par l’émotion.

En fin de soirée, Philippe, tout excité par la révélation de son père à l’endroit du secret du Renard, téléphone à Luce.

– Allo ! Ah c’est toi, Philippe !

– Excuse-moi de t’appeler aussi tard, mais c’était plus fort que moi ! Je devais absolument te parler des commentaires de papa sur «Le Petit Prince» !

– Je m’attendais à ton appel, Philippe ! Je te connais !

– Ah oui ? Je voulais te remercier pour avoir incité papa à lire «Le Petit Prince», avec la complicité de Laurence.

– Tu sais, Philippe, c’était d’abord la suggestion de Samuel, mais, en bout de ligne, je crois que nous en sortirons tous grandis, surtout papa !

– J’en suis sûr, Luce, et même si cette prise de conscience ne nous rapproche pas pour autant, papa et moi, ça aura sûrement contribué à le

Quinzième tableau

sensibiliser aux conséquences néfastes des préjugés ! Merci encore, Luce, tu remercieras Laurence de ma part !

– Je suis bien contente que ça ait marché ! À la prochaine, petit frère !

SEIZIÈME TABLEAU

«L'enfant demeurera toujours
le héros le plus authentique.»

Octobre 1997

Depuis que Ludger a été informé de la maladie de Bernadette, il se donne comme mission de pallier les oublis de sa femme de façon à lui rendre plus supportables les écueils de cette terrible dégénérescence; en plus d'avoir érigé en tradition «les petits moments de douceur» en compagnie de Laurence, Ludger et Bernadette font maintenant partie du Club de l'Âge d'or de la paroisse, Bernadette, avec les encouragements de Ludger, en ayant même accepté la présidence. Les Simard se sont de plus inscrits à la ligue de quilles du

Ludger et Bernadette

mercredi. En devenant capitaine de son équipe, Ludger a pu choisir Bernadette, donnant ainsi un petit coup de pouce au destin. Enfin leur participation à titre de membres officiels de l'Âge d'or leur offre la possibilité de participer à trois voyages par année.

C'est d'ailleurs au cours de leur premier voyage avec les aînés que Ludger sera envoûté par la peinture lors d'une activité dans Charlevoix, en octobre 1997, à l'occasion d'un symposium d'aquarelles. Dès son retour à la maison, il communique avec une artiste-peintre qu'il a rencontrée à Baie Saint-Paul, laquelle lui avait remis sa carte d'affaires devant l'intérêt manifesté par Ludger. Il rencontre donc l'artiste Louise Jalbert et s'inscrit à ses cours privés des mardi et jeudi après-midi pour une durée de dix semaines. Pendant ces demi-journées, Bernadette a déniché un petit travail de bénévole à la Croix-Rouge grâce à une amie qui y œuvre depuis trois ans.

Par ailleurs, afin de compenser pour les blancs de mémoire de Bernadette, Ludger a installé sur le frigo un calendrier indiquant les activités du mardi et du jeudi pour Bernadette et lui; la lettre «B» pour Bernadette, Croix-Rouge, «L» pour Ludger, peinture. Quant aux mercredis, il a dessiné une petite quille. Pour que Bernadette puisse suivre les jours, Ludger déplace un petit bonhomme aimanté à chaque jour. Il a baptisé son tableau «aide-mémoire».

Seizième tableau

– Plus qu’un mois avant Noël !, s’exclame Bernadette en voyant le petit bonhomme bien installé sur le 25 novembre.

– Et oui, comme ça va vite, notre cinquante-deuxième Noël ensemble ! C’est pas croyable !

– Qu’est-ce qu’on va faire pour Noël cette année, Honey ?

– Je ne sais vraiment pas, chérie ! Tu sais, tu n’as plus la résistance pour préparer de gros réveillons comme avant !

– Je le sais bien, mais on ne peut pas rien faire non plus !

– Mais non, voyons donc, veux-tu que j’en parle à Luce ? Peut-être qu’elle a déjà pensé à quelque chose !

– Appelle-la, on verra bien !

– ...

– Allo ! Ah, c’est vous, papa ! Sans faire de jeux de mots, quel bon vent vous amène ?, répond Luce, presque enterrée par les cillements d’un vent déchaîné de novembre.

– C’est le vent des Fêtes !, réplique aussitôt Ludger, l’esprit toujours alerte. Pour en venir au sujet de mon appel, ta mère et moi, on se demandait ce qui allait se passer, cette année, à Noël.

– Drôle de hasard car j’en parlais justement avec Michel et les enfants hier et on avait pensé vous inviter chez Michel, maman, vous et Philippe ! À nous quatre, on est assez nombreux pour préparer un bon réveillon, vous ne pensez pas ?

Ludger et Bernadette

– Pour ça, j'en suis sûr ! C'est ta mère qui va être contente ! Tu sais, elle ne se sent plus capable de s'embarquer dans de grosses popotes, mais elle n'aurait pas voulu passer Noël sans voir toutes ses ouailles !

– Eh bien, vous pouvez lui faire le message, ça nous fera plaisir de vous accueillir ! On se rappellera d'ici là pour se partager les tâches !

– Merci, Luce, à la prochaine !

Immédiatement après que Bernadette ait appris la bonne nouvelle, elle s'empresse de chercher son bloc-notes contenant toutes ses listes de cadeaux depuis cinquante et un ans !

– Voyons, où ai-je rangé ce calepin ? Honey, tu sais où j'ai mis mon calepin de listes de cadeaux ?

– Ce ne serait pas dans ta table de chevet ? Il me semble que je l'ai aperçu dernièrement quand j'ai rangé l'album de photos. Il est probablement sous l'album.

Après l'avoir enfin retrouvé, assise sur son lit, Bernadette, une à une, tourne tranquillement les pages de son bloc-notes, créant ainsi l'illusion d'un défilé fantastique de jouets, de poupées, de jeux de toutes sortes, de vêtements, de bijoux jusqu'au moment où elle parvient à une page blanche où elle inscrit «Noël... ?». Hésitante, elle revient en arrière pour constater le numéro de l'année dernière et indique, en haut de la page vierge, «Noël 1997». Afin de ne pas oublier personne, elle dresse sa liste de

Seizième tableau

récipiendaires puis, comme pour s'assurer qu'ils y sont tous, elle en vérifie l'authenticité sur la page précédente.

Dans le tourbillon des tempêtes et des activités, les semaines précédant Noël passent sans que Ludger et Bernadette n'aient pu s'en rendre compte : bénévolat, cours de peinture, parties de quilles, «petits moments de douceur» avec Laurence. Soudain, le 24 décembre apparaît, Ludger et Bernadette attendant fébrilement l'arrivée de Philippe qui s'est offert pour aller les chercher.

Vers 23h, les invités arrivent chez Michel où les accueille Laurence avec son exubérance habituelle, les tirant jusqu'à l'arbre de Noël qu'elle a monté avec son père.

– Pas si vite, Laurence, laisse le temps à nos invités d'enlever leur manteau !, s'écrie Gabrielle outrée de l'attitude cavalière de sa sœur.

– Ça va, ça va, Gabrielle, je m'en occupe, va plutôt aider Luce à la cuisine !, s'empresse d'intervenir Michel, habitué à jouer au médiateur entre ses deux filles. Eh bien ! J'espère que vous n'êtes pas trop étourdis par cet accueil !... Donnez-moi vos manteaux !

– Et les cadeaux, on les place sous l'arbre ?, demande Philippe.

– Exactement ! Je vais t'aider, s'empresse d'ajouter Laurence.

– Vous boirez bien quelque chose, monsieur Simard ? Une bière ?

– C'est pas de refus, Michel !

– Et vous, madame Simard ?

Ludger et Bernadette

– Un bon verre d'eau, pour l'instant !

– Je vais t'aider à faire le service, Michel !, ajoute Philippe qui suit son hôte à la cuisine au moment où Luce en sort pour rejoindre ses invités au salon.

– Excusez ma tenue, mais je faisais aller ma mixette dans le chaudron à patates !

– Ah super ! On va manger de bonnes patates pilées !, dit Ludger, les yeux tout ronds.

Le réveillon va bon train chacun y allant d'une petite parcelle de sa vie, même Bernadette s'exprimant avec joie sur ses activités de bénévolat à la Croix-Rouge et sur son prochain voyage avec Ludger, organisé par l'Âge d'or et prévu pour la mi-janvier dans les Laurentides.

La nuit de Noël, chez les Simard, atteint son paroxysme par la remise des étrennes.

– Aie ! Il reste un cadeau, là, dans le coin, c'est pour qui ?, demande Laurence qui scrute tout.

– Ah ça ? C'est pour Philippe !, répond Ludger.

– Pour moi ?, réagit Philippe, surpris.

– Allez, ouvre-le !, continue Ludger pendant que tous suivent la scène de très près.

Minutieusement, retenant son souffle et ses émotions, Philippe finit par ressortir péniblement une toile de l'emballage. Nerveusement, il la regarde et y découvre un jeune garçon, souriant, assis dans un champ, le regard fixé sur un vieillard

Seizième tableau

amassant son blé. Au bas, à droite, est inscrite la griffe de l'artiste «Ludger Simard».

*«Quoi de plus beau pour un parent
que d'entendre rire son enfant aux éclats !»*

DIX-SEPTIÈME TABLEAU

«Le bateau de notre vie se construit
petit à petit... Le danger serait de garder
l'ancre au fond de l'eau !»

Avril 2003

Les chauds rayons du soleil d'avril laissent présager d'un printemps précoce. Déjà Ludger a installé la chaise longue de Bernadette sur le patio et y a soigneusement étendu le coussin fleuri rose et vert qu'il lui a acheté pour son anniversaire l'automne dernier. Debout devant le frigo, Bernadette fixe l'aide-mémoire.

Ludger et Bernadette

– Déjà le 6 avril ! Est-ce que j'ai du bénévolat aujourd'hui, Honey ?, demande Bernadette tout en fixant le petit bonhomme.

– Oui, chérie, c'est mardi !

– Et toi, tu n'as pas de cours de peinture ? Je ne vois pas la lettre L sur le calendrier !

– Ils sont terminés, mes cours, chérie !, répond Ludger, toujours surpris des oublis de sa femme.

– Ah bon ! Je vais m'installer un moment sur ma chaise longue avant d'aller à la Croix-Rouge !

– Mets ton chandail, chérie, ce n'est pas encore très chaud à l'extérieur !

Pendant que Bernadette s'étend tout doucement dans sa chaise, Ludger installe son attirail et se remet à sa peinture. En effet, depuis quelques jours, il a amorcé le portrait de Bernadette étendue dans sa chaise sur le patio dans un décor imaginaire agrémenté de plantes et de fleurs multicolores disposées autour d'elle. La cigarette à la bouche, debout devant son chevalet, l'artiste, envahi par un écran de fumée, scrute minutieusement les formes et les couleurs autour desquelles se dessine progressivement la frêle silhouette de Bernadette.

– Attention, chérie, si tu bouges trop, j'aurai de la difficulté à t'immortaliser !

– Arrête donc, grand fou !, réplique Bernadette qui, tout à coup, revient à la réalité !

Dix-septième tableau

Ailleurs, chez Luce et Michel, les jours et les semaines s'estompent derrière eux qui voient arriver rapidement l'échéance de juin et de la retraite. En ce soir du 20 avril, le téléphone sonne.

– Allo ! Oui, oui, j'accepte les frais !... C'est toi Sébastien ! Que je suis contente de te parler ! Comment vas-tu, toi ?

– Très bien maman, et toi ?

– Bien ! Ta vieille mère s'achemine allègrement vers sa retraite !

– Je suis bien content pour toi ! Et Michel ?

– Lui aussi, on va terminer en même temps, en juin !

– Super, maman !... Je voulais te dire que j'avais reçu un fax de Valcartier ce matin !

– Ah oui ! À quel sujet ?

– C'est au sujet de mon père, il est mort cette nuit !

– Je suis désolée pour toi, Sébastien !

– Tu sais, si je me fie à son état lorsque je l'ai vu à Cleveland, sa mort a probablement été une délivrance, compte tenu de ses rares moments de conscience ! Est-ce que tu peux informer Gabrielle pour moi ? Je préfère qu'elle le soit en personne plutôt que par courriel ou téléphone !

– Je comprends, Sébastien !... Alors, quand arrives-tu à Québec, toi ?

– La date n'est pas encore arrêtée. Tout ce que je sais, c'est que je suis censé arriver au début juillet pour un mois ! J'ai bien hâte de vous revoir !

– Nous aussi, tu sais !

Ludger et Bernadette

– Je dois te laisser, mon dix minutes réglementaire est écoulé et il y a déjà deux personnes qui attendent derrière moi ! Prends soin de toi, et embrasse Gabrielle pour moi, tu veux bien ?

– Je n’y manquerai pas ! Je t’embrasse, à bientôt !

Deux jours plus tard, Bernadette, sa tasse de café à la main, contemple, comme à chaque matin, son petit bonhomme, planté sur le 22 avril.

– Honey, tu sais quelle date on est !

– Le 22 avril, chérie !

– Quel âge elle aurait, notre Annabelle, aujourd’hui ?

– Attends un peu ! 2003 moins 1947, elle aurait 55 ans, 56 en juillet !

– Il me semble que je ne suis pas capable de m’imaginer ce qu’elle aurait l’air à 56 ans !

– Moi non plus, chérie !... Aimerais-tu ça que nous allions lui faire une petite visite au cimetière aujourd’hui ?

– Ah oui ! Et toi ?, répond Bernadette, le regard rayonnant.

– Je peux bien t’accompagner, si tu y tiens !, répond Ludger, avec son petit sourire moqueur.

Comme à chaque année, depuis trente-neuf ans, Ludger et Bernadette ressortent leurs plus beaux atours pour leur visite annuelle à Annabelle. De plus, ils profitent de leur rencontre avec leur fille pour rendre visite à Achille et Béatrice, inhumés

Dix-septième tableau

dans le lot adjacent, Ludger ayant pris soin d'acheter une fosse familiale près de ses parents.

Les semaines s'écoulaient. Dame nature accueille chaleureusement les chauds rayons du soleil, complices de l'éclatement des bourgeons qui, à leur tour, cèdent la place à des folioles finement édentées. Les pelouses récupèrent petit à petit leur verdure temporairement prêtée aux rigueurs de l'hiver.

Pour Michel et Luce, juin représente le dernier droit. Michel ferme un à un ses dossiers avec un pincement au cœur, et Luce prépare ses derniers élèves aux examens de fin d'année. Le 25 juin, le comité d'activités sociales organise une petite fête soulignant leur carrière dans le monde de l'enseignement. C'est à cette occasion que Luce et Michel annoncent officiellement que Luce Simard aménage chez Michel Durand le 1er juillet.

Pour leur part, Gabrielle a choisi de demeurer, pour l'instant, chez sa mère et Laurence, chez son père.

Sébastien, lui, descend à Montréal, le 3 juillet. Comme Luce est en plein aménagement, Gabrielle va seule à sa rencontre. L'avion se pose finalement à l'aéroport, après une heure de retard.

– Sébastien, je suis ici !, s'écrie Gabrielle, tout en lui faisant de grands signes au moment où il franchit la porte des voyageurs.

– Salut, Gabrielle !, lui répond Sébastien s'approchant pour l'embrasser sur la joue.

– Et puis, le voyage s'est bien passé ?

– Oui, malgré un petit retard à Paris !

Ludger et Bernadette

– L’important, c’est que tu sois arrivé !...
Fatigué ?

– Un peu !... Le retard, le décalage horaire
et l’émotion de tous vous revoir !

– Ça fait beaucoup ? On peut faire le voyage
pour Québec tout de suite ?

– Si tu te sens capable de conduire, j’ai-
merais bien ça !

– D’accord, allons-y ! Je suis prête !, re-
prend Gabrielle en saisissant une des malles de Sé-
bastien.

Trois heures plus tard, Sébastien et Gabrielle
arrivent à la base de Valcartier.

– Te voilà rendu à bon port !

– Tu es très gentille, Gabrielle, j’avoue
qu’une bonne nuit de sommeil me fera beaucoup de
bien ! Je te rappelle demain ?

– Parfait, j’attends ton appel !, ajoute Ga-
brielle tout en s’approchant de son militaire pour
l’embrasser tendrement sur la joue.

DIX-HUITIÈME TABLEAU

«Certaines personnes refusent d'être heureuses
de crainte d'être malheureuses.»

Janvier 1998

Par un après-midi où la nature semble déchâinée, l'ambulance arrive en catastrophe à l'urgence ! Philippe vient tout juste de commencer son quart de travail. Il est 16h30 lorsque deux brancardiers lui apportent un homme dans la cinquantaine, couché sur une civière, le masque d'oxygène sur la bouche.

– Vite, amenez-le par ici !, s'écrie Philippe en désignant le local des soins intensifs.

Ludger et Bernadette

Quelques secondes plus tard, accourent le Dr. Lortie, chirurgien, et Jean-François Alexandre, résident en cardiologie, d'origine haïtienne.

– Philippe, prépare la salle d'opération, nous devons procéder sans délai à une chirurgie cardiaque !, déclare le Dr. Lortie, après un examen rapide de l'état du patient.

Une heure plus tard, les trois hommes et les deux infirmières qui sont venues appuyer l'équipe, sortent exténués du bloc opératoire où l'épouse du patient, affolée et désespérée, les attend.

– Vous êtes Mme. Proulx ?, demande le Dr. Lortie.

– Oui, c'est moi, et puis, comment va mon mari ?

– Désolés, madame, nous avons tout tenté, mais votre mari n'a pas résisté à un infarctus sévère du myocarde.

Les mains au visage, en pleurs, la femme s'affaisse sur une chaise, en état de choc. Philippe s'assied près d'elle en posant une main sur son épaule. Au bout de quelques minutes d'un lourd silence, une infirmière prend la relève, conduisant la dame dans une salle adjacente.

– Aimerez-vous boire un café, Dr. Lortie ?, demande Philippe.

– Non merci, j'ai des patients qui m'attendent !

Dix-huitième tableau

- Et vous, monsieur Alexandre ?
- C’est pas de refus, monsieur... ?
- Simard... Philippe Simard.
- Enchanté ! Moi, je suis Jean-François Alexandre, réplique le résident en lui tendant la main.

Après s’être donné rendez-vous à la cafétéria, Philippe y rejoint Jean-François quelques minutes plus tard, deux cafés à la main.

– Nous ne sommes pas grand chose !, aborde Jean-François, en sirotant son café en compagnie de Philippe.

– En effet !, ajoute Philippe en plissant le front en guise d’impuissance.

– Il y a longtemps que vous exercez ce métier ?, demande Jean-François à Philippe.

– Plus de vingt-cinq ans, et je ne m’habitue jamais à ces situations dramatiques !... Et vous, vous êtes né au Québec ?

– Oui, mais mes parents sont natifs de Port-au-Prince, mon père ayant immigré ici avec ma mère il y a une trentaine d’années pour venir pratiquer la médecine.

– Ah oui ? Médecins de père en fils, alors ?

– Si vous voulez, quoique mon père était omnipraticien. Quant à moi, j’ai opté pour une spécialité.

– Et vous avez choisi toute une spécialité... la cardiologie !

Ludger et Bernadette

– Ça m’a toujours intéressé !... Bon, vous allez m’excuser mais je dois faire ma ronde, maintenant ! À la prochaine, peut-être !

– À la prochaine, Jean-François ! Je peux t’appeler par ton prénom ?, demande timidement Philippe en lui serrant la main.

– Mais bien sûr !, répond Jean-François pendant que Philippe regarde s’éloigner ce grand bonhomme à la démarche altière, une tête noire surplombant un long sarrau blanc.

Déconcentré par sa rencontre imprévue avec Jean-François, Philippe jette un coup d’œil sur la liste des médecins de garde, dès son arrivée à l’urgence le lendemain et découvre, avec joie, le nom du jeune résident haïtien.

– Tiens, bonsoir Jean-François !, s’exclame Philippe, feignant un air surpris en voyant apparaître le résident au poste de travail, un dossier à la main.

– Bonsoir, Philippe... je crois ?

– C’est bien ça !, répond Philippe, un peu offusqué par cette hésitation de Jean-François, mais quand même heureux qu’il daigne le tutoyer.

– Que dirais-tu d’un bon café, à minuit ce soir, question de poursuivre notre conversation d’hier !, avance Jean-François.

– Avec plaisir, répond Philippe, surpris mais ravi par une telle audace de la part du médecin en herbe. On se rejoint ici ?

– Parfait ! Bonne soirée et à tantôt, répond Jean-François, tout en s’éloignant dans le corridor.

Dix-huitième tableau

Aussitôt leur travail terminé, Jean-François et Philippe quittent l'hôpital en direction du petit café d'en face, le rendez-vous habituel de plusieurs membres du personnel de l'hôpital.

– Quelle température glaciale ! Je ne m'habituerai jamais à ce climat, c'est comme viscéral !, marmonne Jean-François, tout grelottant.

– J'imagine que ce ne doit pas être facile, pour un Haïtien, ajoute Philippe, compatissant.

– Un café noir, s'il vous plaît !, demande Jean-François au serveur.

– Même chose pour moi !

– Et puis, grosse soirée ?, demande Jean-François pour briser la glace.

– Plutôt tranquille !, répond Philippe... Et toi ?

– La routine, quoi !... Visites de patients et dossiers à compléter !... Tu as une mine sympathique, Philippe, je me sens bien en ta compagnie, ose avancer Jean-François en regardant Philippe dans les yeux.

– J'aime bien ta compagnie aussi !, réplique Philippe, avec un sourire complice à peine voilé.

– Tu me diras si je me trompe, mais j'ai l'impression que tu es comme moi !... Bref, que tu es gai !

– Tu ne te trompes pas, mais j'avoue que je suis quelque peu déboussolé par une telle franchise !

Ludger et Bernadette

– Je suis comme ça ! Tu sais, je vois des gens mourir presque à chaque jour alors qu'ils n'ont pas encore commencé à vivre vraiment et je n'ai pas le goût qu'une telle tragédie m'arrive !

À ces mots, Philippe dépose tendrement sa main tremblante sur celle de Jean-François en guise de geste de sympathie à ses dernières paroles.

Les semaines passent tissant lentement l'idylle entre Philippe et Jean-François, assis à la même table chaque soir à la même heure.

– Philippe, j'ai quelque chose à t'avouer !

– Je t'écoute, Jean-François !, reprend Philippe, les yeux rivés sur son interlocuteur.

– Eh bien, c'est un peu délicat, mais je sens bien que nous deux, ça devient sérieux, et que bientôt, nous risquons de nous retrouver au lit !

– J'espère bien, interrompt Philippe, intrigué par l'allure insolite de la conversation.

– Le problème, Philippe, c'est que je suis séropositif !, déclare tout d'un trait Jean-François.

– Ah !... Eh bien, je peux vivre avec ça, continue Philippe en lui posant la main sur la joue... As-tu des objections à ce que j'en parle à mes parents ?

– Absolument pas, pour autant que tu leur demandes d'être discrets !

– Ça va de soi !, répond Philippe, d'un ton rassurant.

Dix-huitième tableau

Quelques jours plus tard, ne pouvant plus vivre seul avec ce secret, Philippe demande une rencontre avec sa mère. Prétextant qu'elle allait magasiner avec Philippe, Bernadette informe Ludger qu'elle s'absente pour quelques heures ! Lorsqu'elle apprend la nouvelle, stupéfaite, Bernadette ne sait trop quoi dire.

– Tu sais, Philippe, je t'ai toujours respecté dans ce que tu es ! Tout ce que je te demande, c'est d'être prudent ! Quant à ton père, je ne sais pas comment il va prendre ça !

– Je peux lui en parler si tu préfères !

– Non, je crois que c'est préférable que je le fasse ! Je souhaite simplement que cette révélation ne rompra pas le pont qui se construit petit à petit entre vous deux ! Tu sais, mon grand, le sida, pour un homme comme Ludger, c'est un fléau pire que la peste ! En plus, Jean-François est Haïtien ! Tu comprendras que c'est beaucoup d'obstacles pour ton père qui vit dans son monde de préjugés depuis si longtemps !

Quelques jours plus tard, Bernadette rejoint Philippe par téléphone pour l'informer de la réaction de son père.

– ... Enfin, il n'a pas été capable de franchir ses barrières de tabous ! Bref, mon grand, je crois qu'il est préférable que tu laisses tomber un peu la poussière et que vous ne vous voyiez pas, pendant un certain temps, ton père et toi !

Ludger et Bernadette

– Je respecte ça, maman, et merci pour ton support ! À bientôt !

– J’aurais bien aimé que les choses se passent autrement, mais je n’ai pas de contrôle là-dessus ! Je t’embrasse, mon grand !

Voyant apparaître Philippe au salon, le regard abattu, Jean-François aborde la discussion.

– Des problèmes Philippe ?, demande Jean-François, sentant bien l’inconfort de Philippe après sa conversation téléphonique.

– C’était ma mère !... Elle a parlé de ta maladie à mon père !

– Ah !... Et puis ?

– Tu sais, à 77 ans, c’est difficile pour lui d’éclipser toutes les barrières qu’il a érigées depuis tant d’années !, répond Philippe comme pour défendre son père.

– Je comprends ça, ne t’en fais pas, j’espère simplement que tous ces inconvénients ne nuiront pas davantage à ta relation avec ton père !, reprend Jean-François, amenant tendrement la tête de Philippe sur son épaule.

Avril 1998. Ludger et Bernadette s’apprêtent à vivre leur cinquante-troisième printemps ensemble. Les rayons du soleil se réchauffent de plus en plus au grand soulagement des bourgeons qui en profitent pour s’ouvrir au grand jour. Les dernières plaques de neige tentent en vain de résister et laissent la place peu à peu au sol enfin libéré de son manteau blanc. Pendant que la nature s’affaire à sa

Dix-huitième tableau

toilette printanière aux chants mélodieux des premiers chardonnerets qui viennent de réaménager dans la mangeoire réinstallée pour leur arrivée, Ludger prépare petit à petit son terrain, ressortant du cabanon ses meubles de patio. Bernadette, quant à elle, astique les fenêtres jusqu'à ce qu'elles deviennent invisibles. Le soir, pour fuir le sort cruel réservé à Bernadette par sa sournoise maladie, Ludger s'étourdit entre la cigarette et le porto alors que Bernadette retrouve sa réalité en s'évadant dans ses souvenirs. À l'occasion, Ludger griffonne, dans son petit calepin noir, des pensées inspirées par quelque incident qui refont parfois surface dans sa mémoire.

Au cours de l'été 1998, Philippe et Jean-François prennent la décision de s'installer ensemble. Ayant tous les deux le même quart de travail, ils peuvent ainsi organiser leur vie harmonieusement. Toutefois, c'est aussi à partir de cette période que la santé de Jean-François se détériore rapidement, et les symptômes de dégénérescence du sida se manifestent de façon percutante : fatigue chronique, faiblesse musculaire, vomissements, si bien qu'il doit être hospitalisé au mois d'août. Seul pour affronter cette tragédie, Philippe devient irritable et fragile; pris entre les exigences de son travail à l'urgence et les visites pénibles auprès de Jean-François sur son lit d'hôpital, ses forces l'abandonnent peu à peu jusqu'au soir du 23 août où Jean-François s'éteint, à l'abri de la douleur, sous la protection de la morphine, entouré de Philippe et Bernadette qui a prétexté à Ludger qu'elle allait rendre visite à une amie à l'hôpital en compagnie de Philippe.

Ludger et Bernadette

– Allez, viens, mon grand, il n’y a plus rien à faire ici ! Tu dois absolument te reposer maintenant, je crois que Jean-François est beaucoup mieux là où il est !

– Sûrement, maman !, acquiesce Philippe, s’effondrant en larmes dans les bras de sa mère.

De septembre 1998 à avril 2002... Des années qui se déroulent inlassablement au rythme des saisons, Ludger et Bernadette se protégeant l’un l’autre, chacun à sa façon, Ludger s’étant substitué à la mémoire de sa femme et Bernadette, incarnant pour son époux, une présence chaleureuse dans leur résidence de Bougainville. Quant à Luce, les mois laissent peu à peu leurs traces sur son visage, rongé par la perplexité d’une société de jeunes de plus en plus perdus dans le tourbillon d’une vie où priment la facilité et l’immédiateté de la satisfaction de leurs désirs. Philippe, quant à lui, se remet petit à petit du décès de Jean-François jusqu’à sa rencontre avec Samuel, en 2002, soit quatre ans plus tard. Quant à Sébastien, il a déjà complété la moitié de son stage de formation qui se terminera en juin 2002. Gabrielle achève son baccalauréat en informatique et Laurence parvient péniblement à terminer ses études secondaires et entame son diplôme d’études collégiales en éducation physique.

DIX-NEUVIÈME TABLEAU

«Rester au quai ou prendre le bateau...
L'essentiel est de pouvoir revenir au port.»

Juillet 2003

Tel que convenu la veille, Sébastien téléphone à Gabrielle vers 11h pour lui fixer rendez-vous au restaurant à 12h30. Un peu anxieuse, Gabrielle arrive la première et s'assied à la table réservée par Sébastien Simard; quelques minutes plus tard, le militaire se pointe à la porte du bistro, apercevant Gabrielle, assise à l'écart dans un coin, Sébastien ayant demandé cette table pour être plus à l'aise pour parler.

Ludger et Bernadette

– Québec n’a pas changé, toujours les mêmes problèmes de stationnement ! Excuse-moi pour le petit retard !... Et puis, pas trop fatiguée de ton voyage d’hier, Gabrielle ?

– Ça va ! Ton arrivée, un vendredi, c’est parfait, ça m’a permis de rester au lit un peu plus tard ce matin !... Et toi ?

– J’ai bien apprécié mon petit lit à Valcartier ! Même s’il est plutôt inconfortable, il est presque douillet par rapport au grabat dans lequel je devais dormir en Allemagne !

– Un café ?, demande la serveuse.

– Oui, s’il vous plaît !... noir !, insiste Gabrielle.

– Et vous, monsieur ?

– La même chose, s’il vous plaît !

– Je reviendrai pour votre choix de menu !

– Merci, mademoiselle !, répond Sébastien.

– Et puis, des projets pour ton mois de vacances au Québec ?, demande Gabrielle, pour casser la glace.

– Me reposer, d’abord ! Ensuite, profiter des activités de la ville, du festival d’été, entre autres... Voir ma mère !

– Et nous deux ?, demande Gabrielle, perplexe devant le fait qu’elle ne fait pas partie des projets de Sébastien.

– Vous êtes prêts à commander ?, interrompt la serveuse.

– Oui, une crêpe jambon pour moi !

– Pour moi, ce sera une salade mimosa !, reprend Gabrielle, un peu agitée.

Dix-neuvième tableau

– Qu'est-ce que tu disais, Gabrielle ?, reprend Sébastien, ayant déjà perdu le fil de la conversation.

– Je disais «Et nous deux ?»... Il ne semble pas y avoir beaucoup de place pour nous deux dans tes projets !, répond Gabrielle, d'une voix insistante.

– C'est justement ce dont je veux te parler ce midi !, reprend Sébastien, cherchant ses mots.

– Je t'écoute, réplique Gabrielle, les bras croisés, le regard fixé sur Sébastien.

– Eh bien, voilà ! C'est très difficile à expliquer ! J'espère que tu arriveras à comprendre un peu car même pour moi, c'est complexe ! Je ne sais pas vraiment ce qui s'est passé ! Ce que je sais, c'est que, au fur et à mesure où les jours et les semaines s'écoulaient en Allemagne, l'image de Gabrielle s'estompait peu à peu dans ma tête et...

– Et ?

– Et... celle de Laurence prenait de plus en plus de place, particulièrement le sourire accroché à son visage !

– C'est affreux, ce que tu me dis là, Sébastien Simard ! Mais comment peux-tu me lancer une cruauté semblable ? Il n'y a jamais rien eu entre ma soeur et toi, à ce que je sache !, réplique Gabrielle, irritée et outrée.

– Je sais très bien, mais c'est comme ça ! C'est comme si son image, malgré moi, m'envahissait sans que je puisse l'en empêcher !

– Ton histoire tient vraiment du roman psychologique ! Je suis là à me morfondre pendant un an à t'attendre et toi, tu fantasmes sur ma soeur !

Ludger et Bernadette

– Elle est au courant ?, demande Gabrielle, tentant de contenir ses émotions.

– Absolument pas, je voulais d’abord t’en parler !, réplique aussitôt Sébastien.

– Bien voilà, c’est fait ! Et maintenant, tu comptes lui en parler ?

– Probablement !, répond Sébastien, bousculé par cette interrogatoire en règle et le flegme de Gabrielle.

– Bon, pour moi, c’est clair, je ne fais plus partie de ton décor !, conclut Gabrielle, en se levant brusquement... Salut !

Seul devant une table vide, Sébastien, instinctivement, se dirige vers le téléphone, craignant que Gabrielle, dans un geste de frustration, n’accoure vers Laurence. C’est le répondeur qui se déclenche.

– «Bonjour ! C’est Sébastien... Nous sommes samedi, le 4 juillet, il est treize heures; le message est pour Laurence; j’aimerais que tu m’appelles au 849-0107, poste 324.»

Puis, il revient à sa table.

– Je dois partir, mademoiselle, je m’excuse pour ce malentendu !... Combien vous dois-je ?

– 19.95, monsieur !

– Voilà !... Excusez-moi encore !

– Pas de problème, monsieur ! Au revoir et bonne journée !

Dix-neuvième tableau

Étendu sur son lit, Sébastien, fébrile, est perdu dans ses pensées lorsque la sonnerie du téléphone le ramène sur terre.

– Oui, allo !

– Sébastien, c'est moi, Laurence ! Tu m'as téléphoné ?

– Oui ! As-tu parlé à Gabrielle, aujourd'hui ?, lui demande aussitôt Sébastien.

– Non, pourquoi ?, reprend Laurence, ne comprenant pas le sens d'une telle question.

– Je t'expliquerai plus tard ! Pour l'instant, est-ce qu'on pourrait se voir dans la journée ?

– Ça peut s'arranger ! C'est urgent ?

– En tout cas, c'est très important pour moi !, insiste Sébastien.

– D'accord !... Pour le souper, ça te va ?

– Parfait, as-tu une préférence pour l'endroit ?

– Chez le Grec, ça te plaît ?

– Pas de problème, à 19h ?

– J'y serai !... À tantôt !

Vêtue d'un pull blanc cassé à col roulé et de son éternel blue-jeans, les cheveux en broussaille, Laurence se présente au restaurant à 19h15.

– Ah, tu es là, Sébastien !... Excuse-moi pour le délai !

– Ce n'est pas grave, assieds-toi ! Qu'est-ce que tu aimerais boire ?

– Une légère !

– Garçon, une légère pour madame !

Ludger et Bernadette

– Tu as l’air en forme !... L’Allemagne ne t’a pas trop magané !

– Merci bien !... On peut en dire autant de toi, toujours aussi resplendissante, le climat du Québec te va bien, s’empresse d’ajouter Sébastien.

– ... Votre bière, madame !

– Merci beaucoup !... Je bois à ton retour !, reprend Laurence en levant son verre en direction de Sébastien.

– Merci !... tchin !, reprend Sébastien en claquant son verre contre celui de Laurence.

– Eh bien Sébastien, qu’y-a-t-il de si important pour que tu veuilles me rencontrer dès le lendemain de ton arrivée ?

– Comme je l’expliquais à Gabrielle ce midi, c’est un peu compliqué !

– Ah !... Gabrielle est au courant de ton histoire compliquée ?

– Bien sûr, il me semblait normal de lui en parler d’abord, compte tenu des circonstances !

– Tu m’intrigues ! Mais qu’est-ce que tu veux dire par les «circonstances» ?

– Te souviens-tu, Laurence, ce fameux soir où tu es venue à ma rencontre au bar et que tu m’as ensuite présenté à ta sœur ?

– Bien sûr que je m’en souviens !... C’est même elle, Gabrielle, qui te regardait sans cesse !... J’ai voulu lui rendre service, moi, c’est tout !... Mais, où veux-tu en venir ?

– Eh bien, imagine-toi que, ce soir-là, j’ai pensé... j’ai souhaité que ce soit toi qui sois intéressée par moi !, reprend Sébastien, mal à l’aise.

– Ah oui !, s’exclame Laurence, confuse.

Dix-neuvième tableau

– Eh oui, en d'autres termes, c'est toi qui m'attirais, mais le destin a subtilement placé Gabrielle sur mon chemin ! J'ai espéré, qu'avec le temps, mes sentiments s'estomperaient face à toi mais, plus les jours avançaient plus il devenait difficile de me mettre la tête dans le sable et de nier la réalité !

– Mais voyons !... J'ai toujours pensé que c'était Gabrielle qui t'intéressait, ce qui fait que je n'ai jamais rien espéré de toi et tout à coup, ce soir, je suis placée devant une drôle de situation !... Le chum de ma soeur a toujours été, à mon insu, attiré par moi !... Mais pourquoi tu ne m'en as jamais parlé auparavant ?, demande Laurence, à bout de souffle.

– C'est devenu impossible, avec le temps !... Gabrielle s'attachait à moi et je me sentais incapable de lui avouer une situation aussi rocambolesque ! Par contre, là-bas, en Allemagne, laissé à lui-même, mon esprit a pu se libérer petit à petit du visage de Gabrielle pour laisser toute la place au tien et à ton sourire si contagieux !

– C'est bien gentil, tout ça, mais qu'est-ce qu'elle en dit, Gabrielle ?

– Bien sûr, elle est furieuse et frustrée ! Elle se sent probablement comme une vieille chaussette ! Ce midi, quand je lui ai appris tout ça, elle s'est levée aussitôt et est partie comme un coup de vent !

– Pauvre Gabrielle !

– Et toi, Laurence, comment te sens-tu là-dedans ?

Ludger et Bernadette

– Je me sens très bousculée ! Je ne m’attendais pas du tout à ça ! J’ai vraiment besoin de temps pour me faire une idée devant cette nouvelle réalité, pour voir clair dans toute cette histoire !

– Je comprends très bien, prends tout ton temps ! Tout ce que je souhaite, c’est que tu m’en reparles avant mon départ, le 2 août !

– Ça, je te le promets !, conclut Laurence, le regard fixé sur Sébastien sirotant son café.

«S’engager à demi, c’est un peu comme planifier son retour de voyage avant de partir.»

Le lendemain de sa rencontre avec Sébastien, Gabrielle tente tant bien que mal de se changer les idées en lisant une revue spécialisée en informatique lorsque Laurence frappe à la porte de sa chambre.

– -Gabrielle, est-ce que je peux te parler ?

– J’avoue que je n’en ai pas vraiment le goût !

– C’est très important pour moi, insiste Laurence.

– Entre !... Je t’écoute, mais fais vite !

– C’est au sujet de Sébastien !

– Je m’en doutais, imagine-toi donc !

– Je ne comprends vraiment pas ce qui s’est passé !

– Moi non plus, si tu veux savoir !, réplique Gabrielle d’un ton sec.

Dix-neuvième tableau

– Je ne voudrais pas te faire de peine, Gabrielle !

– Ce n'est pas toi qui me fais de la peine, c'est lui !

– Je comprends, ce doit être très difficile pour toi d'autant plus que c'est ta propre sœur qui est impliquée là-dedans !

– Je ne veux rien savoir de votre histoire, je ne connais même pas tes intentions mais, si jamais tu donnes suite à quelque relation avec lui, je ne veux jamais vous rencontrer ensemble !

– Bien sûr, Gabrielle, c'est la moindre des choses !, réplique Laurence, embarrassée.

– Je préfère arrêter là cette conversation ! C'est assez pour mes petits nerfs aujourd'hui !

– D'accord, Gabrielle, j'espère que nous resterons quand même en bons termes, conclut Laurence en fermant la porte derrière elle.

Couchée dans un bon bain chaud, et dégagée face à Gabrielle, Laurence assiste petit à petit à l'éclairage de la scène où elle se revoit, ce soir-là, en train d'aborder la conversation avec Sébastien au bar. Elle déplace l'éclairage sur sa rencontre avec lui la veille où il lui raconte son rapprochement progressif avec elle en Allemagne ! «Pourquoi pas ?», se dit-elle en sortant du bain ! Elle met la main sur le petit bout de papier sur lequel Sébastien a inscrit son numéro de téléphone puis se commet.

– Oui allo !

– Sébastien, c'est moi, Laurence !

– J'ai reconnu ta voix !... Ça va ?

Ludger et Bernadette

- Pas mal, et toi ?
- Anxieux !, répond naïvement Sébastien.
- Justement, c'est pour ça que je t'appelle !... J'aimerais te rencontrer !... Ce soir, c'est possible ?
- Bien sûr !... À la Petite Italie, ça te va ?...
Je crois que tu aimes les pâtes ?
- Parfait !... À 20h ?
- Super !... Je passe te prendre chez toi ?
- D'accord, mais attends-moi dehors, je n'ai encore rien dit à Luce ni à papa !
- Parfait, à tantôt !

À l'heure convenue, Sébastien arrive devant la résidence de Michel où Laurence l'attend sur le trottoir. Quelques minutes plus tard, un valet va garer la voiture pendant que Sébastien et Laurence prennent place à une petite table attenante au Chemin Saint-Louis.

- Je suis heureux que tu sois là, Laurence !
- Moi aussi, Sébastien, même si tout ce qui arrive est assez confus et pas mal rapide !
- Un apéro ?, monsieur, dame !, interrompt le serveur.
- Je préfère boire du vin, Sébastien !
- Parfait, je vais regarder la carte des vins, ce ne sera pas long, répond Sébastien au serveur.
- Prenez votre temps, je reviens dans quelques minutes !
- Rouge ou blanc, Laurence ?
- Peu importe !... À ton goût !

Dix-neuvième tableau

– D'accord !... Garçon !... Celui-là, s'il vous plaît, lui montre du doigt Sébastien sur la carte.

– J'ai rencontré Gabrielle !, amorce Laurence.

– Ah oui et comment est-elle ?

– Plutôt bouleversée, mais là, au moins, tout est clair entre nous deux !

– Je crois que c'est une bonne attitude !, ajoute Sébastien.

– Votre vin, monsieur !

Pendant le repas, Laurence raconte à Sébastien ce qu'elle a ressenti tout à l'heure et ses réactions à leur rencontre de la veille.

– Est-ce que tu crois que nous deux, c'est possible ?, interroge Laurence, songeuse.

– Quant à moi, c'est sûr, mais je ne peux pas répondre pour toi !

– C'est curieux !... Si tu étais un pur étranger, je te demanderais du temps mais, il y a si longtemps que tu fais partie de mon décor !... C'est un peu comme si les préliminaires étaient superflues !

– ... Ça te tenterait de prendre le digestif au bistro ! C'est plus calme qu'ici !, demande Sébastien à Laurence, une fois le repas terminé.

– D'accord !, répond Laurence.

– Alors, allons-y !

Ludger et Bernadette

D'un digestif à l'autre, bras dessus bras dessous, les deux compères se retrouvent dans un ascenseur d'hôtel qui les dépose au cinquième étage où la chambre 521 les accueille. Étourdis autant par leurs émotions des dernières heures que par l'alcool, Laurence et Sébastien se laissent aller sans scrupule à leurs ébats, donnant libre cours à leur imagination !

Le lendemain matin, en entrant à la maison, Laurence arrive face à face avec son père en train de lire son journal.

– Et bien, tu entres bien tard, ma fille !, lui dit Michel, tout en regardant sa montre.

– Oui, je sais ! Et puis, aussi bien te le dire tout de suite, papa, j'ai passé la soirée et la nuit avec Sébastien !

– Sébastien !... mais quel Sébastien ?, demande Michel, craignant la réponse de sa fille.

– Sébastien Simard, le fils de Luce !

– Comment !... Sébastien Simard !... Et Gabrielle ?

– Sébastien et elle ont cassé !

– Eh bien, le moins qu'on puisse dire, c'est que tu ne perds pas de temps !, réplique aussitôt Michel.

– Ce n'est pas ce que tu penses, papa !... Sébastien n'a jamais vraiment aimé Gabrielle, mais plutôt moi !... C'est ce qu'il a réalisé en Allemagne et c'est aussi ce qu'il a avoué à Gabrielle dès son retour il y a deux jours !

– Et comment Gabrielle l'a-t-elle pris ?

– Plutôt mal !

Dix-neuvième tableau

– J’imagine !... Et toi ?

– Je suis bien avec Sébastien !... Nous avons passé une soirée super !

– Tout ce que je peux te dire, c’est que je suis heureux pour toi ! Je suis content aussi que les choses soient claires entre ta sœur et toi !... Est-ce que je peux en parler à Luce ?

– Sébastien préfère lui parler d’abord ! Il doit lui téléphoner aujourd’hui !

VINGTIÈME TABLEAU

«L'être humain se comporte parfois
comme une voiture... Le moteur peut flan-
cher malgré la belle apparence extérieure !»

Août 2003

Par une journée torride et humide, Sébastien, en compagnie de ses deux «L», Luce et Laurence, arrivent à Dorval vers 13h, le départ pour Berlin via Paris étant prévu pour 15h30. Après avoir grignoté un léger casse-croûte, ils s'assoient tous les trois dans la salle d'attente.

– Prêt pour ta dernière année ?, demande Luce.

Ludger et Bernadette

– Disons que oui !, répond Sébastien hésitant.

– Si je comprends bien, le départ est plus pénible que l'année dernière ?, réplique Luce.

– En effet, maman !, répond le militaire, tout en regardant Laurence qui lui tend la main.

– Il faut bien l'admettre, vous faites un beau petit couple !, ajoute Luce en souriant.

– Tu es bien gentille, Luce ! C'est vrai que nous formons un beau petit couple !, acquiesce Laurence qui s'accroche péniblement un sourire.

... «Les passagers pour Paris sont priés de se présenter à la porte 6 immédiatement.»

– Eh bien voilà ! C'est mon tour !, soupire Sébastien.

– Prends soin de toi, mon gars, et ne t'en fais pas trop, je vais veiller sur ta blonde, dit Luce en serrant son fils contre elle.

– Merci, maman !

Puis serrant Laurence contre lui, Sébastien l'embrasse tendrement.

– Je t'aime, Laurence !... Je t'aime beaucoup !

– Moi aussi, Sébastien !... Appelle-moi dès ton arrivée, ça m'inquiète tellement, les avions !

– Salut, mes deux «L», ajoute Sébastien portant la main à sa bouche en guise de baiser.

Vingtième tableau

Puis il disparaît lentement derrière la porte vitrée, laissant là Luce et Laurence, se tenant par la taille, silencieuses en rejoignant la voiture.

Mi-septembre. Les nausées étant de plus en plus fréquentes et les menstruations retardant, Laurence se soumet à un test de grossesse qui s'avère positif. Spontanément sa première réaction est de téléphoner en Allemagne au quartier général de Lare pour en informer Sébastien.

– Salut, chérie ! comment vas-tu ? Je pensais justement à toi !

– Ça va bien, Sébastien !... Écoute, j'ai une nouvelle à t'apprendre !

– Attends, laisse-moi deviner !... C'est une bonne nouvelle ?

– Ça dépend de toi !... Pour moi, oui !

– Alors, si tu es enceinte, dis-toi que c'est une bonne nouvelle pour moi aussi !

– Ah oui ! Tu es un amour !... Eh bien, c'est ça, Sébastien !... Je viens tout juste de l'apprendre ! Alors, tu es content ?

– Content ?... Mets-en, c'est super, je suis comblé ! Tu peux le crier sur tous les toits !, s'exclame Sébastien.

– Ouf ! Je me sens vraiment délivrée ! J'avais tellement peur, Sébastien !

– Peur ?... Mais voyons, Laurence, peur de quoi ? Je t'aime tellement !... Moi aussi, j'ai une nouvelle pour toi : j'ai obtenu un congé d'une semaine aux Fêtes, du 23 au 30 décembre !

Ludger et Bernadette

– Ah oui ! Eh bien, toute une nouvelle !... Je dois passer une échographie, début octobre... As-tu des objections à ce que nous connaissions le sexe du bébé ?

– Pas du tout, chérie, pour autant qu'il soit en santé !

– Je suis tellement heureuse, Sébastien ! Je vais aller chez papie et mamie tout de suite pour leur annoncer tout ça !... Je t'embrasse ! À bientôt !

– Prends soin de toi, chérie ! Je t'embrasse moi aussi !

Quelques minutes plus tard, Laurence se présente chez les Simard pour leur apprendre la nouvelle.

– ... Eh bien, tu entends ça, Bernadette ? Nous allons être arrière-grands-parents ! Notre petit-fils va devenir père, et la mère, c'est notre Laurence !

– C'est fantastique, Honey !... Allez, viens ici, Laurence, que je te serre contre moi !, réplique Bernadette, toute émue.

– Eh bien, ça vaut la peine d'arroser ça !... Un petit porto, Laurence ?

– C'est pas de refus !... Je suis si heureuse, papie !... Aie ! Vous réalisez ! Un enfant de Sébastien ! Je suis tellement bien avec lui !

– Eh bien moi, je suis très, très heureux pour toi, ma belle !, réplique Ludger tout en versant les verres de porto.

– J'en prendrais un moi aussi !, ajoute Bernadette, toute énervée.

Vingtième tableau

– Ah oui !, demande Ludger, surpris.

– Pourquoi pas ?... On n'est pas arrière-grand-mère tous les jours !, ajoute Bernadette en prenant Ludger par le cou.

– Alors, à la tienne, ma Laurence, et à ton bonheur !, s'exclame Ludger en frappant son verre contre ceux de Bernadette et de Laurence... Mais, j'y pense, si mes calculs sont exacts, la naissance, c'est pour le mois d'avril ?

– C'est ça, papier !

– Bizarre comme le hasard fait bien les choses !... Avril 2004 !... Notre chère Laurence va accoucher quarante ans après le départ d'Annabelle !, soupire Ludger, perdu dans ses pensées.

Le soir même, Laurence informe Michel et Luce de sa grossesse.

– C'est quand même spécial, s'exclame Michel, je vais être grand-père par l'entremise de ma fille et toi, Luce, grand-mère, par l'intermédiaire de ton garçon !

– Tu sais, aujourd'hui, on ne doit pas se surprendre de rien !, réplique Luce, sur un ton philosophique.

– Et Gabrielle, papa !... Qu'est-ce qu'on doit faire ?, demande Laurence, prise d'une inquiétude soudaine.

– Je crois qu'il est préférable que je lui annonce ! À mon avis, ça passera mieux que si c'était toi !

Ludger et Bernadette

– Tu as sans doute raison ! Merci beaucoup, papa !, soupire Laurence tout en serrant son père contre elle.

– Eh bien, moi, après toutes ces émotions, je vais tout de suite téléphoner au futur papa pour le féliciter !, conclut Luce, tout en accourant vers le téléphone.

Le mardi 3 octobre, Laurence rencontre son gynécologue à l'hôpital pour y passer une échographie.

– Eh bien, Mme Durand, tout est beau ! Le bébé évolue normalement et je peux même vous dire s'il vient d'Eve ou d'Adam !

– Eh bien ?, demande Laurence, toute excitée, qu'est-ce que c'est ?

– C'est un garçon ! Aucun doute là-dessus !

Aussitôt sortie du cabinet du médecin, Laurence s'arrête dans une cabine téléphonique dans le hall de l'hôpital.

– Papie, c'est un garçon !, s'écrie Laurence.

– Un garçon ?... Formidable !... Un petit Simard !, s'exclame Ludger.

– Est-ce que je peux te demander un petit service ?

– Bien sûr, ma belle !... Quoi ?

– Je crois que Sébastien est absent de la base pour quelques jours ! Est-ce que tu pourrais lui faxer la nouvelle ? Je t'ai laissé son numéro de fax ! Tu l'as gardé ?

Vingtième tableau

– Bien sûr, pas de problème ! Compte sur moi, je le fais tout de suite ! À bientôt, ma belle ! Je t’embrasse !

10 octobre. Le vent est déchaîné, entraînant avec lui les premières feuilles au sol. Bernadette prépare sa citrouille pour l’halloween dans l’espoir qu’une petite marmaille, se faisant de plus en plus rare dans le vieux quartier Saint-Jean-Baptiste, vienne lui rendre visite. Le matin, quand elle peut supporter une heure ou deux sans trop bouger, Ludger en profite pour jeter les derniers coups de pinceau à sa «Joconde» ! Comme il ne lui reste que les traits du visage à peaufiner, Bernadette est installée bien au chaud dans le salon, assise confortablement dans son fauteuil.

– J’ai presque terminé, chérie, juste à temps pour ton 76^e anniversaire !, lui dit fièrement Ludger, debout devant son chevalet.

– -J’ai tellement hâte de voir ce chef d’œuvre !... Et dire que tu n’as jamais voulu que je le regarde !, réplique Bernadette, d’un ton réprobateur.

– Mais non, voyons ! C’est une surprise !... Ouais ! Je suis pas mal fier de moi !, ajoute Ludger, s’éloignant lentement de sa toile, la cigarette au bec, le porto à une main et le pinceau dans l’autre.

– Dis donc, Honey, quelle date sommes-nous ?, lui demande tout à coup Bernadette.

– Le 10 octobre, chérie, plus que six jours avant ta fête !

Ludger et Bernadette

Le samedi, 16 octobre. Les invités entament le «Chère Bernadette !... c'est à ton tour de te laisser parler d'amour !... » au moment où Laurence transporte, à bout de bras, un énorme gâteau moka, garni de feux de bengale et sur lequel sont gravés finement, en lettres chocolatées, les mots «Bon anniversaire, ma chérie !». Enfouie dans son fauteuil moelleux, les larmes aux yeux, Bernadette ose dire quelques mots.

– Vous savez, je ne suis pas très bonne dans les discours ! J'ai toujours laissé ça à Ludger, il est bien plus beau parleur que moi, mais la seule chose que je peux vous dire, c'est que je vous aime tous beaucoup !, conclut Bernadette en jetant un coup d'œil complice vers Gabrielle, assise à l'écart dans un coin du salon.

– À la santé de mamie !, lance aussitôt Gabrielle en frappant son verre contre celui de Laurence, comme pour lui souligner un début de réconciliation.

Quelques minutes plus tard, chacun ayant remis son cadeau à la jubilaire, Bernadette pointe du doigt le coin du salon.

– Il en reste un là-bas, je crois !, s'exclame-t-elle, les yeux brillants.

À ces mots, Ludger va quérir le cadeau et s'avance lentement vers Bernadette après avoir pris soin de placer la toile derrière son dos et, d'un geste solennel, il retourne le portrait vers Bernadette.

Vingtième tableau

– Voilà ma «Joconde», la seule femme qui pouvait me supporter aussi longtemps !, déclare Ludger tout en soulevant fièrement sa toile au-dessus de sa tête.

– Honey, elle est superbe !... On dirait que c'est moi !, ajoute Bernadette en extase devant son portrait.

Le lundi, 18 octobre. Ludger est en train d'installer la toile de Bernadette au mur, face à son sofa, au-dessus de sa lampe de chevet pour qu'elle puisse la contempler, même le soir !

– Est-ce qu'elle est droite, chérie ?, demande Ludger à Bernadette tout en s'écartant de la toile.

– Déplace-la un petit peu vers la gauche, Honey !... Parfait, elle est parfaite !, répond Bernadette, tout éblouie... Veux-tu réchauffer ton café, Honey ?

– Non merci, je crois que je vais m'asseoir un moment, je suis un peu étourdi et j'ai mal ici !, grimace Ludger en montrant sa poitrine.

– Je n'aime pas ça du tout ! Je vais appeler Luce et Michel tout de suite !

– Non, non, ne les dérange pas pour ça ! Ça va passer ! Donne-moi plutôt un bon petit verre de porto !

Au bout d'un dizaine de minutes, devant la douleur qui persiste, Ludger acquiesce finalement à la suggestion de Bernadette.

Ludger et Bernadette

– Tu as raison, appelle Luce, chérie ! Ça ne va pas mieux du tout !

Toute énervée, Bernadette finit par retrouver son carnet de numéros de téléphone.

– Allo, Luce, ton père ne va pas bien ! Est-ce que tu pourrais venir tout de suite ?

– J’arrive avec Michel dans quelques minutes, ne vous inquiétez pas ! Restez calmes tous les deux ! Nous arrivons !

En attendant les secours, Bernadette pose les pieds de Ludger sur son pouf, détache sa ceinture et son col et s’assoit près de lui tout en lui tenant la main.

– Ne t’en fais pas, Honey, Luce et Michel arrivent, ce ne sera plus long maintenant !

À cet instant, Luce entre en trombe, suivie de Michel.

– Des douleurs à la poitrine, papa ?, s’enquiert aussitôt Luce.

– Oui, et au bras gauche !, réplique Ludger avec peine.

– Je crois qu’il serait plus prudent d’aller à l’hôpital, monsieur Simard, ajoute Michel.

– D’accord, allons-y !, acquiesce Ludger tout en grimaçant de douleur en se levant de son fauteuil avec l’aide de Michel.

Vingtième tableau

Les quatre passagers arrivent à l'urgence vers 11h15. Luce fait part rapidement de l'état de santé de son père à une préposée à l'inscription qui aussitôt reconduit le patient dans une salle où l'attend l'urgentologue. Après quelques questions et un survol du dossier de Ludger, le médecin décide de le faire monter en cardiologie, sous observation.

– Ne vous en faites pas, madame Simard, c'est une simple question de sécurité ! Votre mari fait ce que nous appelons un début d'infarctus !, dit le spécialiste pour calmer Bernadette, le regard anxieux.

Au bout d'une quinzaine de minutes, on décide de transporter Ludger au 420A, à l'unité des soins intensifs.

– Allez, maman, ça ne donne rien de rester ici, papa a reçu un sédatif ! Il peut dormir longtemps comme ça !

– Votre fille a raison, madame !, réplique une infirmière. Allez vous reposer ! De toute façon, s'il arrive quelque chose, on vous prévient !

– Et en plus, ajoute Luce, Philippe entre au travail à 16h ! Papa sera entre bonnes mains !

Par prudence, Luce décide d'amener sa mère avec elle et, dès son arrivée à la maison, elle téléphone à Philippe pour l'informer des derniers événements. À la hâte, Philippe se prépare et quitte pour l'hôpital où il arrive vers 14h.

Ludger et Bernadette

– C’est déjà toi, Philippe, mais tu ne commences pas à 16h ?, lui demande l’infirmière de service.

– Oui, oui, mais j’ai appris que mon père a été conduit ici !, répond Philippe, ayant peine à retrouver son souffle.

– Monsieur Simard !... C’est ton père ?

– Oui !... Et comment va-t-il ?, lui demande Philippe, anxieux.

– Il est calme. Il est sous sédatif et il dort depuis son arrivée ! Tout a l’air sous contrôle !

– Je peux le voir ?

– Bien sûr ! Il est au 420A, tu connais les airs !

À pas feutrés, Philippe s’approche dans le cadre de la porte et aperçoit son père ouvrant péniblement les yeux et tentant de bouger son bras, prisonnier d’une seringue reliée à un contenant de sérum. Ludger retourne la tête vers la porte, à moitié inconscient.

– C’est toi, Philippe, mais qu’est-ce que je fais ici ?, demande Ludger, la voix presque éteinte.

– Vous avez eu une petite crise, papa ! On vous garde ici sous observation ! Rien de grave, ne vous en faites pas !, lui dit Philippe d’un ton rassurant.

– Et ta mère !... Où est Bernadette ?, demande Ludger, agité.

Vingtième tableau

– Ne vous inquiétez pas, papa ! Maman est en sécurité chez Luce et Michel ! Vous ne devez surtout pas vous énerver !, réplique Philippe tout en posant sa main sur le bras de son père.

– Quel jour sommes-nous ?... Quelle heure est-il ?, demande Ludger, dans un effort pour reprendre contact avec la réalité.

– Il est 14h10, papa et nous sommes le 18 octobre !... Je vais rester près de vous au moins jusqu'à minuit !, répond Philippe, en tirant une chaise près du lit de Ludger pour s'asseoir.

Après un long silence, prenant son souffle comme pour plonger sous l'eau, Ludger s'aventure.

– Philippe, je dois te parler mais je ne sais pas par où commencer !

– Ménagez vos forces, papa ! Vous me parlerez plus tard !, réplique Philippe gardant sa main appuyée légèrement sur le bras de son père.

– Non, Philippe, c'est maintenant !... Tu sais, «Le Petit Prince», continue Ludger tout en levant les yeux au plafond comme pour y lire un texte, il m'a fait beaucoup réfléchir ! C'est vrai, comme dit Le Petit Prince, que les adultes sont vraiment très bizarres ! Prends moi, par exemple, je t'ai toujours aimé, Philippe, et pourtant, j'ai toujours lutté contre mes vrais sentiments envers toi parce que tu ne représentais pas le fils que j'attendais !

– Papa, je vous en prie !... Plus tard !, interrompt Philippe sentant l'émotion monter en lui.

Ludger et Bernadette

– Laisse-moi continuer, Philippe ! Je dois continuer ! Je détestais ton côté avenant, ça me dérangeait que tout le monde t'aime, que tout le monde t'aime tel que tu es, que tout le monde ait compris que «l'on ne voit bien qu'avec le cœur»... bref, qu'il n'y a rien de pire que les préjugés !

En prononçant ces mots, Ludger, grimaçant, lâche un cri de douleur en portant la main à sa poitrine. Deux infirmières accourent aussitôt à la chambre, suivies immédiatement du cardiologue.

– Vite ! Les appareils de réanimation !... Philippe, sortez, s'il vous plaît !

Tel un somnambule, Philippe se dirige vers la porte où se tient, immobile, Laurence, avertie par Luce et Michel de l'état de son papie.

– Viens, mon oncle, allons nous asseoir là-bas !, dit calmement Laurence à Philippe, en le prenant tendrement par le cou au moment où il jette un regard sur le corps de son père en train de se contracter et de se décontracter au rythme des électrochocs. Au bout de quelques minutes, le cardiologue revient auprès de Philippe et Laurence.

– Nous avons tout essayé pour le réanimer, Philippe, mais son cœur n'a pas réagi, conclut le médecin, en posant sa main sur l'épaule de Philippe, sous le regard attendri de Laurence.

Vingtième tableau

*«La naissance et la mort d'un être humain
se rejoignent sur un point :
elles n'arrivent qu'une fois.»*

Quelques minutes pour régler les formalités d'usage, Philippe et Laurence se dirigent aussitôt chez Michel et Luce pour aviser tout le monde. En pénétrant dans le salon, ils y découvrent Bernadette, son chapelet à la main, toute recroquevillée dans un fauteuil.

– Inutile de parler, mon grand !... Je sais tout !

VINGT ET UNIÈME TABLEAU

«Essayer d'aimer quelqu'un sans s'aimer soi-même, c'est un peu comme espérer habiter un château de cartes.»

Décembre 2003

Immobilisées telles des statues veillant sur la fosse familiale, Luce et Philippe se recueillent devant la pierre tombale de la famille Simard où reposent Annabelle, Ludger et Bernadette. En effet, après la mort de Ludger, l'état de santé de Bernadette se dégrade rapidement. Cloîtrée dans son monde de souvenirs, sa mémoire s'étant enfuie avec celle de Ludger, Bernadette atteint rapidement le stade végétatif si bien qu'elle s'éteint, le matin du 2 décembre, recroquevillée en position fœtale dans le

Ludger et Bernadette

lit nuptial, le regard livide fixant la Joconde de Ludger que Philippe avait pris soin de déplacer au mur de la chambre, à peine six semaines après le départ de son prince charmant.

Quant à Luce et Michel, ils apprivoisent peu à peu leur vie commune en même temps que leur retraite. Philippe, lui, a acquis une sérénité insoupçonnée grâce à son ultime réconciliation avec son père. Sa relation avec Samuel a pris une dimension inespérée à tel point qu'ils ont même formulé une demande d'adoption. En ce qui a trait à Gabrielle, elle construit son monde en vase clos, à l'écran de son ordinateur, s'isolant petit à petit du monde réel au grand désarroi de Michel et Louise.

J'avais perdu toutes traces de Sébastien et de Laurence lorsque j'ai finalement reçu de leurs nouvelles par une compagne de Laurence, Roxane, qui étudie avec elle en éducation physique, à l'Université. Elle a communiqué avec moi après avoir lu un manuscrit signé de ma main sur la vie de Ludger et Bernadette que Laurence lui avait soumis pour en faire la lecture. Roxane m'a alors informé que Laurence et Sébastien avaient aménagé en campagne dans le comté de Portneuf. Je suis allé rencontrer Laurence et Sébastien, et avec leur permission, il m'est venu l'idée d'informer mes lecteurs sur ce qu'il était advenu des survivants de la famille Sismard.

«La sérénité est le reflet d'un intérieur en paix.»

Vingt et unième tableau

Le rideau se lève en décembre 2003, sur une nuit de Noël féerique, sous un ciel étoilé parsemé de flocons de neige. Philippe, en compagnie de Samuel, sonne à la porte de Michel et Luce qui se sont improvisés comme hôtes pour ce premier réveillon sans la présence de Ludger et Bernadette. Le sapin brille de tous ses feux au moment où Laurence ouvre la porte, arborant un large sourire.

– Salut, Philippe !... Salut, Samuel !... Entrez !

– Hum !... La future maman est ravissante ce soir !, s'exclame Philippe.

– Tout à fait d'accord avec toi !, renchérit Samuel.

– Vous êtes charmeurs, messieurs !... Allez, donnez-moi vos manteaux avant de me faire rougir !

– Tiens ! Salut, Sébastien !, dit Philippe en le voyant se pointer au salon.

– Salut, Philippe !... Ça va ?

– Super !

– Et toi, Samuel ?

– Très bien !

– Assoyez-vous !, reprend Laurence...
Quelque chose à boire ?

– Je prendrais bien une bonne bière, répond Philippe.

– Moi aussi !, reprend Samuel.

– Parfait !... Ce ne sera pas long, j'arrive dans quelques minutes !, réplique Laurence, se dirigeant vers la cuisine.

Ludger et Bernadette

– Et puis, le futur papa !... Comment vis-tu ce temps d'attente !, s'enquiert Philippe à Sébastien.

– Comme un très beau cadeau à venir... comme dans un rêve !, répond Sébastien, les yeux grand ouverts.

– Je suis très heureux pour vous deux !, ajoute Philippe.

– Voilà les bières, messieurs !, s'écrie Laurence en revenant au salon accompagnée de Luce et Michel.

– Bonsoir, frerot !, reprend Luce, tout en embrassant Philippe.

– Bonsoir, Luce !... Bonsoir, Michel !, reprend Philippe... Et puis, la vie à deux, pas trop dure ?

– On devrait passer à travers !, répond Michel en jetant un coup d'œil complice vers Luce.

À cet instant, on sonne à la porte.

– Il ne manquait plus que toi Gabrielle !, dit Michel en lui ouvrant la porte... Entre que je t'embrasse !

– Excuse-moi, mais j'avais un travail à terminer !, répond Gabrielle, en fronçant les sourcils.

– Un 24 décembre ?... Eh bien, ça devait être important !, ajoute Michel... Viens nous rejoindre au salon, on est tous là !

– Salut tout le monde ! Joyeux Noël à tous !, s'exclame Gabrielle prenant place seule sur un sofa.

Vingt et unième tableau

Même si Michel et Luce font tout pour créer une atmosphère détendue, le souvenir de Ludger et Bernadette plane un peu partout dans la maison jusqu'à ce que Philippe, profitant d'un moment de silence, ose briser la glace.

– C'est quand même spécial, le premier Noël sans maman et papa ! J'ai vraiment l'impression qu'avec leur départ, un chapitre vient de se terminer et que la vie ne sera jamais plus la même !

– Ils étaient tellement bons et tellement accueillants !, renchérit Laurence la gorge serrée.

– Eh oui, mais la vie doit continuer ! De toute façon, papa et maman sont sûrement en haut en train de fêter avec nous tous !, reprend Luce... Si nous passions à la remise des cadeaux !

– Tout à fait d'accord !, répond Michel, en signe d'approbation à l'intervention de Luce.

Après l'échange des étrennes, Philippe lance une invitation aux convives.

– Nous avons pensé vous recevoir tous, Samuel et moi, pour le souper du Jour de l'An ! Ça vous tenterait ?

– Super !, s'empresse de répondre Laurence. J'accepte toutes les invitations d'autant plus que Sébastien sera reparti pour l'Allemagne !

– Ça nous fera très plaisir d'être présents nous aussi, réplique Luce... N'est-ce pas, Michel ?

– Bien sûr, c'est très gentil de votre part !

– Alors, on vous attend vers 17h !, conclut Philippe.

Ludger et Bernadette

Tel que convenu, par un froid glacial, les convives sont regroupés chez Philippe et Samuel en ce 1er janvier 2004.

– Je porte un toast à l’arrivée d’un petit garçon pour avril prochain !, s’écrie Samuel en levant son verre en direction de Laurence.

– Tchîn !, renchérit Philippe... et, pendant que nous parlons bébé, nous avons une nouvelle à vous apprendre... Samuel et moi avons fait une demande d’adoption et nous devrions recevoir des nouvelles d’ici quelques mois !

– C’est formidable !, s’exclame Laurence... Alors, buvons à vous deux !

– Tchîn tchîn !, ajoute Michel, frappant son verre contre ceux de Philippe et Samuel.

Le lundi, 6 janvier. Luce et Philippe Simard sont reçus solennellement dans le spacieux bureau de Me. Gilles Drouin à qui Ludger a confié l’exécution de ses dernières volontés.

– Comme vous le savez déjà, Me. Simard, à sa mort, a légué tous ses biens à son épouse ainsi qu’une police d’assurance-vie de 100,000\$. Cette police, selon sa volonté, vous est versée, à parts égales, advenant le décès de Mme Simard, son épouse. En ce qui a trait à ses biens, Me. Simard, quelques semaines avant sa mort, a ajouté un codicille à son testament, spécifiant qu’à la mort de son épouse, sa résidence et tous ses meubles sont légués en co-propriété à Sébastien Simard et

Vingt et unième tableau

Laurence Durand. Voilà le contenu du testament de Me. Simard ! Est-ce que vous avez des questions ?

– En ce qui me concerne, tout est clair !, répond d’abord Philippe.

– Et vous, madame Simard ?, demande Me. Drouin.

– Moi aussi !, ajoute Luce, d’une voix à peine audible.

– Eh bien, tant mieux ! Aussitôt que j’aurai reçu le chèque de la Compagnie d’Assurance-Vie, je vous aviserai. En ce qui a trait à Sébastien et Laurence, je communiquerai avec Laurence dès demain. D’ici là, je vous demande la confidentialité sur le contenu du testament, compte tenu que deux légataires n’en connaissent pas encore le contenu.

– Bien sûr, c’est tout à fait légitime !, conclut Philippe.

Au sortir du bureau de Me. Drouin, Luce et Philippe s’arrêtent à la cafétéria, au rez-de-chaussée de l’édifice où est situé le cabinet des notaires. Aussitôt assis, Luce entame la conversation avec son frère.

– Sacré papa, il continuera de m’étonner même après sa mort !

– Que veux-tu dire ?, lui demande Philippe, ne comprenant pas le sens de la réaction de sa sœur.

– Tu ne trouves pas ça bizarre, toi, qu’il laisse sa maison à Sébastien et Laurence, son petit-fils et une pure étrangère, et pas à nous, ses propres enfants ?

Ludger et Bernadette

– Pourquoi pas ? Sébastien est quand même son petit-fils ! Quant à Laurence, tu sais quelle affection mutuelle papa et elle se vouaient et en plus, papa a su, avant sa mort, que Laurence allait donner naissance à un arrière-petit-fils ! Tu ne trouves pas que ça commence à faire de bonnes raisons pour comprendre la décision de papa ?

– Probablement !, acquiesce Luce, d'un ton peu convaincu. De toute façon, j'ai toujours eu beaucoup de difficultés à comprendre les agissements de mon père ! D'ailleurs, souviens-toi de son attitude sévère face à ton homosexualité !, renchérit Luce.

– Ne sois pas mesquine, Luce !, interrompt Philippe sèchement. Papa est mort maintenant, laisse le passé là où il est ! Et puis, tu le sais très bien, tout s'est arrangé entre nous deux avant qu'il nous quitte !

– Eh bien, tant mieux pour toi, Philippe !, ajoute Luce d'une voix presque amère... Si on mangeait un peu !

– C'est préférable !, réplique Philippe, exaspéré par les propos acerbes de sa sœur !... Garçon !

Le lendemain, Laurence est convoquée au bureau de Me. Drouin à 16h.

– Madame Durand, j'ai procédé, hier, à la lecture du testament de Me. Ludger Simard en présence de ses deux enfants, Luce et Philippe. Toutefois, quelques semaines avant sa mort, Me. Simard a ajouté un codicille à son testament.

Vingt et unième tableau

– Excusez-moi mais, c’est quoi, un codicille ?, interrompt Laurence, spontanée comme d’habitude.

– C’est une modification, Mme Durand. Or, ce codicille spécifie, qu’après la mort de son épouse, la résidence ainsi que tous les biens de Me. Simard sont légués à vous ainsi qu’à Sébastien Simard, son petit-fils, en tant que co-propriétaires.

– Quoi !... Mais pourquoi nous ?, demande Laurence, confuse.

– En tant que notaire de Me. Simard, je n’ai pas à connaître les raisons qui motivent les décisions de mes clients. Mon travail consiste à exécuter leurs dernières volontés, c’est tout !, réplique Me. Drouin, flegmatique.

– Je comprends, notaire !, ajoute Laurence, reprenant peu à peu ses sens.

– En terminant, je vous demanderais de signer ici si vous acceptez, bien sûr, la co-propriété de la résidence de la rue Bougainville. Quant à votre conjoint, Sébastien Simard, vous me laisserez ses coordonnées afin que je puisse lui faire parvenir les papiers nécessaires !

– Est-ce que je peux lui en parler d’ici là ?, demande Laurence.

– Sans problème, madame !

Une fois toutes les formalités réglées, Laurence, aussitôt sortie du cabinet de Me. Drouin, accroche la première boîte téléphonique pour tenter, en vain, de rejoindre Sébastien. Le soir même, Sébastien lui retourne le message qu’elle lui avait laissé sur son répondeur.

Ludger et Bernadette

– Allo chérie, c'est moi !... J'espère qu'il n'y a pas de problème !

– Oui et... non !

– Comment ça, oui et non ! Explique-toi !, réplique Sébastien, tu m'inquiètes !

– Figure-toi que papie nous a légué sa maison sur Bougainville et tous ses meubles !, s'exclame Laurence.

– Quoi !... Mais pourquoi nous ?

– C'est ce que je me demande encore ! En tout cas, c'est la réalité confirmée par le notaire ce matin ! J'ai signé un papier, alléguant que j'acceptais la propriété. Quant à toi, Me. Drouin devrait te faire parvenir une copie du document dans les prochains jours !

– Eh bien, tout un choc !... Mais qu'est-ce qu'on va faire avec ça ? On vient juste de s'acheter une maison !

– Je sais ! Tout ça arrive tellement vite ! Je crois que la meilleure chose à faire, c'est de laisser tomber la poussière et de se donner du temps !, répond Laurence en essayant de se calmer.

– Tu as sans doute raison, chérie ! Il y a d'abord toi et le bébé ! On pensera au matériel après !

– Je t'adore, mon amour !

– Je t'embrasse ! On se rappelle dans quelques jours !, conclut Sébastien.

Près de deux semaines après la lecture du testament de Ludger, Laurence écrit à Sébastien.

Vingt et unième tableau

Québec, le 20 janvier 2004.

Mon chéri,

Je préfère t'écrire pour te faire part de mes réflexions concernant la maison de mamie et papie. Comme ça, je risque moins d'oublier quelque chose d'important.

J'ai retourné cette nouvelle dans ma tête sur toutes ses facettes et j'en suis arrivée à la proposition suivante : je crois sincèrement que papie a modifié son testament au moment où il a appris que j'étais enceinte de toi. Ça devait être, pour lui, le plus beau témoignage d'amour envers nous deux.

Pour cette raison, je me sentirais malvenue de refuser ce geste de générosité de la part de papie en levant le nez sur son cadeau. Par contre, j'adore notre nouvelle petite maison. Je commence à m'y sentir très à l'aise et, comme il est impossible de sauver la chèvre et le chou, voici ce à quoi j'ai pensé. Je sais que Philippe et Samuel regardent du côté de la campagne et qu'ils sont un peu blasés de leur appartement en ville. À mon avis, ils aimeraient bien offrir de l'espace à un éventuel enfant, pour autant que leur demande d'adoption soit acceptée.

En conséquence, nous pourrions, si tu es d'accord, aménager dans la résidence de Bougainville tout en conservant celle de Portneuf que nous pourrions louer à Philippe et Samuel. De cette façon, s'ils acceptent, le montant de leur loyer nous permettrait de rencontrer un partie de notre hypothèque sur la maison de Portneuf et de l'entretien de la résidence de Québec. Nous demanderions aussi à Philippe et Samuel que nous puissions

Ludger et Bernadette

disposer de quelques semaines de vacances à notre maison, moyennant une forme de dédommagement.

J'aimerais avoir tes réactions à cette idée et, si tu es d'accord, j'entreprendrais les premiers contacts auprès de Philippe et Samuel de façon à finaliser l'entente le plus vite possible, compte tenu surtout que la résidence de Bougainville est actuellement inhabitée.

J'attends de tes nouvelles

Je t'embrasse

XXX

Laurence.

Une semaine plus tard, Sébastien rejoint Laurence au téléphone.

– Salut chérie ! Ça va ?

– Très bien, mon amour ! Et toi ?

– Je commence à trouver le temps long un peu ! Il me semble que je serais pas mal plus utile au Québec qu'ici !... Enfin ! J'ai reçu ta lettre !

– Oui ? Et puis ?

– J'ai bien réfléchi et je crois que ton idée est super ! Il te reste seulement à convaincre Philippe et Samuel !

– Comme ça, tu serais d'accord ?, demande Laurence pour s'assurer qu'elle a bien compris.

– Absolument ! Par respect pour Ludger et Bernadette, nous devons habiter cette résidence, et l'avantage de ton idée, c'est qu'on pourrait aussi conserver celle de Portneuf !

Vingt et unième tableau

- Alors, j’en parle aux deux principaux intéressés et je te rappelle ! Je t’embrasse, chéri !
- Moi aussi, et prends soin de toi, surtout !

Le samedi suivant, Laurence s’est subtilement invitée à souper chez Philippe et Samuel qui l’accueillent chaleureusement.

– Ça nous fait plaisir de te recevoir, Laurence !... Et la grossesse ?, demande Philippe, intéressé.

– Super ! Tout baigne dans l’huile comme me l’affirme mon gynécologue !

– Ça fait beaucoup d’événements en même temps... Sébastien en Allemagne, fiston qui approche rapidement et, pour couronner le tout, vous voilà parachutés nouveaux propriétaires !, reprend Samuel.

– Justement ! Au sujet de la maison de Bougainville, j’aimerais vous en parler !, réplique Laurence, saisissant l’occasion au vol.

– Dans quel sens ?, demande Philippe.

– Eh bien, vous savez que nous venons d’acheter une maison dans Portneuf !

– Bien sûr, et quel beau coin !, ajoute Philippe.

– Eh bien voilà ! On aime beaucoup ce coin-là nous aussi, Sébastien et moi ! Par contre, on voudrait aussi être correct envers papie et accepter son héritage !

– Ouais, tout un problème !, dit Samuel, se grattant la tête.

Ludger et Bernadette

– Eh bien voilà ce à quoi nous avons pensé et, surtout, sentez-vous bien libres devant cette proposition !

– Alors là, tu m'intrigues ! Quelle proposition ?, demande Philippe, curieux de connaître la suite.

– Nous savons, Sébastien et moi, que vous adorez, tous les deux, les grands espaces. Alors, au moment qui vous conviendrait, nous accepterions de vous louer notre maison de Portneuf, ce qui nous permettrait, tout au moins, pour un certain temps, d'habiter la résidence de Bougainville.

– Quel drôle de hasard !, ajoute Philippe, surpris. Nous en avons justement parlé, Samuel et moi, et nous avons même l'intention de vous faire une proposition semblable !

– Ah oui, c'est super !, s'exclame Laurence, tout excitée.

– Et même que j'ai un copain infirmier qui vient d'arriver à Québec et qui se cherche un appartement; nous pourrions lui sous-louer le nôtre jusqu'en juin, ce qui nous permettrait d'habiter temporairement la résidence de Bougainville jusqu'à ce que vous soyez prêts, Sébastien et toi, à aménager à Québec, s'empresse de reprendre Philippe, comme si le scénario avait été écrit à l'avance.

– C'est extraordinaire ! J'ai vraiment l'impression que le destin travaille en notre faveur !, ajoute Laurence, toute rayonnante de joie.

Vingt et unième tableau

– Eh bien, profitons-en car ce n'est pas toujours le cas ! Alors buvons à notre entente !, ajoute Philippe en levant son verre en direction de Laurence et de Samuel.

VINGT-DEUXIÈME TABLEAU

«À quand des répercussions de la conquête
de l'espace sur l'avancement
des recherches sur le sida ?»

Janvier 2004

Six mois se sont écoulés depuis le début de la vie commune entre Luce et Michel. Pour eux, issus tous les deux du milieu de l'enseignement, l'adaptation n'est pas facile, habitués qu'ils sont à gérer chacun son milieu à sa façon, Luce, dans sa classe et Michel, auprès de son équipe d'éducateurs. Conséquemment, il leur arrive fréquemment de vivre des frictions en rapport avec leur mode de vie respectif. À 56 ans, Luce Simard n'a vécu que quatre ans auprès d'un homme, soit Jean-Pierre Pouliot,

Ludger et Bernadette

de 1966 à 1970. Quant à Michel, il n'a été marié avec Louise que sept ans. Il leur arrive parfois, sans se l'avouer vraiment, de penser, avec regret, qu'ils auraient peut-être dû continuer à vivre chacun de son côté.

Entre temps, Luce continue d'entretenir une amitié profonde avec Denise Faucher, une enseignante ayant pris sa retraite un an avant elle, soit en juin 2002. Denise, divorcée depuis une quinzaine d'années, n'a jamais eu d'enfants, ce qui lui permet de bénéficier d'une vie sociale fort occupée, particulièrement pour des activités au cinéma, à certains spectacles et à ses 5 à 7 habituels du jeudi soir avec Luce depuis qu'elle est retraitée. Michel, lui, plutôt solitaire, s'adonne à la lecture et à quelques activités de loisirs, telles la chasse et la pêche.

De son côté, Louise Samson, 50 ans, l'ex-conjointe de Michel, a accueilli chez elle, depuis maintenant deux ans, Antoine Boily, ignorant tout de l'aventure que ce dernier a vécue avec Laurence qui a dû se faire avorter. Par ailleurs, les rumeurs concernant les frasques du professeur d'éducation physique avec des étudiantes de 1re et 2e secondaire tendent à se confirmer jusqu'au jour où deux policiers, munis d'un mandat d'arrêt contre Antoine Boily, s'amènent à l'école et le conduisent au poste de police. Après huit semaines d'enquête, le professeur est finalement reconnu coupable d'attouchements sexuels sur deux jeunes élèves de son école. Il est congédié sur le champ. Quant à Louise, dépitée par les actes inacceptables d'Antoine, elle n'a guère d'autres choix que de mettre fin à sa relation avec lui, restant ainsi seule avec Gabrielle, de

Vingt-deuxième tableau

plus en plus isolée du monde. À cet effet, des prises de sang récentes ont dépisté chez Gabrielle une surproduction de dopamine, une hormone agissant sur les neurotransmetteurs. La tension exercée par son travail de même que les derniers événements qu'elle a dû supporter dans ses relations avec Sébastien et Laurence ont généré, en plus, une forme d'anxiété qui la conduit parfois à des hallucinations inquiétantes. De plus, Gabrielle perd souvent le contrôle de ses pensées et s'ensuit alors un délire frôlant la persécution.

Sous les conseils de sa mère, Gabrielle se décide à consulter un psychiatre et, grâce à l'influence de Philippe, elle rencontre rapidement Jean-Pierre Pouliot, l'ex-conjoint de Luce. Après une nuit d'observation à l'urgence, le docteur Pouliot décide d'hospitaliser Gabrielle. Nous sommes au début mars. Après deux semaines d'hospitalisation, il apparaît évident pour l'équipe de spécialistes chargés de traiter Gabrielle que leur patiente souffre d'une schizophrénie de type paranoïde, caractérisée particulièrement par des manifestations d'hallucinations, des sentiments de persécution et des attitudes de réclusion. Le traitement recommandé à Gabrielle est double, d'une part, des antipsychotiques et d'autre part, une psychothérapie de soutien d'au moins six mois. Dans les meilleures circonstances, Gabrielle pourra reprendre progressivement le milieu du travail, évitant cependant toute forme de compétitivité et de pressions sociales.

Pendant cette période, soit depuis février, Philippe et Samuel, quant à eux, se sont installés sur Bougainville, tel qu'entendu avec Laurence et Sé-

Ludger et Bernadette

bastien, les nouveaux propriétaires et ce, jusqu'au début juillet, le temps de permettre à Laurence d'accoucher en avril et à Sébastien, de revenir d'Allemagne. Le couple d'homosexuels attend toujours des nouvelles de sa demande d'adoption, confiant d'obtenir une réponse positive, dû au fait que, depuis quelques mois, le Gouvernement a adopté une loi permettant aux couples gays d'adopter des enfants québécois pour autant que le couple fasse preuve d'une vie stable et d'une situation financière sécurisante.

Par ailleurs, depuis le début d'avril, la cigogne a suggéré sagement à Laurence d'installer son nid chez Michel et Luce au cas où l'enfant naîtrait prématurément. Or, par un petit matin du 7 avril, Laurence tire son père des bras de Morphée.

– Papa, je crois que c'est le temps de partir !

– Sois calme, chérie, sois calme !, réplique Michel, plus énervé que sa fille.

Trois heures plus tard, à 10h précises, naît William Philippe Simard dont le nom et le prénom sont le choix unanime des parents. Pour sa part, Philippe a accepté d'être le parrain, appuyé de Luce à qui on a confié le rôle de marraine.

Au quatrième étage du même hôpital, en cette fin d'après midi du 7 avril, Michel, suivi de Luce, se pointent à la porte du docteur Pouliot, penché sur un dossier, les lunettes sur le nez, à la lueur d'une lampe de table.

Vingt-deuxième tableau

– Puis-je vous voir, docteur ?, demande Michel.

– Bien sûr, monsieur Durand !... C'est au sujet de Gabrielle, je présume ?, réplique Jean-Pierre.

– J'aimerais d'abord vous présenter ma conjointe, Luce Simard !

– Luce !... Quel hasard !, reprend Jean-Pierre, confus.

– En effet !, réplique Luce, tout étonnée.

– Eh bien, je crois que vous êtes en pays de connaissance, ajoute Michel.

– Si tu veux !... J'ai vécu avec Jean-Pierre quatre ans à la fin des années '60... Je t'en ai déjà parlé d'ailleurs !

– Oui oui, je me rappelle !

– Eh bien, si nous parlions de Gabrielle !, poursuit Jean-Pierre, avec l'intention de reprendre son rôle de médecin.

Pendant toute cette période de traitement de Gabrielle, Michel a dû rencontrer souvent sa mère, Louise et, peu à peu, les deux solitudes ont appri-voisé leur vide, tantôt par un café, tantôt par un échange de souvenirs, si bien qu'un second début prend progressivement forme entre Michel et Louise.

De leur côté, Luce et Jean-Pierre tentent aussi de se donner une autre chance, d'autant plus que la cause de leur séparation, soit la stérilité de Jean-Pierre, n'a plus aucune importance, compte tenu de l'âge avancé des deux intéressés.

Ludger et Bernadette

Philippe, lui, depuis des semaines, démontre des signes de faiblesses accompagnés souvent d'étourdissements inquiétants. Sur l'insistance de Samuel, il se décide enfin à se soumettre à des prélèvements sanguins qui confirment, telle une condamnation à mort, un diagnostic séropositif de stade 1, lequel vient contrecarrer toutes leurs possibilités d'adoption.

Début juillet 2004. Sébastien revient d'Allemagne et s'installe avec Laurence sur Bougainville. Pendant ces quelques jours d'aménagement, Philippe et Samuel se sont offerts pour garder le petit William.

En ce soir de pleine lune, l'arrière-petit-fils de Ludger et Bernadette s'est endormi, paisiblement bercé par le chant des criquets, la tête appuyée sur l'épaule de son parrain, les traits étirés par la maladie, les yeux rivés sur un coucher de soleil paradisiaque.

AU SUJET DE L'AUTEUR

Né dans le quartier Limoilou de Québec en 1947, Henri Marineau fait ses études classiques à l'Externat Classique Saint-Jean-Eudes entre 1959 et 1968. Il s'inscrit par la suite en linguistique à l'Université Laval où il obtient son baccalauréat et son diplôme de l'École Normale Supérieure en 1972.

Cette année-là, il entre au Collège des Jésuites de Québec à titre de professeur de français et participe activement à la mise sur pied du Collège Saint-Charles-Garnier en 1984.

Depuis lors, en plus de ses charges d'enseignement, M. Marineau occupe divers postes de responsabilités au sein de l'équipe du Collège Saint-Charles-Garnier. Après une carrière de trente et un ans dans le monde de l'éducation, M. Marineau prend sa retraite en juin 2003.

Ludger et Bernadette

À partir de ce moment-là, il emprunte la route des écritures qui le conduira sur des chemins aussi variés que la poésie, le roman, le théâtre, le conte, la biographie et la satire.

COMMUNIQUER AVEC L'AUTEUR

Adresse électronique

henri.marineau@sympatico.ca

Site Internet personnel

[http ://www.henrimarineau.com/accueil/](http://www.henrimarineau.com/accueil/)

*Page personnelle de Henri Marineau
sur le site de la Fondation littéraire Fleur de Lys*

[http ://www.manuscritdepot.com/a.henri-marineau.2.htm](http://www.manuscritdepot.com/a.henri-marineau.2.htm)

TABLE DES MATIÈRES

DU MÊME AUTEUR.....	7
DÉDICACE	9
AVANT-PROPOS	11
PREMIER TABLEAU.....	13
DEUXIÈME TABLEAU	23
TROISIÈME TABLEAU.....	31
QUATRIÈME TABLEAU	41
CINQUIÈME TABLEAU	55
SIXIÈME TABLEAU.....	69
SEPTIÈME TABLEAU.....	85

Ludger et Bernadette

HUITIÈME TABLEAU.....	93
NEUVIÈME TABLEAU	103
DIXIÈME TABLEAU	111
ONZIÈME TABLEAU.....	117
DOUZIÈME TABLEAU	129
TREIZIÈME TABLEAU.....	137
QUATORZIÈME TABLEAU	145
QUINZIÈME TABLEAU.....	153
SEIZIÈME TABLEAU.....	161
DIX-SEPTIÈME TABLEAU	169
DIX-HUITIÈME TABLEAU	175
DIX-NEUVIÈME TABLEAU.....	185
VINGTIÈME TABLEAU.....	199
VINGT ET UNIÈME TABLEAU	215
VINGT-DEUXIÈME TABLEAU	231
AU SUJET DE L’AUTEUR.....	237
COMMUNIQUER AVEC L’AUTEUR.....	239
ÉDITION ÉCOLOGIQUE.....	247

Fondation littéraire Fleur de Lys



Éditeur écologique

L'édition en ligne sur Internet contribue à la protection de la forêt parce qu'elle économise le papier.

Nos livres papier sont imprimés à la demande, c'est-à-dire un exemplaire à la fois suivant la demande expresse de chaque lecteur, contrairement à l'édition traditionnelle qui doit imprimer un grand nombre d'exemplaires et les pilonner lorsque le livre ne se vend pas. Avec l'impression à la demande, il n'y a aucun gaspillage de papier.

Nos exemplaires numériques sont offerts sous la forme de fichiers PDF. Ils ne requièrent donc aucun papier. Le lecteur peut lire son exemplaire à l'écran ou imprimer uniquement les pages de son choix.

<http://manuscritdepot.com/edition/ecologique.htm>

Achévé en

Janvier 2009

Édition et composition

Fondation littéraire Fleur de Lys inc.

Adresse électronique

contact@manuscritdepot.com

Site Internet

www.manuscritdepot.com

Imprimé à la demande au Québec à compter de

Janvier 2009



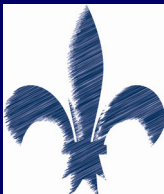
HENRI MARINEAU

Dans la deuxième moitié des années '50, Bernadette Vachon, 18 ans, originaire de la Beauce, en visite chez sa tante à Québec, fait la rencontre de Ludger Simard, frais émoulu de la Chambre des notaires.

À partir de ce moment, la vie jusque là paisible de Bernadette, envoûtée par le charme et la prestance de Ludger, emprunte le labyrinthe tortueux d'une épouse et d'une mère souvent laissée seule dans un monde en constante effervescence.

À la manière de l'artiste-peintre exposant ses tableaux en alternance du présent au passé, l'auteur nous raconte la vie d'un couple québécois issu de la fin d'une période traditionnelle et conservatrice et du début d'une ère de libéralisme et d'ouverture sans précédent au Québec au cours de laquelle ses valeurs fondamentales profondément enracinées sont fortement ébranlées par les courants modernistes auxquels n'échappent pas leurs trois enfants.

Somme toute, une histoire imprégnée d'authenticité où se côtoient les moments de tendresse, de désarroi, de tristesse et de joie d'une famille d'aujourd'hui nous ouvrant candidement les volets de son intimité.



Fondation littéraire Fleur de Lys

Le premier éditeur libraire francophone
à but non lucratif en ligne sur Internet
www.manuscritdepot.com

ISBN 978-2-89612-262-2